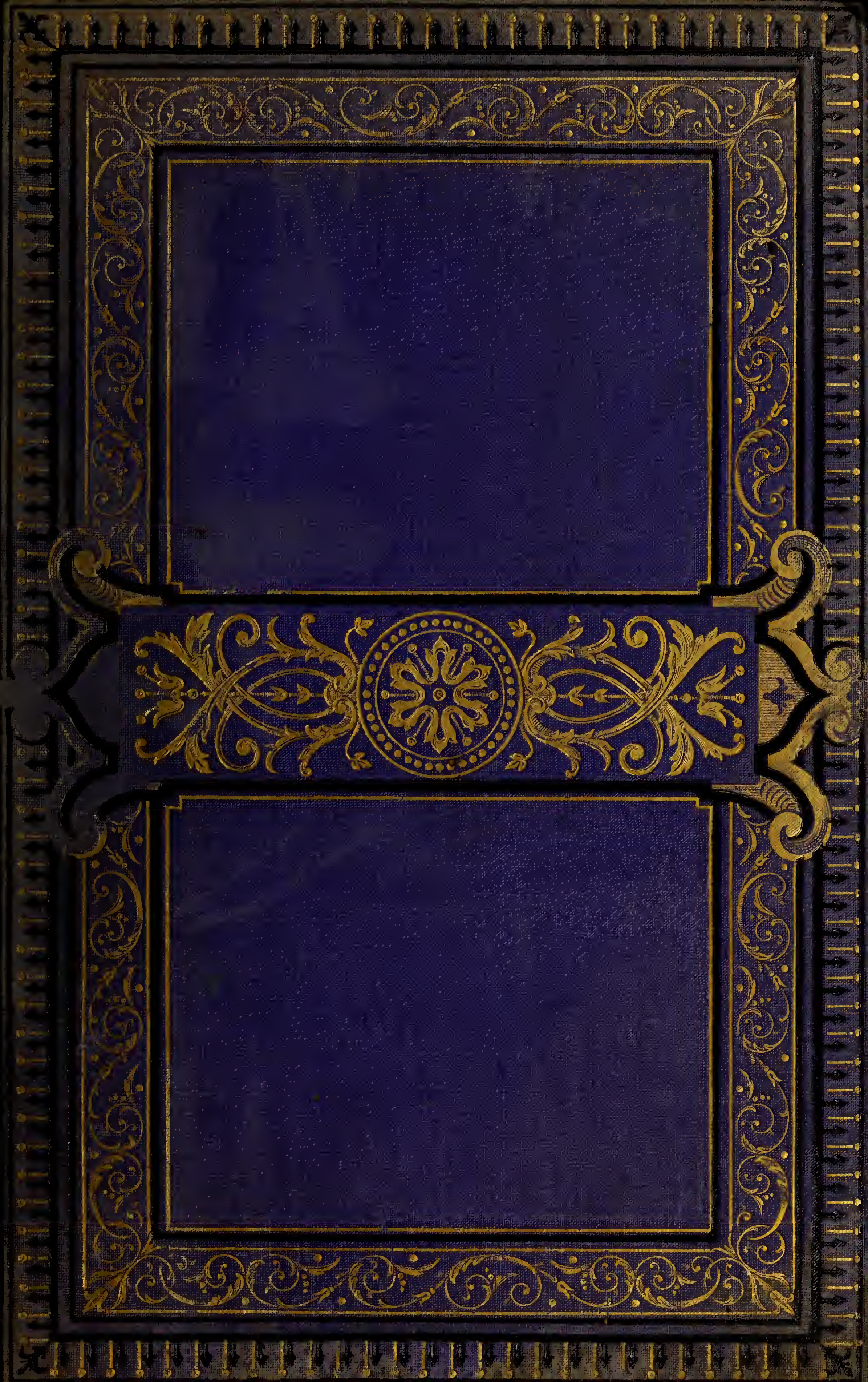
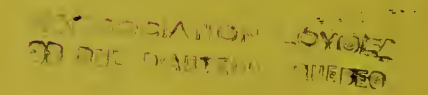



VELUT
ARBOR
ÆVO




SOC. JESU.
QUEBEC

VINGT ANNÉES
DE MISSIONS DANS LE NORD-OUEST
DE L'AMÉRIQUE.



MGR. ALEXANDRE-ANTONIN TACHÉ, O. M. I.

ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE.

VINGT ANNÉES

DE

MISSIONS

DANS LE

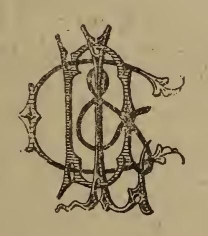
NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE

PAR

MGR ALEX. TACHÉ

ARCHEVÊQUE DE ST-BONIFACE.

Nouvelle édition entièrement revue et augmentée, avec une préface de M. T. A. Bernier.



MONTRÉAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME
1888

PRÉFACE

A l'automne de 1857, Sa Grandeur Monseigneur Taché descendait au collège de Saint-Hyacinthe.

La rumeur s'en répandit bientôt parmi les élèves, qui prenaient leurs ébats dans la grande salle de récréation.

L'émoi ne fut pas ordinaire : les figures s'épanouirent comme à la veille d'une fête, et les casquettes prirent la route du plafond, celles des plus jeunes comme celles des anciens.

Les *nouveaux* — j'étais du nombre — agirent peut-être autant par esprit d'imitation que par raison. Elèves de première année, complètement étrangers aux traditions de collège, il devait exister un peu de confusion dans notre esprit sur l'à-propos de cette démonstration soudaine.

Aux jours bénis des visites épiscopales, nous avions bien tous entendu cette religieuse et touchante parole de l'évêque : *Laissez venir à moi les petits enfants, cette portion chérie du troupeau.* Mais alors comme aujourd'hui les petits enfants n'approchaient de l'évêque qu'avec émotion et crainte ; c'est ainsi que souvent le jeune âge manifeste son respect.

Nous n'avions donc pas même la pensée que l'évêque missionnaire pût descendre jusqu'à nous, humbles disciples de Lhomond.

Cependant, tout le monde fut bientôt au fait de la situation.

Monseigneur Taché était un ancien élève de la maison, un apôtre, qui venait de régions réputées inaccessibles, et si éloignées que lui-même avait pensé ne jamais revoir les bords du Saint-Laurent.

Il en était néanmoins à son deuxième retour : *Bis repetita placent.*

Enfin il y avait un congé à l'horizon.

Effectivement, nous eûmes le lendemain, le traditionnel grand congé, avec son branle-bas et son cortège ordinaires de jeux et de courses, de ris et de joies, plus un sermon le matin, et une conférence dans l'après-midi, de l'évêque, éloquent en chaire, agréable causeur à la tribune.

Bref, nous eûmes en ce jour, la primeur de deux chapitres des *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest.*

Les heures consacrées à ces entretiens nous parurent bien courtes ; nous aurions volontiers écouté tout le volume : mais le premier feuillet même n'en était pas encore écrit.

Il faut avoir entendu Monseigneur Taché parler de ses missions pour connaître tout le charme de ses récits, chargés d'anecdotes, de souvenirs, de rapprochements heureux et profondément instructifs ; il faut l'avoir entendu raconter les courses, les fatigues, les privations de ses collaborateurs, leur ardeur et leur dévouement, pour apprécier la force des liens qui unissent entre eux tous ces missionnaires. Nous avons souvent vu les poitrines se soulever, les yeux se mouiller de larmes quand, rappelant, dans nos vieilles églises, les diverses péripéties de sa vie d'abnégation, il invoquait d'une part, les prières du peuple canadien pour dompter les révoltes du sauvage à la grâce, et que, d'une autre part, il bénissait Dieu de la persévérance, des actes de piété et d'édification par lesquels ses néophytes parvenaient souvent à changer en allégresse ses plus poignantes angoisses.

Dans ses voyages sur les bords du grand fleuve, dont les vertes eaux fécondent les prés au milieu desquels se dresse le vieux toit qui abrita sa jeunesse, l'évêque de Saint-Boniface avait, en maintes occasions, et à maints endroits, fait entendre cette parole facile, abondante et émue, que tout le monde connaît.

Aussi, tel avait été l'émoi causé chez les élèves du collège de Saint-Hyacinthe par son arrivée au milieu d'eux en 1857, telle fut, neuf années plus tard, la sensation créée dans le public canadien par la publication des *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique.*

Les catholiques s'en réjouirent par un motif religieux ;

les Canadiens-Français accueillirent avec faveur ce livre de l'un des leurs, qui racontait des *gesta Dei per Francos* : leur patriotisme, comme toujours, s'alliant à leur foi, dans l'expression de leurs sentiments. Les hommes politiques mêmes s'y intéressèrent, parce que déjà, à cette époque, le Canada formait des projets à l'endroit de ces territoires, alors peu connus et peu appréciés, mais annexés depuis à la Confédération canadienne et devenus, par l'ouverture de notre grande voie transcontinentale, le théâtre d'une activité commerciale et agricole destinée à déplacer, dans un avenir plus ou moins rapproché, les points d'appui sur lesquels reposent les influences diverses qui persistent à s'affirmer au milieu de nous.

Nous le plaçons aujourd'hui sur les rayons de la *Bibliothèque religieuse et nationale* où d'autres œuvres de Monseigneur Taché viendront prendre bientôt la place marquante qu'elles doivent y occuper.

Ce livre—les notes explicatives des premières pages nous l'apprennent—est simplement un tableau, tracé à grandes lignes, des travaux les plus saillants des missionnaires Oblats dans le Nord-Ouest. Sauf l'hommage qu'il rend au début aux devanciers de ces généreux enfants de Marie Immaculée, c'est un rapport général de l'état des missions confiées à leur zèle.

L'établissement des missions de la rivière Rouge, l'aspect religieux du pays, le progrès de la foi parmi les peuplades de l'ancien Nord-Ouest ou *pays d'en haut*, l'action des oblats dans ce mouvement des sauvages vers la vérité catholique, quelques rares aperçus historiques, voilà donc le sommaire des *Vingt années de Missions*.

D'abord, ces pages n'avaient été écrites que pour " la famille. " En les parcourant, il ne faut pas oublier ce trait dominant d'un livre, fruit de quelques heures arrachées au sommeil, à des récréations bien légitimes, tracé ligne par ligne, tantôt sur le tronc d'un arbre renversé, tantôt sur un amas d'objets jetés pêle-mêle au fond d'un wigwam, toujours au milieu de pensées et d'occupations absorbantes.

La lecture de ce livre nous fait assister à l'éclosion de tous ces postes d'où, comme d'autant de foyers ardents, la lumière évangélique s'élance en rayons multiples jusqu'aux régions arctiques, d'abord par les soins de Monseigneur Provencher et de ses généreux auxi-

liaires dont il ne faut pas perdre l'occasion de rappeler les noms : MM. Dumoulin, Destroismaisons, Harper, Boucher, Belcourt, Poiré, Thibault, Demers (depuis évêque de Vancouver), Mayrand, Darveau, Laflèche (maintenant évêque des Trois-Rivières), et Bourassa ; puis, par le dévouement des oblats, qui pénétrèrent en 1845, dans ce champ ouvert à leur apostolat, On court à la hâte avec l'auteur par tout le Nord-Ouest, si bien qu'on finit par sillonner en tous sens ces vastes régions, et par se rendre, avec le père Grollier, jusqu'au delà du cercle polaire, chez les Esquimaux, et plus tard, avec le père Séguin, dans l'Alaska, alors dépendant de la Russie. Sur la route se croisent les membres de cette petite phalange de missionnaires, jetés ainsi au milieu du désert et de ses solitudes, sans cesse à la recherche de la brebis perdue, et franchissant, pour la secourir ou la ramener au bercail, des milliers de milles, des espaces sans fin, entrecoupées de lacs, de rivières, de marais, ou de forêts, la plupart du temps à pied, leurs chiens transportant les bagages et les provisions, jusqu'à épuisement de celles-ci, alors qu'il faut ou manger les chiens eux-mêmes, ou les abandonner.

Quelle joie, et quelles actions de grâces, quand la Providence leur ménage la rencontre d'un confrère, pour les reposer de leur isolement !

L'isolement ! c'est l'une des plus grandes privations dont souffre le missionnaire, dit Monseigneur Taché. Aussi, fait-il entendre cette exclamation dans un endroit de son livre : " O vous, mes frères, qui vivez toujours " en communauté, ayez pitié de ceux qui ne goûtent " cette jouissance que pour en sentir davantage la pri- " vation. Priez pour vos frères isolés ! "

Le lecteur prend un intérêt véritable et non sans émotion à ces rencontres ; il éprouve un réel bonheur à s'associer par la pensée à ces joies de famille ; il regrette, avec les missionnaires, qu'elles ne durent pas davantage.

Un jour, le père Grollier, blotti dans une hutte, au fort Simpson, voit arriver à son foyer le père Gascon, qui n'était pas attendu. Il y avait plus d'un an que le père Grollier n'avait vu un confrère. On conçoit sa joie ! mais qu'elle fut de courte durée ! Le lendemain le père Gascon lui disait adieu, et se dirigeait vers le fort de

Liard, où son zèle lui commandait de précéder un ministre de l'erreur, en route pour le même poste.

Mais hélas ! la solitude n'est pas la seule épreuve du missionnaire ; les courses, les travaux manuels, les fatigues, l'épuisement, la maladie, la faim, les intempéries des saisons ; les sacrifices continuels qu'exige de l'homme habitué aux délicatesses de la civilisation un milieu dégoûtant et malsain, les infirmités corporelles, les inquiétudes morales, l'impossibilité d'atteindre tous les points que son zèle aperçoit, les angoisses de ses néophytes à partager et à confondre avec ses propres anxiétés, voilà, pour le missionnaire, autant d'épreuves dont personne ne peut calculer l'intensité.

Ah ! on chante le coureur des bois !

Au spectacle de cet homme fantastique — héros très souvent par caprice -- qui s'élance à la poursuite des aventures ou des richesses, et traverse, à l'heure qu'il lui plaît, la plaine verdoyante ou la sombre forêt, vogue sur le fleuve, en jetant aux rives sonores ses notes parfois empreintes de tristesse, mais la plupart du temps éclatantes d'audace et de provocation, la lyre du poète vibre et s'émeut.

Mais quelles seront donc les harmonies assez sublimes pour redire la vie du missionnaire, volant de jour ou de nuit, à travers les tourbillons de neige soulevés par les vents d'hiver comme sous le ciel ardent de l'été. au secours des âmes et des intelligences, se dépouillant des biens de ce monde ; franchissant, solitaire, les espaces ; couchant en plein air, souffrant de la faim, de la soif et du froid ; exposant sa vie pour ses semblables, sans aucune pensée de gloire, sans autre ambition que d'ouvrir, par la croix et la prière, le ciel au prochain, et de le gagner pour lui-même !

On accueille avec un empressement légitime dans les familles chrétiennes les annales qui racontent les progrès du catholicisme. La seule vue de ces fascicules éveille l'idée des dévouements héroïques, des sacrifices, des martyrs. C'est l'émotion dans le cœur, et souvent les yeux brillants de larmes. qu'on les parcourt.

Outre qu'elles sont de pieux recueils, ces annales offrent sous leurs formes diverses, un intérêt historique et scientifique incontestable. Remplies de détails, d'ob-

servations, de peintures de mœurs, elles sont pour ainsi dire, les prémices de l'histoire des peuples évangélisés.

Les *Vingt années de Missions* sont des annales—les annales de la communauté des Oblats — qui racontent la propagation de la foi dans une partie importante de la patrie canadienne, dans un pays découvert et exploré par l'un des ancêtres de Monseigneur Taché même ; elles nous font connaître les peuples primitifs qui ont habité ces régions, les hommes qui les ont évangélisés, les religieux qui se sont voués à cette œuvre, dont les résultats viennent s'ajouter à ceux que produisit l'apostolat des jésuites et des récollets au début de notre histoire.

Ces résultats sont de diverses natures ; et, surtout lorsqu'on parle de mission, il n'y a pas à hésiter à mettre au premier plan les avantages spirituels qui découlent de l'apostolat catholique ; ces avantages, le missionnaire les a d'abord, et par-dessus tout, en vue, s'estimant d'ailleurs bien heureux de donner par là même à la société l'inébranlable appui de ses enseignements et de ses exemples.

Hélas ! il fallait que les nécessités spirituelles fussent bien manifestes au pays de la rivière Rouge, ou qu'on attendît de l'action de nos missionnaires des résultats bien utiles à la paix et à la prospérité de la colonie, pour que lord Selkirk, son fondateur, membre de l'église presbytérienne, fît taire ses prédilections naturelles et priât l'archevêque de Québec d'envoyer au fort Douglas des prêtres au secours de cette population formée d'éléments si variés et si adverses les uns aux autres par leur origine et leurs intérêts.

Mais ce n'était point seulement la colonie de la rivière Rouge que les Oblats, à la suite de Mgr Provencher et de ses premiers auxiliaires, entreprenaient d'évangéliser. C'était " presque toute l'Amérique britannique sauvage, depuis les côtes du Labrador jusqu'à l'océan Pacifique."

Tel fut le dévouement de ces missionnaires, tels furent les fruits de leur féconde activité que Monseigneur Taché, jetant " un regard d'une affectueuse complaisance " sur les travaux de ses pères, pouvait en terminant son livre, s'écrier : " Quel heureux progrès !..... " Bénissons Dieu de ces succès !..... Poursuivons l'œuvre

“ sainte en nous souvenant que la couronne n'est que “ pour ceux qui auront combattu jusqu'à la fin. ”

Pendant que cette moisson croissait et recevait les chauds rayons de l'amour chrétien qui devaient la faire mûrir, surgissaient au même lieu, et de la même semence, de vigoureux arbrisseaux dont les tiges devaient aussi s'affermir et donner des fruits dont les sucs fortifiants déposèrent au sein de cette société encore jeune et débile, un principe de virilité dont nous admirons aujourd'hui les épanouissements.

Des maisons d'éducation, des institutions religieuses, des hôpitaux, des écoles se fondaient et distribuaient abondamment à tous la nourriture de l'intelligence, le secours aux indigents, le baume aux blessés ; l'âme, l'esprit, le cœur et le corps, tout ce qu'il y a dans l'homme, ressentit les effets de toutes ces créations ; les cœurs s'adoucirent, les passions se calmèrent, les guerres entre les nations indiennes disparurent, la sauvagerie perdit de sa férocité, et les intérêts et les droits de chacun prirent une forme mieux définie ; enfin, quelque chose comme la formation d'une société, apparut à l'horizon, derrière lequel commença en même temps à se replier ce qu'il y avait d'excessif dans la liberté des anciens jours.

Le livre que nous remettons devant le public n'est donc pas seulement “ vingt années de dévouement et de sacrifices. ” C'est aussi vingt ans de travaux patriotiques, par un clergé national dont l'œuvre présente un intérêt d'autant plus sympathique qu'elle s'anime, qu'elle vit encore sous nos yeux dans la figure de la plupart de ceux qui y ont consacré leur existence.

C'est d'abord, Monseigneur l'archevêque de Saint-Boniface lui-même, dont la grande figure planera toujours sur notre époque ;

C'est le digne et saint évêque des Trois-Rivières — Monseigneur Laflèche — dont les plaines de l'ouest n'oublieront jamais les admirables sacrifices ;

C'est le suave Monseigneur Grandin ;

C'est l'héroïque Mgr Clut, du MacKenzie ; c'est Monseigneur Faraud, l'infatigable vicaire d'Athabaska ;

C'est l'ascétique père Maisonneuve, le compagnon du regretté père Tissot ;

Ce sont les dévoués pères Lacombe, Rémas et Leduc ;

les non moins zélés pères Lestang, Lefloch et Gasté ; le savant père Petitot, maintenant affligé d'une si cruelle maladie ; le jovial père André ; le bon père Tissier ; les sympathiques pères Végreville, Moulin et Simonet ; l'adroit et prudent curé de St-Norbert, l'hospitalier M. Ritchot ; les vaillants pères Séguin, Grouard et Gascon, les émules du cher père Grollier, l'apôtre des régions polaires ; les si dévoués Frères Jean, Eynard, Dubé, Bowes, Kearney ; et combien d'autres !

Ce sont aussi les saintes femmes dont le dévouement se manifeste d'une façon si éclatante dans le contrat qu'elles stipulèrent avec l'évêque de Saint-Boniface en 1857.

Déjà, elles étaient établies à la rivière Rouge depuis 1844 ; il s'agissait d'assurer leurs services aux missions du lac Ste-Anne, de l'île à la Crosse, et des alentours. Mais il fallut bien que l'évêque fit observer " que les " missions étant pauvres et les ressources incertaines, " on ne pouvait pas promettre beaucoup, ni promettre " positivement."

C'est alors que les sœurs Grises firent ces nobles réponses :

" Nous savons bien que les bons Pères chargés des différentes Missions ne laisseront pas souffrir nos Sœurs ; nous ne demandons que le vêtement et la nourriture."— " Mais si les Pères eux-mêmes n'ont pas de quoi pourvoir à leur subsistance ? "—" Dans ce cas, nos Sœurs jeûneront comme eux et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres."

On le voit, ce récit rapide, simplement agencé, sans effort de style, contient des choses exquises.—

Il n'a point tout à fait les allures d'une causerie, avec ses mots d'occasion, ses jets de bonne humeur, l'anecdocte plaisante dont l'archevêque de Saint-Boniface, même après plus de quarante années de labeurs incessants, émaille sa conversation.—En revanche, les détails qui peuvent servir à donner une idée exacte de la situation, de la grandeur des œuvres accomplies, de l'étendue et de l'importance des missions confiées aux soins des Oblats, abondent. L'auteur court avec la rapidité de la pensée des bords de la rivière Rouge à l'île à la Crosse, et jusque dans le voisinage du cercle polaire. En route,

il observe, note un fait, presse la main d'un confrère, s'oriente, fixe l'horizon, dont il cherche toujours à élargir le cercle, interroge les distances pour atteindre, si possible, des extrémités de sa croix pastorale, les premières tentes de quelque camp isolé dont il aperçoit les feux dans le lointain ; jamais le sentiment de la responsabilité n'est absent ; il rend justice à tous, depuis Monseigneur Provencher et les prêtres séculiers qui l'ont suivi, jusqu'au plus humble des frères convers de la compagnie des Oblats, jusqu'au pauvre sauvage qui lui sert de guide ou lui donne un abri sous sa loge.

Parfois la narration tourne à l'éloquence ; en prêtant l'oreille on croit entendre quelques-unes de ces chaleureuses improvisations dont maintes voûtes sacrées du Canada ont repercuté les accents ; en d'autres endroits, le cœur déborde d'émotions, la phrase s'assouplit, comme dans la page suivante :

" Nous arrivions à l'une des sources du Saint-Laurent ; " nous allions laisser le grand fleuve, sur les bords " duquel la Providence a placé mon berceau, sur les " eaux duquel j'eus la première pensée de me faire " missionnaire de la Rivière-Rouge. Je bus de cette " eau pour la dernière fois ; j'y mêlai quelques larmes " et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus " intimes, de mes sentiments les plus affectueux. Il me " semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, " après avoir traversé la chaîne de nos grands lacs, iraient " battre la plage près de laquelle une mère bien-aimée " priait pour son fils, pour qu'il fût un bon Oblat, un " saint missionnaire. Je savais que, toute préoccupée " du bonheur de ce fils, elle écoutait jusqu'au moindre " murmure du nord-ouest, jusqu'au moindre bruit de la " vague, comme pour y découvrir l'écho de sa voix, " demandant une prière, promettant un souvenir."

" La hauteur des terres était comme le seuil de la " porte qui nous laissait pénétrer dans notre nouveau " séjour ; c'était comme la barrière qui allait se fermer " derrière nous."...

"...Je compris alors toute la grandeur du sacrifice " imposé au missionnaire ; j'en calculai ou du moins " j'en acceptai toutes les conséquences. Je fis à ma " patrie des adieux que je croyais devoir être éternels, " et je vouai à mon pays adoptif un amour et un atta-

" chement auxquels je ne voulais et ne veux donner
" d'autre terme que celui de ma vie. Dieu accepta,
" j'espère, le sacrifice qu'il m'inspira, la prière que je
" lui adressai."

Assurément, il eût été difficile de rendre en termes à la fois plus vrais, plus émus et plus sobres, une situation singulièrement intéressante, d'exprimer plus vivement et plus noblement, d'un côté, la grandeur du sacrifice, et de l'autre, la plénitude de l'abnégation chez un jeune homme à peine alors âgé de 22 ans.—

Depuis la publication de ce volume pour la première fois en 1866, vingt autres années de missions sont venues ajouter leur lustre et leurs travaux à ceux des vingt premières années. Formeront-elles l'objet d'un second volume !

Il est certain que le public attend cet ouvrage.—

Dans le premier volume, l'aspect religieux du pays, le développement des missions, forment presque uniquement la matière du livre. Il a été relativement facile à l'auteur de s'en tenir à ces limites.

Dans la seconde période, le pays a traversé des temps plus mouvementés, et l'archevêque de Saint-Boniface s'est trouvé trop intimement lié à tous les événements à raison même de sa haute situation dans l'Eglise et de ses longs services comme missionnaire, pour ne pas, dans un deuxième volume, leur accorder quelque attention.

Là-dessus, l'intérêt de la vérité historique s'accorde avec les désirs du public, pour réclamer un livre d'où plusieurs attendent le jour sur des points restés jusqu'ici plus ou moins obscurs.

T. Alfred BERNIER.

St-Boniface, 2 février 1887.



CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE DE MAZENOD,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE,

Supérieur Général et Fondateur des Missionnaires Oblats de M. I.

INTRODUCTION A LA PREMIERE EDITION.

Evêché de Montréal, le 20 juin 1866.

A Sa Grandeur Mgr Taché,
Evêque de Saint-Boniface.

Monseigneur,

Grâce à l'obligeance de nos RR. PP. Oblats, il m'est permis de lire les *Annales* des Missions de leur Congrégation, qui, comme vous le savez, sont imprimées exclusivement pour mettre la communauté au courant des travaux apostoliques de ses membres ; dans le dernier numéro, j'ai eu l'avantage de lire une partie de votre important travail, intitulé : " Vingt Années de Missions dans le Nord-Ouest. " Je n'oserai pas, Monseigneur, essayer de vous dire l'intérêt et le plaisir que j'ai éprouvés en lisant ces pages ; car, outre que j'aurais à craindre de déplaire à Votre Grandeur, dont l'excessive modestie est si bien connue de tous, je pourrais appréhender, peut-être aussi, de paraître vouloir me poser en appréciateur de vos œuvres, ce qui serait me donner une attitude pour le moins singulière ; mais je me permettrai de vous exprimer un sentiment de peine que j'ai éprouvé après la lecture de votre travail, sentiment qui est partagé par tous ceux qui ont eu connaissance de l'écrit : on regrette que ce que vous avez écrit sur l'histoire de vos Missions n'ait été imprimé que pour votre communauté, et que le public ne puisse en jouir ni en tirer son profit.

Vous savez, Monseigneur, combien nos bons catholiques du Canada s'intéressent aux Missions de la Rivière-Rouge ; or, avec quelle avidité ne liraient-ils pas vos " Vingt Années de Missions ! " Combien n'en est-il pas qui regarderaient comme un véritable avantage de posséder, dans un volume, presque tout l'historique des Missions de cette grande partie de notre continent !

Puis, Monseigneur, vous n'êtes pas sans savoir que,

depuis quelques années surtout, nos hommes qui s'occupent de la chose publique portent une grande attention à ce qui touche à l'histoire du Territoire du Nord-Ouest ; quelques-uns ont publié des études sur le pays ; or, à ceux-ci aussi, votre ouvrage serait utile, précieux, puisqu'aucune source plus sûre ni plus féconde n'a encore été offerte à leurs recherches.

Mais ce qui rend désirable par-dessus tout la publication de votre travail, c'est le grand profit qu'en retirerait l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; en effet, quel stimulant plus capable d'exciter le zèle pour cette grande œuvre que le récit de ces courses prodigieuses à travers les glaces polaires, de ces actes d'un héroïsme plus qu'humain, entrepris pour l'extension du règne de Jésus-Christ ? Quel est le catholique qui, en voyant dans votre écrit se dérouler ce grand drame de vingt années où brillent le dévouement le plus sublime, l'abnégation la plus héroïque, ne se sentira pas pris du désir d'appartenir à une Association où il lui sera permis de partager le mérite de ces hommes qui nous reportent sur le théâtre des Apôtres, ces premiers missionnaires envoyés par Jésus-Christ lui-même ? Et puis ceux qui déjà appartiennent à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, comme ils seraient heureux d'y lire les progrès à la fois si considérables et si rapides de l'Evangile ! quelle jouissance pour eux d'y constater ces grands résultats, obtenus, en grande partie, par leurs si légères aumônes !

C'est appuyé sur ces raisons, qu'au nom de Monseigneur de Montréal, j'ose prier humblement Votre Grandeur de permettre l'impression de votre travail : " Vingt Années de Missions dans le Nord-Ouest ; " et je n'hésite pas à vous assurer, Monseigneur, que si vous daignez vous rendre à ce vœu, Votre Grandeur sera agréable, non seulement à ces âmes pieuses qui ont déjà le zèle des missions et de la propagation de notre sainte Foi, mais encore à tant d'autres qui aiment les livres utiles et agréables.

Je suis, avec la plus profonde vénération, Monseigneur,

de Votre Grandeur

le très humble et indigne serviteur,

EDM. MOREAU, PTRE.

Boucherville, le 27 juin 1866.

Mon cher Monsieur,

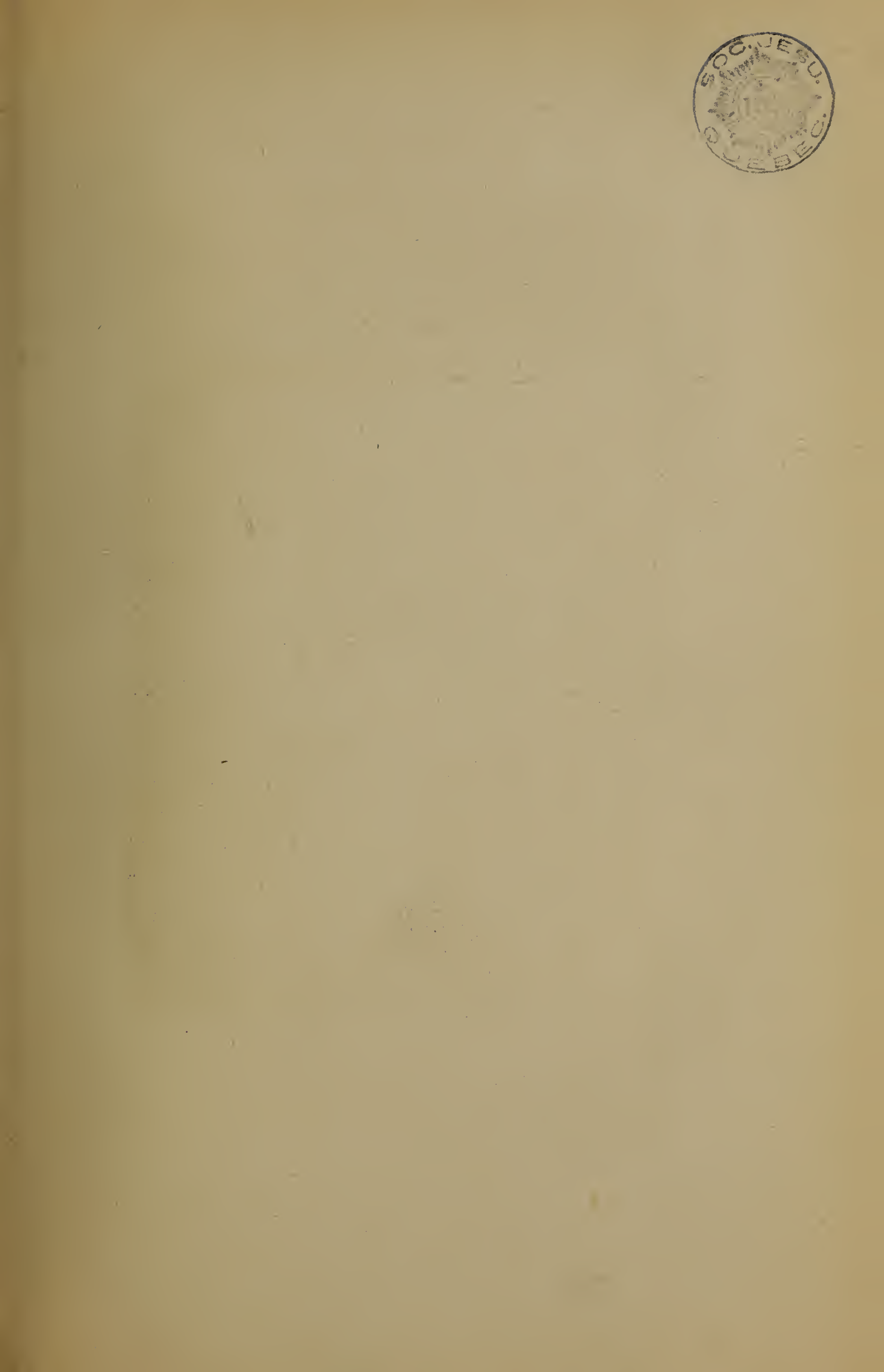
J'ai reçu hier votre bonne lettre du 20 juin, et je me trouve très honoré de la demande que vous me faites au nom de Monseigneur de Montréal. Puisque l'on veut bien croire que les notes que j'ai recueillies sur les travaux des révérends Pères Oblats dans le diocèse de Saint-Boniface peuvent avoir quelqu'intérêt, je ne puis faire d'objection à leur publication.

Je me permettrai pourtant une remarque. Ces notes ne sont point l'histoire générale des Missions de la Rivière-Rouge ; car, comme l'indique leur titre, elles n'embrassent qu'une période de vingt années ; c'est, au contraire, l'histoire particulière des principaux travaux des révérends Pères Oblats, écrite pour les *Annales* de leur Congrégation. On voudra donc bien ne pas s'étonner du caractère exclusif de ces notes ; en les écrivant, j'ai été trop heureux de donner un juste tribut d'hommage à ceux qui ont travaillé en même temps que nos Pères, et, néanmoins, cette histoire serait une injustice véritable si elle devait être considérée, je le répète, comme l'histoire complète des Missions. Avant nous, d'autres ont travaillé, et travaillé courageusement, glorieusement. Nous avons eu, nous-même, à admirer le zèle, le dévouement et les succès de missionnaires qui n'appartiennent pas à la famille religieuse dont je m'estime si heureux d'être membre. Aussi, je prierai humblement ceux qui auront la pensée de lire les pages suivantes de bien se convaincre que je n'ai jamais eu l'idée de vouloir ensevelir dans l'ombre des noms chers à mon cœur, ni des travaux si fructueux pour notre sainte Religion, et si glorieux pour ceux qui les ont accomplis. Je serais trop coupable à mes propres yeux s'il m'était possible de méconnaître le bien fait par d'autres.

Je ne saurais terminer sans vous exprimer les sentiments de reconnaissance que m'inspirent si justement les services nombreux et signalés que vous voulez bien rendre à nos missions. Que ne m'est-il permis de dire à tous ceux qui nous font du bien ce que mon âme

éprouve de jouissance à la pensée que Dieu récompensera au centuple ce qu'ils font pour la propagation de son saint Evangile ; et puisque, probablement, ces lignes tomberont sous les yeux des bienfaiteurs des pauvres missions du diocèse de Saint-Boniface, veuillent ces âmes généreuses en accepter la dédicace, avec l'expression de la gratitude de l'auteur.

† ALEX., Ev. de Saint-Boniface.
O. M. I.


SOC. JESU.
QUEBEC.



MGR. JOSEPH-NORBERT PROVENCHER,

PREMIER ÉVÊQUE DE SAINT-BONIFACE.

VINGT ANNÉES
DE
MISSIONS DANS LE NORD-OUEST
DE L'AMÉRIQUE.

Saint-Boniface, 18 septembre 1865.

AU TRÈS RÉVÉREND PÈRE J. FABRE,
Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée.

Mon révérendissime et bien cher Père,

Depuis longtemps vous me demandez avec instances d'écrire quelque chose qui puisse édifier et faire connaître un peu les travaux de ceux de vos généreux enfants que vous m'avez confiés.

Je suis confus du retard que j'ai apporté à me rendre à vos vœux ; je sens moi-même que les raisons qui m'ont retenu ne peuvent avoir le poids que je leur ai supposé jusqu'à ce jour ; je ne différerai donc pas davantage ; je laisse de côté toutes mes répugnances. Pour vous dédommager de mes retards, au lieu d'un rapport annuel, j'entreprends de vous écrire un rapport général de ce que la Congrégation a fait dans ce pays depuis qu'elle y est.

Vingt années de dévouement et de sacrifices feront le sujet de cette communication.

Je ne vous ferai point d'excuses pour mon style ; la vie que nous menons dans ces Missions ne peut être une école de littérature. Je regrette pourtant qu'une main plus habile ne soit pas au service d'une si noble

cause. Agréez du moins ma bonne volonté. J'écris pour vous, pour la famille ; je n'ai qu'une ambition, celle de vous être agréable ainsi qu'à mes frères ; je n'ai qu'un désir, celui de pouvoir rendre à chacun ce qui lui est dû. Malheureusement, je sens que je m'expose à être injuste : l'égoïsme est si naturel au cœur de l'homme, que, même sans s'en apercevoir, on parle de soi, de ce que l'on fait, et que l'on oublie facilement les autres. Je me vois d'autant plus exposé à cet inconvénient, que l'incendie de mon évêché a détruit nos archives, toutes mes lettres, et m'a privé, par là, de renseignements importants. Il ne me reste guère que ma mémoire pour me dicter ce qui va suivre. Puisse-t-elle ne pas trop mal servir ma volonté, et donner à mon cœur la consolation qu'il lui demande en ce moment ! Entrons de suite en matière ; pénétrons sur ce vaste théâtre des travaux de nos Pères.

C'est Mgr Provencher qui, de droit, va nous en ouvrir l'entrée.

Le 16 avril 1844, le Saint-Siège détacha de l'immense diocèse de Québec la vaste étendue de pays connue sous le nom de *territoire de la Baie-d'Hudson* et *territoire du Nord-Ouest*, et l'érigea en vicariat apostolique ; ce vicariat, devenu depuis le diocèse de Saint-Boniface, comprend tout le pays situé entre le 49e degré de latitude septentrionale, les montagnes Rocheuses, la mer Glaciale et la baie d'Hudson ; puis, à l'est, les hauteurs des terres qui séparent les eaux qui coulent vers la baie d'Hudson et la baie James de celles qui se jettent dans le lac Supérieur. Mgr J.-N. Provencher, missionnaire à la Rivière-Rouge depuis 1818 et, en 1822, sacré évêque de Juliopolis (*in partibus infidelium*), comme auxiliaire de l'évêque de Québec, fut chargé du vicariat apostolique du Nord-Ouest.

L'un des premiers soins du vénérable vicaire fut de se procurer le secours d'une congrégation religieuse, pour assurer des missionnaires aux nombreuses tribus sauvages dispersées dans les limites de sa juridiction ; l'expérience de plus de vingt années lui disait assez qu'il ne pouvait pas compter sur un grand nombre de prêtres séculiers.

Pendant ce laps de temps, douze prêtres du diocèse de Québec étaient venus successivement dans le pays.

Le zèle de ces généreux ouvriers apostoliques mérite sans doute les plus grands éloges ; nous leur devons quelques-uns des plus beaux exemples de vertu et de dévouement ; mais leur nombre, déjà insuffisant, allait encore être restreint par le fait même de la soustraction de ce pays à la juridiction de l'évêque de Québec ; au sorte que Mgr Provencher comprit de suite qu'il était extrêmement important d'assurer à son vicariat apostolique le concours d'un ordre religieux. (1) Il jeta les yeux sur notre chère Congrégation, déjà établie en Canada depuis près de trois ans. Après des préliminaires dont j'ignore la teneur, il fut décidé que des missionnaires Oblats de Marie Immaculée partiraient pour la Rivière-Rouge dès le printemps de 1845. La suite de ce récit prouvera combien cette disposition était providentielle, et tous les membres de notre chère famille doivent remercier le Seigneur de ce qu'il l'a choisie pour cette noble mission.

Notre bien-aimé fondateur, fidèle à la devise sublime que lui-même a adoptée : *Evangelizare pauperibus misit me*, fit le sacrifice de quelques-uns de ses enfants, qu'il aimait tous si tendrement, en faveur des peuples infortunés qui habitent ces régions inhospitalières. Oubliant, pour ainsi dire, la sensibilité de son cœur si aimant, pour n'écouter que la grande voix de la Foi, il commanda à ses fils bien-aimés de se mettre, comme lui, au-dessus de toutes les considérations de la terre, pour aller ensevelir leur existence au milieu des nations sauvages et barbares ; pour aller vivre, au besoin, de privations et de souffrances, trop heureux, pour prix de tant de sacri-

1 Voici les noms des missionnaires qui sont venus seconder Mgr Provencher :

Sévère Dumoulin, arrivé en	....	1818,	parti en	1823
Th. Destroismaisons, "	....	1820,	"	1827
Jean Harper, "	....	1822,	"	1832
Fr. Boucher, "	....	1827,	"	1833
G. A. Belcourt, "	....	1831,	"	1859
Ch. Ed. Poiré, "	....	1832,	"	1839
J.-B. Thibault, V. G., "	....	1833,	encore dans le pays.	
M. Demers, (Ev. de Vancouver)	....	1837,	parti en	1838
Jos.-Ars. Mayrand, arrivé en	....	1838,	"	1845
Jos.-E. Darveau, "	....	1841,	noyé en	1844
L. Laflèche, "	....	1844,	parti en	1856
Jos. Bourassa, "	....	1844,	"	1856

fices, de pouvoir dire avec une sainte allégresse : *Pauperes evangelizantur.*

L'histoire de notre chère Congrégation, aux extrémités du monde comme auprès du berceau où elle a pris naissance, prouve que son fondateur avait entrepris une œuvre agréable au cœur de Dieu. Comme pour récompenser notre bien-aimé Père des fils qu'il consentait à exiler ainsi loin de lui, le Seigneur groupa autour de sa personne vénérée de plus nombreux enfants ; car il est bien constant que le développement prodigieux qu'a pris notre petite famille, et qui a tant consolé notre vénérable Père, date du moment où l'on se consacra aux missions étrangères, et surtout aux missions des Indiens. Ce résultat n'est point étonnant : Dieu ne devait-il pas faire des prodiges en faveur d'une famille naissante de missionnaires qui, avec tant d'autres œuvres méritoires, entreprenaient d'évangéliser presque toute l'Amérique britannique sauvage, depuis les côtes du Labrador jusqu'à l'océan Pacifique ? Vingt années de saints labeurs et de privations héroïquement affrontées et supportées ont amené ce résultat, imprévu de tous, si ce n'est de cette sainte et bonne Providence, qui dispose de tout pour le salut de ses élus.

I

1845

C'est le 24 juin 1845 que le R. P. Guigues, Provincial du Canada, disait au R. P. Aubert et au Frère A. Taché, novice : *Ite, fratres dilectissimi, ad oves quæ perierunt domûs Israel.* Cet acte devait contribuer plus tard, et puissamment, à faire ajouter au salut de départ, que l'Oblat reçoit de son supérieur, ces autres paroles, que nous lisons dans nos saintes Règles : *Et ad illas quæ adhuc sedent in tenebris et umbra mortis.* Et il est bien certain que le Provincial du Canada, qui nous donnait cette obédience et qui est maintenant évêque d'Ottawa, a contribué puissamment, par son zèle et sa sage administration, à l'honneur et au développement de notre chère Congrégation.

Je ne puis taire ici une réflexion qui s'est souvent présentée à mon esprit : il fallait au R. P. Aubert un grand courage pour aller, aussi volontiers qu'il le fit, jeter les premiers fondements de notre ordre dans un pays si éloigné et si inconnu, sans autre compagnon qu'un jeune étranger qui ne tenait à la vie religieuse que par l'affection ; affection bien vive sans doute, mais affection de jeune homme, sur laquelle on ne peut pas toujours compter. La position de ce novice est bien changée depuis, mais son cœur ne l'est pas ; aujourd'hui comme alors, il aime d'une amitié vive et sincère celui qui, en ce jour, lui fut donné pour supérieur, celui dont les sages conseils, la douce autorité surent exercer sur lui un empire dont le souvenir est plein de charmes. Elle était bien confiante la Congrégation qui espérait pouvoir compter sur un novice ; aussi, comme elle fut vive et ardente la prière de ce dernier, demandant à Dieu les grâces nécessaires pour ne pas tromper l'attente de ses supérieurs !

Les deux nouveaux missionnaires partirent de la maison de Longueuil le 24 juin 1845. Deux sœurs de la Charité devaient faire route avec eux, pour aller rejoindre d'autres filles de Mme d'Youville établies à la Rivière-Rouge depuis l'année précédente. Le R. P.

Aubert et ses compagnons s'embarquèrent à Lachine, dans un canot d'écorce, monté par six voyageurs qui devaient les conduire jusqu'à Saint-Boniface. Les rameurs entonnèrent leurs gais refrains ; la nacelle légère commençait une course qui ne devait se terminer qu'après soixante-deux jours. Bien des fois déjà on vous a décrit ce genre de navigation : le canot d'écorce, l'aviron, les rapides, les portages, la tente, le campement, sont des mots devenus familiers dans la Congrégation. Je vous avoue que, pour ma part, toutes ces choses et les idées, même celles parfois poétiques, qui s'y rattachent, sont devenues si communes, que je n'ai pas même le courage d'en tenter une description. Ce voyage en canot d'écorce, depuis Montréal jusqu'à la Rivière-Rouge, seule route et seul moyen de transport employés jusqu'alors par les missionnaires, devait être le dernier du genre.

En remontant la magnifique rivière d'Ottawa, nous saluâmes nos Pères de Bytown. Quelques heures d'une aimable hospitalité rendirent plus sensibles la séparation et l'isolement. A part le R. P. Aubert, je devais être plus de trois ans sans revoir un Oblat. Nous remontâmes les rivières Ottawa, Matawan et des Vases, traversâmes le lac Nipissing ; la rapide et belle rivière des Français nous conduisit au lac Huron, que nous longeâmes, ainsi que le lac Supérieur, jusqu'à la rivière Kaministigoya.

Les terres au-delà du lac Supérieur étaient restées inconnues, quoique peut-être parcourues par les coureurs de bois, jusqu'en 1731, époque à laquelle le généreux et intrépide sieur Varennes de La Vérandrye commença la série d'expéditions qui lui fit découvrir une grande partie du diocèse de Saint-Boniface. Les missionnaires s'enfoncèrent dans ce dédale de lacs et de petites rivières qui conduit à la hauteur des terres qui séparent le Canada du territoire de la Baie-d'Hudson.

Vous me pardonnerez un mot, pour exprimer l'émotion qu'éprouva mon cœur en cet endroit. Nous arrivions à l'une des sources du Saint-Laurent ; nous allions laisser le grand fleuve, sur les bords duquel la Providence a placé mon berceau, sur les eaux duquel j'eus la première pensée de me faire missionnaire de la Rivière-Rouge. Je bus de cette eau pour la dernière fois ; j'y

mêlai quelques larmes et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus intimes, de mes sentiments les plus affectueux. Il me semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, après avoir traversé la chaîne de nos grands lacs, iraient battre la plage près de laquelle une une mère bien-aimée priait pour son fils, pour qu'il fût un bon Oblat, un saint missionnaire. Je savais que, toute préoccupée du bonheur de ce fils, elle écoutait jusqu'au moindre murmure du nord-ouest, jusqu'au moindre bruit de la vague, comme pour y découvrir l'écho de sa voix, demandant une prière, promettant un souvenir. J'exprime ce sentiment parce que, depuis vingt ans, le souvenir de l'émotion qu'il m'a causée me permet de mieux apprécier le généreux dévouement de ceux qui vouent ici leur existence au salut de leurs semblables.

La hauteur des terres était comme le seuil de la porte qui nous laissait pénétrer dans notre nouveau séjour ; c'était comme la barrière qui allait se fermer derrière nous. Quand le cœur est en proie à une vive émotion, il a besoin d'un aliment plus fort. Pour calmer le mien, je lui dis de considérer tout ce qu'il y a d'inculte et de sauvage dans la nature du sol qu'il foulait aux pieds. Je lui dis surtout de se rappeler tout ce qu'il y a de misères à soulager dans un grand nombre des habitants de ce sol. Je compris alors toute la grandeur du sacrifice imposé au missionnaire ; j'en calculai ou du moins j'en acceptai toutes les conséquences. Je fis à ma patrie des adieux que je croyais devoir être éternels, et je vouai à mon pays adoptif un amour et un attachement auxquels je ne voulais et ne veux donner d'autre terme que celui de ma vie. Dieu accepta, j'espère, le sacrifice qu'il m'inspira, la prière que je lui adressai.

En continuant notre route, nous traversâmes le lac de la Croix. C'est sur une île de ce lac que les Sioux massacrèrent, en 1736, un parti de voyageurs sous les ordres de l'un des fils de M. de La Vérandrye. Le P. Auneau, second (1) missionnaire de ce diocèse de Saint-Boniface, avait été tué avec ses compagnons ; nous priâmes ce généreux apôtre de nous obtenir le zèle de

(1) Je crois que le R. P. Messager est le premier missionnaire du diocèse de Saint-Boniface ; c'est, du moins, celui qui, en 1731, accompagna M. Varennes de La Vérandrye dans sa première expédition.

dépenser notre existence au service de la cause sainte, et, au besoin, de verser, nous aussi, notre sang pour elle.

Cependant, la faible embarcation continuait sa course à travers le lac Lapluie, la rivière du même nom, le lac des Bois et la redoutable rivière Winnipig. Nous y saluâmes, en passant, la Mission de Wabassimong. Le 24 août, le R. P. Aubert offrait le saint Sacrifice sur les bords de la Rivière-Rouge, près de son embouchure. Comme le cœur nous battait fortement en remontant cette rivière, terme de notre voyage, en voyant échelonnées sur ses deux rives les habitations des colons d'Assiniboia ! Le lendemain, fête de saint Louis, notre canot s'arrêtait devant la cathédrale de Saint-Boniface. Mgr Provencher descendit au rivage recevoir les deux missionnaires que la Congrégation avait choisis pour aller annoncer au pieux prélat que désormais notre chère famille dirait avec lui :(*Hæc est*) *pars hæreditatis meæ et calicis mei.*

Le dimanche suivant, 1er septembre, le Frère Taché, qui pendant le voyage avait atteint sa vingt-deuxième année, fut ordonné diacre par Mgr Provencher. Le zélé pontife profita de la circonstance pour dire à son peuple le bonheur que lui procurait l'arrivée des missionnaires religieux Oblats. Empruntant les paroles du vieillard Siméon, il dit à Dieu : *Nunc dimittis servum tuum Domine...... quia viderunt oculi mei salutare tuum, quod parasti ante faciem omnium populorum.* A la pensée que la lumière se répandrait parmi toutes les nations de son immense vicariat, une profonde émotion s'empara du cœur de l'apôtre de la Rivière-Rouge ; les sanglots étouffèrent sa voix, et les larmes de tout son peuple se joignirent aux siennes.

Le 12 octobre de la même année, le Frère Taché était ordonné prêtre, et comme ce jour-là même se terminait son noviciat, le lendemain, avant de célébrer sa première messe, il fit oblation entre les mains du R. P. Aubert. Ces vœux sont non seulement les premiers prononcés dans ce pays, par un Oblat, mais même les premiers connus ; et, circonstance peut-être assez digne d'attention pour être signalée ici, c'est que ces vœux, faits sur les bords de la Rivière-Rouge, l'étaient par l'un des arrière-neveux de celui qui a le premier découvert cette rivière et les pays avoisinants. Non seulement une

partie de la vallée de la Rivière-Rouge, mais la plus grande partie de l'immense bassin du lac Winnipig fut découverte par le sieur Varennes de La Vérandrye, nommé plus haut, lié par sa mère et par l'une de ses nièces à la famille de la Broquerie, ancêtres maternels du P. Taché.

Deux Oblats se trouvaient donc à Saint-Boniface, et y passèrent l'hiver occupés du ministère et de l'étude de la langue sauvage.

Le R. P. Aubert, par son zèle, sa discrétion et ses autres qualités, sut gagner l'estime de Mgr de Juliopolis, qui le nomma son vicaire-général et l'honora d'une confiance entière.

1846

Au mois de juin 1846, le R. P. Aubert allait donner une Mission aux sauvages de Wabassimong, poste établi sur les bords de la rivière Winnipig par l'intrépide M. Belcourt, qui le visitait depuis plusieurs années et qui, en cette circonstance, en fit l'abandon complet au supérieur des Oblats. Pendant l'absence du R. P. Aubert, le P. Taché, qui avait déjà reçu son obédience, partit pour l'Ile-à-la-Crosse, distance de plus de trois cents lieues. Ce jeune Père dut s'éloigner de Saint-Boniface sans avoir même la consolation de saluer son supérieur, qu'il ne devait plus revoir dans ce pays. Heureux de consacrer sa vie aux missions sauvages, il lui eût été bien doux de partir en la compagnie d'un frère en religion ; privé de ce bonheur, il en fut dédommagé, autant que possible, en ayant pour compagnon l'excellent M. Laflèche, prêtre selon le cœur de Dieu, doué des dons les plus précieux, des qualités les plus aimables. Que ne m'est-il permis de dire à ce zélé missionnaire, à ce digne ami, toute la reconnaissance que mon cœur lui doit ! Il m'est du moins permis de vous dire, à vous, mon révérendissime Père, et à toute la Congrégation, que ce vertueux ecclésiastique a fait un bien immense à plusieurs de vos enfants, et bien mérité de toute la famille.

C'est le 8 juillet que M. Laflèche et le P. Taché recevaient la bénédiction du vénérable évêque de Juliopolis et la mission d'aller aussi loin que possible porter la bonne nouvelle du salut aux peuples sauvages du Nord-Ouest. Les adieux empruntèrent aux circonstances douloureuses où se trouvait la Rivière-Rouge un caractère particulier de peine et d'encouragement. De peine, car la colonie se trouvait en proie à une maladie épidémique qui faisait de nombreuses victimes, et cette circonstance même était un encouragement aux jeunes missionnaires, puisque Mgr Provencher, vieillard infirme, consentait à demeurer seul ecclésiastique dans toute cette colonie, aimant mieux s'exposer aux fatigues et aux dangers, et répondre seul aux exigences du ministère, que de retarder la conversion des sauvages.

Dans l'espace de trois semaines, l'évêque de la Rivière-Rouge, resté seul, donna la sépulture ecclésiastique à quatre-vingt-seize personnes. Sur ces entrefaites, le R. P. Aubert arriva de sa mission à Wabassimong.

Les missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse étaient en route ; ce poste, découvert par les blancs en 1777, après avoir échappé tout providentiellement à l'enseignement de l'erreur, fut visité pour la première fois, en 1845, par le vénérable M. Thibault, qui y goûta la plus vive comme la plus douce consolation, et y administra le sacrement de la régénération à plus de trois cents infidèles. Le zélé missionnaire en écrivit à Mgr Provencher, qui, comprenant que la moisson la plus mûre était de ce côté, y envoya deux ouvriers dont les services eussent été pourtant très utiles dans les environs de Saint-Boniface.

Les missionnaires descendirent la Rivière-Rouge, traversèrent le lac Winnipig, remontèrent la rivière Saskatchewan jusqu'au fort Cumberland, puis après avoir traversé le lac du même nom, le lac Castor et autres, ils atteignirent le portage du fort de Traite, que nous retrouverons plus tard ; remontant ensuite la rivière aux Anglais, les deux hommes de la Prière arrivèrent à l'Ile-à-la-Crosse le 10 septembre. Comment redire ce qui se passa dans l'âme des missionnaires en touchant la main à des centaines de pauvres sauvages avides d'entendre parler de Dieu, et remerciant à grands cris ceux qui venaient continuer l'œuvre commencée par M. Thibault, qui les avait visités de nouveau cette même année, et qui leur était si cher à tous ? Les nouveaux arrivés descendirent au fort de l'honorable Compagnie de la Baie-d'Hudson, où ils reçurent du bon M. McKenzie, en charge de ce poste, une hospitalité des plus bienveillantes et des plus généreuses.

Dans le même temps, le R. P. Aubert avait la consolation de voir arriver à Saint-Boniface un de ses frères, le R. P. François-Xavier Bermond ; celui-ci, parti de France l'année précédente,avait passé l'hiver en Canada, y faisant le bien dans l'œuvre si pénible et si méritoire des chantiers. En 1846, il laissa Montréal pour la Rivière-Rouge, par la route des Etats-Unis, passant à Saint-Paul de Minnesota, qui alors n'était pas même un village ; il arriva à Saint-Boniface le 5 septembre.

Ce nouveau Père venait mettre au service de la religion, dans ce pauvre pays, une grande énergie, un talent distingué, fortifié par l'étude et l'expérience, qui devait plus tard avoir tant d'influence dans nos missions. Il commença de suite l'étude de la langue sauteuse ; son application et son aptitude lui assurèrent bientôt un plein succès.

Le 9 novembre, arrivait le Frère Henri Faraud, scolastique minoré, que la Providence conduisait ici pour l'accomplissement des grands desseins dont nous sommes si heureux aujourd'hui de voir la réalisation. Le Frère Faraud était accompagné du Frère convers Louis Dubé. Payons de suite un faible tribut d'éloges bien mérités à ce bon Frère et à nos autres Frères convers que nous nommerons dans la suite ; tous ont rendu les plus importants services aux missions ; tous ont bien mérité des missionnaires, dont ils ont atténué les fatigues et les privations par un dévouement complet et constant.

A la fin de cette année, le nombre des Oblats était donc porté à cinq, dont quatre à Saint-Boniface et un à l'Ile-à-la-Crosse.

1847

Les besoins étant immenses, il fallut de suite aux missionnaires prendre les moyens de se multiplier. Au mois de mars 1847, le R. P. Bermond partit pour la Baie-aux-Canards (lac Winipigous), à environ soixante-dix lieues de Saint-Boniface. Cette mission, visitée en 1840 par M. Belcourt, le fut l'année suivante par M. Thibault, qui y commença un établissement, continué par le zélé M. Darveau jusqu'au moment où une mort funeste vint l'enlever à sa petite chrétienté ; M. Darveau se noya au printemps de 1844 en partant de sa mission pour aller visiter un autre poste.

Dans l'été de 1845, M. Laflèche se rendit aussi à la Baie-des-Canards. Le zèle de ces différents ouvriers évangéliques avait gagné un certain nombre d'infidèles ; leur chef, Mizi-Epit, sollicita de nouveau des secours religieux, et c'est le R. P. Bermond qui fut chargé de les leur porter. Le mois de mars, dans ce pays, est encore la saison rigoureuse ; souvent le thermomètre y descend jusqu'à 25 degrés. Cette difficulté, et plusieurs autres, n'arrêtèrent pas le courageux missionnaire ; il y avait du bien à faire, des âmes à sauver, cela suffisait. Son zèle n'hésita donc pas à entreprendre un voyage que son humeur joviale décrit comme suit : " Les préparatifs du départ sont bientôt faits. Une planche large de 40 centimètres ; je me place dessus, gardant de mon mieux l'équilibre, quelques chiens sont attelés, et me voilà parti. Les chutes sont fréquentes, mais peu dangereuses, parce qu'on ne tombe pas de bien haut ; que le vent souffle, que la neige tombe, on marche ; le soir, il faudra dormir, et la maison se trouve partout ; le premier bois que l'on rencontre est choisi pour lieu de campement ; l'un écarte un peu la neige, l'autre allume le feu ; dans un instant, le repas est préparé et pris de bon appétit, puis on étend sa couverture et l'on dort, s'il plaît au sommeil de venir. Après onze jours de marche, j'arrivai à la Baie-des-Canards, où je trouvai quelques familles sauvages qui furent agréablement surprises de me voir."

Le R. P. Bermond passa deux mois et demi à la Baie-des-Canards : " Mes journées, dit-il, étaient employées à

apprendre les prières aux sauvages, faire le catéchisme, donner de petites instructions, et quelquefois à confesser." Le 30 mai, il reprit la route de la Rivière-Rouge, pour une raison qui, bien souvent, a déconcerté le zèle des missionnaires et qu'il décrit en ces termes : " Il était temps de partir, car tout moyen de vivre allait nous manquer ; heureusement que j'avais conservé un peu de poudre et qu'un de mes hommes était habile chasseur ; sans lui j'aurais jeûné pour le reste de ma vie. Je trouvais le gibier peu complaisant ; j'avais beau lui crier de loin, pour bonne raison il s'enfuyait à toutes jambes, préférant sa vie à la mienne. Il y avait une chose qui ne fuyait pas, c'était les œufs de canards sauvages et de mauves ; on ne leur faisait pas grâce, bien que la mère eût pris quelquefois un sommeil de trop ; quand cela nous manquait, je faisais un gros nœud à ma ceinture, ce qui me servait de souper."

Pendant que le R. P. Bermond prenait une leçon d'équilibre sur son petit traîneau, le P. Taché chaussait ses raquettes; il allait d'abord au lac Vert, environ trente lieues de l'Ile-à-la-Crosse, baptiser un vieux chef cris malade, qui, à l'arrivée des missionnaires, avait protesté qu'il ne se ferait jamais chrétien, mais que la grâce avait gagné.

Quatre jours après son retour du lac Vert, le P. Taché partait pour le lac Caribou, au nord-est de l'Ile-à-la-Crosse, à une centaine de lieues par le chemin d'hiver, et pas moins de cent soixante par le chemin d'été. En passant au portage du fort de Traite, l'été précédent, les missionnaires y avaient vu des sauvages du lac Caribou, qui les avaient priés de ne point les négliger. Ce poste n'avait jamais été visité par les ministres de la Religion. L'excellent M. McKenzie goûta la pensée d'y établir une mission, et sa bonté ordinaire ayant ménagé les circonstances d'une manière favorable, le 9 mars, le P. Taché, les raquettes aux pieds et le fouet à la main, dirigea ses pas et ses chiens de ce côté. Il passa par le lac Laronge, où il s'arrêta quelques jours. Malheureusement, un maître d'école protestant était déjà rendu, et les sauvages, prêchés surtout par le commis du Fort, se croyaient dans l'impossibilité d'écouter le prêtre catholique, auquel ils témoignèrent beaucoup de respect, et même du regret du sort qui leur était échu en partage.

C'est le 25 mars, jour de l'Annonciation, qu'arrivait au lac Caribou celui qui, le premier, venait y annoncer la bonne nouvelle du salut. Les sauvages n'étaient pas encore réunis ; ils arrivèrent bientôt et firent preuve des plus heureuses dispositions en écoutant, avec une patience presque égale à celle dont le missionnaire lui-même avait besoin, les quelques instructions qu'il pouvait leur balbutier dans leur langue. Les Cris qui visitèrent le lac Caribou se montrèrent plus éloignés de Dieu que les Montagnais.

Le 22 mai, le missionnaire prit congé de ses néophytes, s'arrêta ensuite quelques jours au fort de Traite, pour y continuer sa mission, et le 13 juin, il arrivait à l'Ile-à-la-Crosse, heureux de revoir son confrère après trois mois de séparation. Les deux missionnaires se livrèrent, pendant tout l'été, aux travaux du ministère, à l'étude des langues, et aux travaux matériels nécessaires à l'érection d'une maison, au défrichement d'un petit jardin, à tout l'ensemble de leur établissement. Pendant ce temps, ils étaient encore logés au fort de la Compagnie, éloigné d'une demi-lieue de l'endroit choisi pour y établir la mission de Saint-Jean-Baptiste.

Le Fr. Henri Faraud, promu au sous-diaconat à la fin d'avril, fut ordonné diacre le 1er mai, et reçut l'onction sacerdotale le 8 du même mois. Il s'embarquait ensuite avec le R. P. Aubert, pour une autre visite à Wabassimong. Le Père Supérieur poussa même jusqu'au lac Lapluie, laissant, pendant ce temps, son jeune compagnon continuer l'instruction des sauvages. A son retour, il acheva de se convaincre que les dispositions des Sauteux n'étaient pas assez heureuses pour qu'on pût leur donner un missionnaire, dont la présence serait bien plus utile ailleurs. Les choses furent considérées sous le même point de vue par Mgr de Juliopolis, qui approuva la détermination d'abandonner ce poste et de perdre, dans l'espoir d'un plus grand succès parmi d'autres sauvages, le fruit, non apparent, il est vrai, mais toujours réel, de beaucoup de fatigues, de privations et de travail.

Sans douter le moins du monde des motifs impérieux qui ont nécessité cette mesure, qu'on nous permette d'exprimer les regrets qu'elle nous inspire encore aujourd'hui. Notre divin Maître veut lui-même que quel-

quefois l'on secoue " la poussière de ses souliers," mais il n'en pleura pas moins sur Jérusalem méconnaissant le don de Dieu. Abandonner ce qui est fait, renoncer jusqu'à l'espoir de convertir, cela fait toujours mal au cœur du missionnaire. Puis, c'était la première mission sauvage confiée à nos Pères dans ce diocèse ; aussi, je sentis vivement la peine qu éprouva ce bon et zélé P. Aubert en cédant à une nécessité si contraire aux vœux de son cœur. Ces regrets furent encore plus vifs lorsque, quelques années après, la chapelle catholique de cette mission, dans laquelle notre divin Sauveur s'était souvent offert en sacrifice pour les pauvres sauvages qui l'environnaient, fut affectée au culte protestant. Il est vrai que le peu de succès de ces derniers, malgré leurs présents et leurs efforts, prouve qu'on avait raison de ne pas espérer beaucoup de ces Sauteux de Wabassimong.

Le R. P. Aubert, de retour à Saint-Boniface, y séjourna jusqu'au moment où l'obéissance le rappela en Canada. Mgr de Juliopolis, devenu évêque titulaire, cette même année 1847, aimait à le garder auprès de lui.

Le R. P. Faraud accompagna, dans l'automne, les chasseurs à la prairie. Je ne puis dire qu'un mot sur ce ministère, qui a pourtant son importance. Une partie considérable de la population de la Rivière-Rouge va deux fois par an dans les immenses plaines situées au sud et à l'ouest de cette colonie, pour y chasser le bison. Les chasseurs, qui sont toujours au nombre de plusieurs centaines, amènent avec eux toute leur famille, et vivent, pendant quatre mois de l'été, en camps considérables. Les dangers nombreux inhérents à cette chasse, et les dangers plus nombreux et plus regrettables qui naissent de la vie des camps, rendent la présence d'un prêtre comme indispensable dans ces sortes d'expéditions, pendant lesquelles on peut toujours exercer un ministère aussi actif que fructueux. Il y a même un grand nombre d'enfants qui ne peuvent recevoir d'instruction religieuse que là ; aussi les chasseurs demandent-ils toujours qu'un prêtre les accompagne, et leur demande est toujours exaucée quand on le peut ; c'est ce qui, dans le pays, s'appelle " aller à la prairie."

Au mois d'août, le P. Taché, en passant par le portage à la Loche, visité en 1845 par M. Thibault, se rendait à



Athabaskaw, environ cent quarante lieues de l'Ile-à-la-Crosse, poste découvert par les blancs en 1778. Lesplus douces consolations furent le partage du missionnaire, qui, dans l'espace de trois semaines, eut le bonheur de baptiser cent quatre-vingt-quatorze infidèles, et d'inaugurer dans cet important district, l'ère nouvelle de la foi et de la religion. Ce fut là le commencement de notre belle mission de la Nativité.

Athabaskaw est visité par quelques familles crises et par un grand nombre de Montagnais. Ces derniers n'avaient pas la réputation de douceur que méritent à si juste titre leurs frères de l'Ile-à-la-Crosse. On annonçait au missionnaire qu'il y avait des dangers à courir de la part de ces sauvages ; qu'en vain on tenterait de les gagner à l'Evangile ; que, tous les ans, ils donnaient de vives inquiétudes à leurs traiteurs, qui ne devaient leur salut qu'à des établissements fortifiés ; qu'ils avaient toujours les menaces à la bouche et l'arme à la main. Ces dernières assertions étaient vraies, mais ceux qui les redoutaient tant calculaient sans le secours de la grâce, qui, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, se montra si forte et si triomphante que, depuis, on n'a jamais entendu parler, à Athabaskaw, de soulèvements, de conjurations, de menaces, de meurtres, ni de quoi que ce soit de semblable. Ceux mêmes qui donnaient les plus vives inquiétudes sont devenus chrétiens fervents, aussitôt qu'ils ont entendu le prince de la paix leur dire : " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur."

Le P. Taché, revenu à l'Ile-à-la-Crosse au mois d'octobre, apprit avec un sentiment particulier de plaisir, que les Cris de ce poste se montraient plus dociles à l'inspiration de la grâce, il eut de plus la consolation de trou ver M. Laflèche installé dans une maison qui, tout l'été, leur avait coûté tant de sueurs, et, depuis un an, était l'objet de tant de désirs.

Les missionnaires étaient donc chez eux, pauvres et dénués de tout, mais heureux de leur sort, et persuadés que leur œuvre allait se consolider et prendre une extension nouvelle.

Comme pénible compensation à ces jouissances, la santé de Mgr Laflèche se trouva très compromise : un travail excessif avait développé le germe d'un mal opiniâtre qui, pendant plusieurs années, mit au grand jour

une vertu rendue plus sensible par la constance et la générosité avec lesquelles elle subit cette nouvelle épreuve.



1848

L'année qui vient de s'écouler, en consolidant l'établissement si important de l'Ile-à-la-Crosse, avait vu l'établissement d'autres œuvres non moins importantes, la baie des Canards, le lac Caribou, Athabaskaw, étaient devenus le partage de nos Pères.

L'année 1848, sans étendre davantage la sphère de leurs travaux, leur laissa un vaste champ ouvert à leur zèle, leurs œuvres s'établirent, sur des bases plus solides, et le nombre des ouvriers employés à cultiver cette portion de la vigne du Seigneur s'augmenta rapidement.

Je ne mentionne point les secours spirituels donnés à la population de Saint-Boniface : depuis vingt ans, les Oblats ont toujours été occupés dans cette paroisse. Ils n'ont pas toujours été seuls ; mais ils ont constamment apporté au bonheur de ce peuple leur part d'efforts et de travail.

Le tableau général que j'ai entrepris de peindre, pour n'être pas trop chargé, exclut néanmoins les occupations ordinaires, même les voyages que, dans ce pays de locomotion sans locomotive, on est habitué à considérer comme le cours ordinaire des choses ; et pourtant, dans quelques-uns de ces voyages, il y a souvent des circonstances pleines d'intérêt. Parfois, on y souffre plus que dans les voyages de longs cours, parce que, d'ordinaire, ils se font avec plus de précipitation, et que l'on est moins sur ses gardes, par cela même qu'on ne va pas si loin.

Cette réflexion énoncée une fois pour toutes, je continue de tracer les grandes lignes de mon plan.

Le 8 mars donna le signal du départ pour la mission de Saint-Pierre, lac Caribou. La maladie de M. Laflèche et une plus grande aptitude pour tout ce qui exigeait le soin d'une mission établie, lui commandant une espèce d'inamovibilité, les délices de la promenade revinrent de droit à son compagnon qui se mit en route.

S'il y a un certain attrait, quand on est jeune et actif, à mesurer l'espace, voire même en raquettes, avouons que, cette fois, la besogne avait perdu de ses charmes. De mémoire d'hommes, on n'avait jamais tant vu de neige dans le pays. Cette circonstance suffisait pour

rendre les chemins affreux. Le missionnaire, qui n'avait d'autres serviteurs que ses jambes pour le porter et ses bras pour aider les chiens qui traînaient ses bagages, dut demander à ces pauvres employés des services plus qu'ordinaires, et les malheureux finirent par se plaindre qu'il y avait excès. L'année précédente, la distance entre l'Ile-à-la-Crosse et le lac Caribou avait été parcourue facilement en dix jours ; cette année, elle le fut bien difficilement en quatorze. Cette fois encore, c'est le jour de l'Annonciation que la Providence avait désigné pour l'arrivée, au milieu des pauvres indiens du lac Caribou, du messager de la bonne annonce.

Je signale la difficulté précédente pour faire ressortir un fait qui se reproduit presque toujours dans nos courses apostoliques. Celles qui nous coûtent le plus de fatigues, de privations, de souffrances physiques, sont d'ordinaire celles où le cœur goûte les joies les plus sensibles, les consolations les plus abondantes. Toujours cette main si libérale et si miséricordieuse du Père céleste, qui, même dès ici-bas, remet le centuple de ce peu qu'on lui donne !

Les sauvages, visités l'année précédente, témoignèrent de leur affermissement dans la foi, et un grand nombre d'autres, venus des terres des Caribous tout exprès pour voir l'homme de la prière, manifestèrent les plus heureuses dispositions. La mission se prolongea jusqu'à la fin de mai, époque à laquelle le P. Taché reprit le chemin de l'Ile-à-la-Crosse, remerciant Dieu des consolations qu'il avait goûtées, et le priant de bénir de plus en plus le troupeau confié à ses soins.

Avant de prendre congé de ses néophytes et catéchumènes, le missionnaire leur donna rendez-vous pour le printemps suivant, à l'extrémité septentrionale de ce grand lac Caribou, parce que les sauvages assuraient que cet endroit offrait des ressources alimentaires, tandis qu'à l'extrémité méridionale, le missionnaire lui-même avait eu toutes les facilités de se convaincre que la recette du R. P. Bermond, " de faire un gros nœud à sa ceinture," est nécessaire après un dîner par cœur.

A son arrivée, le P. Taché trouva son compagnon plus infirme ; ce dernier, resté seul en hiver, avait dû, pour visiter ses malades, faire un voyage de plus de cinquante lieues, par un froid très vif, couchant dehors comme

toujours quand on voyage, et ne pouvant pas, pendant tout ce temps, panser les plaies qui torturaient sa jambe et son bras malades.

Les vives inquiétudes que donnait la santé de M. Laflèche, la presque certitude de la nécessité de son départ prochain, furent compensées par la joie que répandit à l'Ile-à-la-Crosse l'arrivée d'un autre Père. Le R. P. Henri Faraud, parti de Saint-Boniface au mois de juin, arrivait au mois de juillet plein de jeunesse, de force et de bon vouloir.

Le P. Taché n'avait pas vu d'Oblat depuis plus de deux ans ; aussi, grande fut sa joie, et bien réel fut son bonheur en embrassant un de nos Pères. M. Laflèche, qui voulait bien fermer les yeux sur les nombreux défauts du pauvre P. Taché, aimait les Oblats, qu'il croyait, avec raison, tous bien plus parfaits que celui qui avait tant de besoin de son indulgence. Lui aussi reçut le nouveau venu comme un frère, et la pauvre cabane des missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse vit trois existences se confondre en un seul et même sentiment d'une affection sincère, d'un même désir du bien et de la gloire de Dieu.

Pendant que ces événements se succédaient dans le nord, le R. P. Bermond ne perdait pas de vue sa mission commencée l'année précédente. Les œufs des oiseaux sauvages avaient déjà reçu les soins assidus de leurs mères ; la famine n'était pas à redouter ; ce bon Père retourna donc à la baie des Canards.

Si je fais erreur dans les dates, que le *Supérieur de Lumière* me le pardonne : ses spirituelles chroniques sont brûlées, et il sait bien que ma mémoire n'est pas fidèle.

C'est, je crois, pendant ce second voyage que le R. P. Bermond songea à déplacer la mission de la baie des Canards ; il lui semblait que le poste Manitoba, à mi-distance entre Saint-Boniface, offrait des avantages bien supérieurs. Il donna là rendez-vous aux sauvages, revint à la Rivière-Rouge pour faire approuver son nouveau projet et prendre les mesures nécessaires pour fonder un établissement sérieux, auquel il donna le joli nom de Notre-Dame du Lac.

Le jour même de son arrivée à Saint-Boniface, le missionnaire de Manitoba était consolé de ses fatigues, non

seulement en revoyant son supérieur, mais aussi en donnant l'accolade fraternelle au R. P. A. Maisonneuve et au Frère J. Tissot, qui, tous deux, arrivaient à Saint-Boniface, pour y commencer la carrière dans laquelle ils marchent encore si généreusement. Le R. P. Bermond, après quelques jours de repos, retourna commencer l'établissement de N.-D. du Lac et y passa l'hiver suivant.

Dans l'été de 1848, le Frère Dubé " alla deux fois à la prairie," en qualité de catéchiste, et le " petit Frère," comme l'appelaient nos métis, fit une si heureuse impression, que son nom est encore dans la mémoire des chasseurs qu'il accompagna.

Au mois d'août, fidèle à la promesse faite l'automne précédent, le P. Taché retournait à Athabaskaw. Les heureuses espérances conçues pendant une première visite s'étaient réalisées : la rosée des grâces célestes avait fait germer les meilleures dispositions ; les rayons du Soleil de justice promettaient de faire mûrir une moisson abondante de fruits de salut. L'enthousiasme extrême manifesté la première fois avait pourtant diminué ; mais ce n'est pas un malheur ; car, outre la fatigue excessive que cet enthousiasme occasionne au missionnaire, il ne permet pas toujours de juger de la réalité des dispositions. Il en est de la vocation à la foi comme de la vocation à l'apostolat : l'enthousiasme n'est pas la voie ordinaire. Le calme sensé de la réflexion, soutenu par la force de la grâce, offre plus de sûreté, plus de garantie que l'exaltation d'une imagination qui ne comprend pas, ou d'un cœur qui oublie trop sa faiblesse.

En 1848, les sauvages d'Athabaskaw se montrèrent moins enthousiastes, mais, en réalité, beaucoup plus chrétiens que l'année précédente. L'enseignement divin, recueilli avec une pieuse avidité par des esprits qui ne le connaissaient pas, avait été examiné, discuté, apprécié avec une justesse qui étonnerait tous ceux qui n'ont pas l'habitude de relations de ce genre avec les sauvages. Le cœur qui, chez l'enfant des bois comme chez l'enfant de la civilisation, est si souvent le grand contradicteur de la saine raison, faisait encore ses objections pratiques. Néanmoins, le triomphe de la foi était assuré.

Le missionnaire, après en être venu à cette consolante persuasion, remerciait Dieu qui, seul, peut être l'auteur

d'un pareil prodige; remerciait Marie, la Vierge Immaculée, qui, "forte comme une armée rangée en bataille," supplée à la faiblesse des ministres de son divin Fils, et les aide à renverser les escadrons du prince des ténèbres.

Ces heureux commencements excitèrent de plus en plus le zèle du missionnaire, qui, voulant faire tout ce qui était en son pouvoir pour consolider l'œuvre sainte, se détermina à prolonger autant que possible son séjour dans cette chrétienté naissante. La chose lui était d'autant plus facile, que le chef traiteur d'Athabaskaw lui offrait tout ce que l'hospitalité a de plus franc et de plus aimable.

En général, les membres de l'honorable compagnie de la Baie-d'Hudson non seulement nous ont rendu service, mais même dans bien des circonstances se sont montrés des amis sincères et dévoués. Ce que nous avons dit plus haut du digne M. McKenzie, nous pouvons le dire ici de l'aimable M. Ermintinger; nous pourrions le dire de plusieurs autres.

Les tableaux les plus brillants ne sont point sans ombres, les règles les plus générales sans exceptions; mais il n'en est pas moins vrai que, les choses prises dans leur ensemble, les officiers de l'honorable compagnie ont des titres certains à notre reconnaissance et à notre estime, et que, pour une raison ou pour une autre, nous leur devons une partie du succès de nos missions.

L'année 1848 comptait sept Oblats dans le diocèse de Mgr Provencher.

1849

Le 2 janvier est le jour fixé pour le départ du courrier d'hiver, qui va annuellement d'Athabaskaw à l'Ile-à-la-Crosse.

Le P. Taché, qui devait l'accompagner, fit à ses néophytes et à son hôte des adieux qui coûtèrent cher à son cœur ; puis, chaussant ses raquettes, il reprit le chemin de la mission de Saint-Jean-Baptiste. Nos voyageurs arrivèrent heureusement, après quinze jours de marche forcée, pendant lesquels le thermomètre centigrade leur jeta à la figure les 45 degrés de froid que la température lui confiait à leur adresse. Je dis *le thermomètre*, car, sans cet instrument, le missionnaire ne se serait pas douté de l'état de l'atmosphère. Chose assez curieuse : souvent, quand on marche tout le jour et que l'on couche à la belle étoile, la graduation du thermomètre naturel n'est pas d'accord avec celle des instruments au service de la science.

Le retour du courrier nous apportait des lettres de Saint-Boniface ; ces lettres sont toujours désirées avec une vive impatience par ceux qui, exilés au fond des bois, ne communiquent que deux fois par an avec le reste du monde. Cette fois, la lecture des lettres causa une cruelle déception et porta la consternation dans l'âme des Pères de l'Ile-à-la-Crosse.

Leur Supérieur leur annonçait que la Révolution de France avait considérablement réduit les recettes de l'œuvre de la Propagation de la Foi ; qu'en conséquence de cette réduction, on ne pourrait plus soutenir les Missions lointaines du diocèse, et que probablement il allait être forcé de les rappeler auprès de lui.

Les PP. Taché et Faraud, que cette nouvelle concernait, n'hésitèrent pas un instant ; d'un commun accord, ils répondirent au R. P. Aubert à peu près dans les termes suivants :

“ Mon révérend Père, la nouvelle que contient votre lettre nous afflige, mais ne nous décourage pas ; nous savons que vous avez à cœur nos Missions, et nous, nous ne pouvons supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes, nos nombreux cathécumènes ; nous espérons qu'il vous sera toujours possible de nous pro-

curer des pains d'autel et du vin pour le saint Sacrifice. A part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose : la permission de continuer nos Missions. Les poissons du lac suffiront à notre existence ; les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce ne nous rappelez pas. "

Cette détermination, quelque extrême qu'elle puisse paraître, ne coûtait pas à vos enfants ; dans la sincérité de leur cœur, ils ne redoutaient qu'une chose, la ruine des âmes confiées à leurs soins.

Cependant l'établissement de l'Ile-à-la-Crosse avait continué à se développer sous la sage administration de M. Laflèche. Ses infirmités prenant tous les jours un caractère plus inquiétant, il remit cette administration entre les mains du P. Taché, et arrêta définitivement son départ pour le printemps suivant.

C'est au commencement de juin que la Mission et les Missionnaires durent subir cette épreuve. M. Laflèche partit, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avait connu. Estimé, respecté, chéri de tous, des larmes abondantes versées à son départ lui prouvèrent qu'il n'avait pas travaillé pour des ingrats. Ses deux compagnons, plus que tous les autres, avaient été à même d'apprécier ses aimables qualités. Revêtus aujourd'hui tous deux de la dignité épiscopale, ils reconnaissent volontiers M. Laflèche comme leur maître et leur guide dans la vie de Missionnaire, et comptent parmi leurs plus beaux jours ceux passés en la compagnie de cet estimable confrère. La Mission de l'Ile-à-la-Crosse resta définitivement et exclusivement confiée au zèle des Oblats.

Le P. Taché partit en même temps pour se rendre à l'extrémité septentrionale du lac Caribou ; il était convenu avec les sauvages que tous se réuniraient à un endroit désigné, et que l'un d'eux viendrait au-devant du Missionnaire pour lui servir de guide ; le guide ne vint pas, et le Missionnaire, dans l'impossibilité de poursuivre sa route, dut rebrousser chemin et il retourna à l'Ile-à-la-Crosse, où il continua les travaux de la Mission avec le P. Faraud.

Au mois de juillet, leurs occupations subirent une grande modification par l'arrivée du Fr. Louis Dubé. C'était, pour les deux Pères, une ancienne connaissance

qu'ils revirent avec plaisir. Généreux jusqu'aux limites du possible, ils firent volontiers, au nouveau venu, l'abandon complet des marmites, chaudrons, vaisselle et autres admirables instruments que l'art de la gourmandise a inventés à profusion. Leur libéralité alla jusqu'à se démettre, sans regret, des nobles fonctions de cuisiniers, qu'ils exerçaient eux-mêmes depuis leur entrée en scène sur le théâtre des Missions. Leur abnégation, à cet égard, reçut de suite et par la suite une abondante récompense, puisque le bon frère les traitait mieux qu'ils ne se traitaient eux-mêmes. Leur amour-propre subit, en retour, l'humiliation de voir que le nouveau cuisinier était plus habile que les anciens. Les petits plats et les desserts (plats et desserts de rien) firent irruption au château Saint-Jean, comme on l'appelait alors. Le bon Fr. Dubé ne voulut plus permettre aux Missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse de savourer à si grands traits les saintes délices de la mortification. Sans en être encore " aux petits soins, aux attentions fines, " on commença à goûter un bien-être auquel on n'était pas habitué. A ces services, le Fr. Dubé en joignit bien d'autres ; malgré sa santé si frêle et si délicate, il fut d'un puissant secours.

Hâtons-nous de dire que les Missionnaires n'ont jamais vu se réaliser les craintes que leur charitable Supérieur exprimait à leur égard. Non seulement ils ne manquèrent jamais du nécessaire, mais des secours plus abondants ajoutèrent encore à tout ce que le Fr. Dubé faisait pour améliorer leur condition.

Cette même année, le P. Maisonneuve allait deux fois " à la prairie. " Le P. J. Tissot, ordonné prêtre au printemps, accompagna aussi les chasseurs dans une de leurs aventureuses expéditions et, au mois de décembre, il rejoignait le R. P. Bermond dans sa solitude de Notre-Dame du Lac. Par les soins de l'habile Missionnaire, cette solitude avait été embellie d'une élégante résidence.

Une jolie maison n'est pas tout ce qu'il faut au cœur, et le R. P. Bermond souffrait d'être seul ; aussi l'arrivée d'un confrère lui apporta-t-elle une joie et un contentement que l'on ne comprend bien qu'après avoir subi les épreuves de la solitude. Ailleurs, cet isolement était atténué par les consolations du ministère, tandis

que cette jouissance était refusée à l'apôtre de Notre-Dame du Lac. Les Sauteux, là comme à Wabassimong, se montraient sourds à la grâce.

La Mission d'Athabaskaw devint, cette année, le partage du P. Faraud, qui l'accepta avec toute la bonne volonté qu'inspirent un zèle ardent et une généreuse abnégation. La veille même de son départ, la sensibilité du Père fut mise à une bien cruelle épreuve. Il reçut l'affligeante nouvelle de la mort de sa mère. Pour nous qui connaissons tout ce que cette perte avait de cruel et d'amer pour son cœur aimant, nous avons admiré le courage avec lequel il se soumit à la sainte volonté de Dieu. Nos cœurs battaient trop à l'unisson pour que nos larmes pussent ne pas se confondre.

Hélas ! que les desseins de Dieu sont impénétrables ! Qui eût pu soupçonner qu'un jour ces deux jeunes Pères dirigeraient, comme premiers pasteurs, les Missions qui, en ce moment, leur échéaient en partage ! Le P. Faraud allait fonder définitivement notre résidence d'Athabaskaw, et il doit être regardé comme le premier Missionnaire des peuples aujourd'hui si heureux de reposer sous sa houlette pastorale, puisque M. Bourassa et le P. Taché ne leur avaient fait que des visites passagères.

1850

Au printemps de 1850, le P. J. Tissot faisait ses adieux au R. P. Bermond, et revenait à Saint-Boniface recevoir son obédience pour l'Ile-à-la-Crosse. Il était donné pour compagnon de voyage au P. Maisonneuve, qui avait, lui aussi, reçu mission d'aller exercer son zèle au milieu des sauvages du Nord-Ouest. A peine avait-il quitté la Rivière-Rouge, que le R. P. Aubert recevait l'ordre de partir et de se rendre auprès de Mgr Guigues, évêque de Bytown, et encore à la tête de notre province du Canada, de laquelle relevaient nos établissements de la Rivière-Rouge.

Nous ne pouvons que répéter ici l'expression de nos sentiments d'estime et d'affection pour celui qui depuis cinq ans était notre Supérieur, et qui, depuis, n'a pas cessé d'être un frère chéri. Au reste, nos sentiments à l'égard de ce bon Père ont trouvé un écho trop éclatant dans la considération dont il jouit au Canada, et qui rejaillit sur toute la Congrégation, pour qu'il soit besoin d'insister davantage.

En ce moment il ne restait plus un seul Oblat à Saint-Boniface, ni même dans les limites de la colonie de la Rivière-Rouge, lorsque arriva le R. P. Bermond, qui à la place de son Supérieur, trouva des lettres qui lui conféraient ce titre et les pouvoirs qui s'y rattachent.

Le R. P. Bermond, seul à Saint-Boniface, ne pouvait pas continuer sa Mission, et la reprise en fut ajournée à un temps indéfini. Notre-Dame du Lac était abandonnée ; plus tard, l'élégante résidence du Missionnaire était vendue et changée en un comptoir de traiteur. Les flammes, en consumant, peu après, cet édifice, nous épargnèrent le regret d'un changement si pénible.

C'est là que se termina la carrière du R. P. Bermond comme Missionnaire chez les sauvages. La connaissance de leur langue continua de lui être utile auprès de ceux qui visitent Saint-Boniface ; car c'est l'évêché qui fut sa résidence les sept années qu'il passa encore dans le pays. Son âge, ses talents, son attachement à la Congrégation lui assignaient naturellement ce poste, où séjournent, plus ou moins longtemps, tous les Missionnaires qui viennent dans le diocèse, et qui ont



RÉVÉREND PÈRE PIERRE AUBERT,

PREMIER OBLAT À SAINT-BONIFACE.

besoin qu'une voix expérimentée leur indique la carrière à parcourir, les écueils à éviter.

Au mois de juin, le P. Taché était descendu jusqu'au portage du fort de Traite pour y voir au moins quelques sauvages du lac Caribou. Seul à la Mission de Saint-Jean-Baptiste, il ne pouvait faire davantage ; mais il savait que des Pères étaient en route, et il pouvait promettre que l'année suivante un Missionnaire visiterait les sauvages qui l'avaient attendu en vain l'année précédente.

Retourné à l'Ile-à-la-Crosse, le P. Taché y trouva le P. Faraud, arrivé d'Athabaskaw depuis quelques jours. Ni l'un ni l'autre n'avaient vu de prêtre depuis plus de dix mois qu'ils s'étaient séparés ; aussi, comme elle fut vive la joie de se rencontrer !

Il faut avoir compté les mois de l'isolement ; il faut, jeune et sans expérience, avoir ressenti toutes les incertitudes, toutes les craintes qu'inspire la solitude à des centaines de lieues de tout confrère, pour comprendre les émotions de l'âme, les battements du cœur, lorsque l'on voit se combler ce vide immense dans lequel on s'agite et se trouble, lors même que, d'ailleurs, on est heureux de son sort.

Cette jouissance de se revoir fut encore et de beaucoup augmentée, au milieu de juillet, par l'arrivée des Pères Maisonneuve et Tissot. Au bonheur, toujours si grand, de saluer et de connaître des frères, venait se joindre la consolante assurance que les Missions allaient se développer davantage, et que leurs apôtres seraient moins exposés à la terrible menace : *Væ soli* ! Cette fois il y avait cinq Oblats à l'Ile-à-la-Crosse, un seul était resté à Saint-Boniface. Tous ne goûtèrent pas longtemps l'avantage de vivre en communauté ; Athabaskaw réclamait son Missionnaire.

Au mois d'août, le P. Faraud prenait congé de ses confrères pour retourner sur les collines qui bordent le Grand-Lac, dans le voisinage duquel il devait exercer son zèle et mettre la dernière main à l'œuvre qu'il eut le bonheur d'y développer si heureusement.

II

1851

Voici ce que je considère comme la seconde phase de l'histoire de nos Missions.

Les six Oblats du diocèse du Nord-Ouest étaient dans les postes indiqués dans les lignes précédentes, occupés comme le sont toujours les Missionnaires : l'instruction des fidèles et des catéchumènes, l'étude des langues sauvages, les soins matériels des établissements confiés à leurs soins, absorbaient tous leurs instants. On se préparait aux campagnes qui devaient s'ouvrir au retour de la belle saison.

Au mois de février, l'émotion fut portée dans les esprits et le trouble dans plus d'un cœur, par une nouvelle aussi extraordinaire qu'imprévue : en débarquant à Saint-Boniface, en 1849, M. Laflèche apprit qu'il avait été choisi pour coadjuteur de Mgr Provencher. Effrayé de la responsabilité qui allait peser sur lui, l'ancien Missionnaire de l'Ile-à-la-Crosse mit en avant (et c'était la seule objection réelle) ses infirmités et l'impossibilité physique où il se trouvait de voyager, d'aider, par conséquent, Monseigneur du Nord-Ouest, qui ne demandait un coadjuteur que parce que le poids des ans et l'excès de la fatigue lui rendaient impossible cette partie de ses devoirs. La raison alléguée était trop apparente pour ne pas avoir son effet. Mgr Provencher accepta les objections de son coadjuteur élu. Les Bulles étaient déjà à l'archevêché de Québec ; il y écrivit de suite, pour qu'on priât le Souverain-Pontife de remplacer sur ces Bulles le nom de M. Laflèche par un autre nom qu'on désigna. Le Saint-Siège eut égard à cette nouvelle demande, et, le 14 juin 1850, nommait un autre évêque d'Arath (*in partibus infidelium*) comme coadjuteur aussi (*cum futurâ successione*) de Mgr Provencher.

Tout ceci se passait à l'insu des Missionnaires du Nord : aussi que l'on juge de l'étonnement du P. Taché, à l'arrivée du courrier d'hiver, lorsque, ouvrant avec empressement les lettres de l'évêque de la Rivière-Rouge, et commençant la lecture des lignes tracées par la main vénérée et chérie du vieux Pontife, il apprit

que lui-même avait été choisi pour l'épiscopat, en remplacement de son ancien compagnon et ami. Il est vrai que quelques plaisanteries, de la part de ses confrères, avaient déjà annoncé au P. Taché ces projets de l'évêque de la Rivière-Rouge ; mais la chose avait été prise si peu au sérieux, lui avait même paru si en dehors de toute vraisemblance, qu'il n'y avait pas fait la plus légère attention. Cette nouvelle lui arrivait donc comme un coup de foudre.

Si l'événement dont nous allons parler n'avait pas eu une si grande influence sur toutes nos Missions, je tirerais tout simplement le voile sur tout ce qui s'y rattache et m'efforcerais de l'ensevelir dans l'ombre ; ses conséquences ont été trop nombreuses et trop importantes pour permettre de le passer sous silence. J'en parlerai donc, mais pour en parler, il me faudra bien souvent faire mention de moi ; je vous en demande pardon, mon révérendissime Père, je demande pardon à tous ceux qui liront ces pages, de m'y être posé comme l'objet de l'attention.

Que pensa le P. Taché de son élection à l'épiscopat ? Le nouvel élu avait malheureusement, assez de vanité pour être flatté du choix qu'on avait fait de lui. Malgré cette faiblesse et pour des motifs d'un ordre plus élevé, il avait toujours désiré se conformer aux vues et aux desseins de ses supérieurs ; ses supérieurs lui donnaient une marque non équivoque de leur estime et de leur confiance ; un sentiment, qui vaut mieux qu'une sotte vanité, lui causa une satisfaction véritable.

Mais ce n'est pas tout. L'élection à l'épiscopat n'éteint pas jusqu'aux dernières lueurs de la raison. Nonobstant sa vanité, nonobstant même une certaine et noble complaisance, il restait au nouvel élu assez de sens pour croire que le poids de l'épiscopat, si lourd de sa nature, est vraiment un fardeau écrasant pour des épaules et une tête de vingt-sept ans. Il avait travaillé assez consciencieusement pour savoir que les devoirs sont une charge, et que c'est se torturer soi-même que d'accepter une plus grande responsabilité.

Que pensaient les autres ? Ceux qui ne connaissent pas nos Missions, qui ignorent la longueur et la nature des courses que doit faire ici le premier pasteur, durent hausser les épaules en voyant que l'on choisissait un

tout jeune prêtre pour en faire un prince de l'Eglise. Eût-on même dit que c'était une sottise, que nous ne nous en étonnerions pas.

Que fit le P. Taché ? Si sa tête était accessible à la vanité, son cœur ignorait l'ambition ; il l'ignorait pour lui-même, il l'ignorait pour les autres ; il n'y avait même jamais rêvé. Il ignorait aussi les faux-fuyants et les arrière-pensées. Quand on est jeune, sans duplicité comme sans expérience, sans connaissance des hommes ni des choses, on marche droit vers le but légitime auquel on tend, ne se doutant point qu'à chaque pas on peut se heurter contre un obstacle, déchirer son cœur aux ronces et aux épines qui, partout, bordent le chemin de la vie.

Dieu a bien fait de nous cacher l'avenir, autrement qui oserait parcourir même les sentiers ordinaires ? Qui oserait, surtout, s'engager dans les voies particulières où le Seigneur appelle quelquefois ?

L'évêque du diocèse, les Bulles du Souverain-Pontife en main, commandait à son coadjuteur de se rendre auprès de lui. Le Supérieur régulier de ce dernier écrivait dans le même sens, supposant que tout allait se faire suivant le plan qui avait été indiqué par l'Ordinaire. Sur ces données, le P. Taché, croyant reconnaître la volonté de ses supérieurs, partit au mois de juin pour la Rivière-Rouge, non pas pour aller se faire sacrer, mais pour aller s'assurer, d'une manière positive, des sentiments de ceux auxquels il avait voué obéissance, qu'il regardait comme les juges de sa position, de ses objections, de toute son existence.

Arrivé à Saint-Boniface, le P. Taché eut le plaisir de faire connaissance avec le R. P. Bermond, qu'il n'avait jamais vu, et avec lequel il s'estima heureux de passer quelques semaines. C'est aussi en arrivant à Saint-Boniface qu'il trouva une lettre de notre bien-aimé Fondateur, lui commandant, au nom de l'obéissance, de se rendre auprès de lui à Marseille. Tout doute du moment était levé, mais les inquiétudes de l'avenir n'étaient point calmées.

Le P. Taché partit pour l'Europe, et arriva à Marseille au commencement de novembre.

Ce n'est pas à vous, mon révérendissime Père, qui avez eu le bonheur de vivre auprès de notre si regretté

Fondateur, qu'il est nécessaire de dire tout ce qu'il y avait de tendresse dans ce grand cœur, même pour le dernier de ses enfants, ni les jouissances goûtées par ceux qui avaient l'avantage de pouvoir contempler de près les dons excellents que le Seigneur lui avait prodigués. Je ne vous parlerai donc pas des émotions de mon âme lorsque je me présentai devant notre Supérieur général ; mais laissez-moi rapporter à la Congrégation un des entretiens dont il m'honora :

" Tu seras évêque.

—Mais, Monseigneur, mon âge, mes défauts, telle et telle raison......

—Le Souverain-Pontife t'a nommé, et quand le Pape parle, c'est Dieu qui parle.

—Monseigneur, je veux rester Oblat.

—Certes, c'est bien ainsi que je l'entends.

—Mais la dignité épiscopale semble incompatible avec la vie religieuse !

—Comment ! la plénitude du sacerdoce exclurait la perfection à laquelle doit tendre un religieux ! "

Puis, se dressant avec la noble fierté et la religieuse grandeur qui le caractérisaient, il ajouta : " Personne n'est plus évêque que moi, et, bien sûr, personne n'est plus Oblat non plus. Est-ce que je ne connais pas l'esprit que j'ai voulu inspirer à ma Congrégation ? Tu seras évêque, je le veux ; ne m'oblige pas d'en écrire au Pape et tu n'en seras que plus Oblat pour tout cela, puisque, dès aujourd'hui, je te nomme supérieur régulier de tous ceux des nôtres qui sont dans les missions de la Rivière-Rouge. "

Des larmes abondantes coulaient de mes yeux, les battements de mon cœur voulaient briser ma poitrine.

" Console-toi, mon fils, me dit encore ce bon Père en m'embrassant avec tendresse ; ton élection, il est vrai, s'est faite à mon insu, mais elle paraît toute providentielle, et sauve les missions dans lesquelles vous avez déjà tant travaillé. Des lettres m'avaient représenté ces missions sous un jour si défavorable, que j'étais déterminé à les abandonner et à vous rappeler tous ; la décision en était prise en conseil, lorsque j'ai appris ta nomination à l'épiscopat. Je veux que tu obéisses au Pape, et moi aussi je veux lui obéir ; puisque le vicaire de Jésus-Christ a choisi l'un des nôtres pour conduire,

plus tard, cette Eglise naissante, nous ne l'abandonnerons pas. Je me donnerai la consolation de te sacrer moi-même, et Mgr Guibert, qui est aussi Oblat partagera mon bonheur. "

Voilà une partie de l'entretien qui fit que, le 23 novembre 1851, le Père Taché recevait, dans la cathédrale de Viviers, la consécration épiscopale, des mains de notre illustrissime et bien-aimé Fondateur et Père, Mgr de Mazenod.

De ces faits, de ces assertions ressortent, tout naturellement, plusieurs réflexions. Donc, pour être évêque on ne cesse pas d'être Oblat. Le Fondateur de la Congrégation l'a dit à tous ceux à qui il ordonna d'accepter l'épiscopat et sans cette assurance, je connais plus d'un évêque qui aurait donné au Souverain-Pontife la peine de commander avec empire. Les Oblats promus à l'épiscopat ne l'ont pas été parce qu'on les considérait comme des sujets rebelles à la Congrégation ; tout au contraire, leur dévouement et leur attachement à la Famille religieuse qui les a adoptés ne leur a permis d'accepter l'épiscopat qu'à la condition que cette mère chérie leur continuerait et sa tendresse et sa confiance. Le seul soupçon de la possibilité d'un autre ordre de choses me rendrait bien misérable. En ceci encore, je ne suis pas seul.

J'avoue néanmoins que, malgré toutes les assurances et les promesses de celui dont la volonté sera toujours regardée comme sacrée dans la famille dont il a doté l'Eglise, j'aurais obéi avec plus de répugnance, si je n'avais pas entendu ses lèvres vénérées formuler cette assertion, qui a son côté bien pénible, il est vrai, mais aussi son côté rassurant pour moi : " Ton élection... sauve les Missions... "

Personne n'est plus à même que moi de connaître ma propre indignité ; cependant, s'il a fallu pour sauver nos Missions, ce contre-sens d'un évêque si indigne, je me réjouis d'avoir été choisi ; car l'abandon de nos Missions me paraîtrait un malheur encore plus grand que ceux qui résultent nécessairement du choix de ma personne pour cette haute dignité.

Et ce sont des lettres qui avaient amené cette décision prise en conseil de rappeler les Missionnaires. Je n'ai jamais connu ni désiré connaître l'auteur ou les auteurs de

ces déplorables productions ; j'ignore même s'ils étaient des membres ou des ennemis de la famille. Ecrire de façon à compromettre toutes les Missions de cet immense territoire, quelle injustice, quelle cruauté, quelle responsabilité ! — Prions Dieu de pardonner à ces écrivains ; car bien sûr, " ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. " J'ai même la conviction qu'ils ne voulaient pas ce qu'ils ont presque fait accomplir.

Je vous avouerai, en passant, que c'est cette raison et quelques réflexions faites sur mes propres lettres, qui me causent de telles répugnances pour écrire ; on est quelquefois si peu et si mal compris, aux distances surtout auxquelles nous vivons, qu'il est presque impossible de calculer la portée de nos assertions. Qui sait même si ce que je viens de dire n'aura pas quelque fâcheux résultat ! De grâce, que l'on me comprenne. J'ai voulu tout simplement dire que, quoique évêque, je suis toujours Oblat de Marie Immaculée, Oblat de droit, Oblat de cœur, Oblat de fait ; et quoique persuadé qu'il en est de même de tous les évêques qui ont été choisis parmi les nôtres, comme j'écris l'histoire de nos missions en particulier, je veux dire que Mgr Grandin et Mgr Faraud partagent mes sentiments. Puissent les pages suivantes prouver que nous ne nous flattons pas trop.

Les missions de la Rivière-Rouge venaient d'être détachées de la province du Canada et érigées en vicariat de missions ; le nouvel évêque fut nommé vicaire, le R. P. Bermond, son premier consulteur et moniteur ; les PP. Faraud, Maisonneuve et Tissot furent désignés comme les autres membres du Conseil Vicarial. Au mois de décembre, l'évêque d'Arath alla à Rome pour prier sur le tombeau des saints Apôtres et solliciter la bénédiction du successeur de Pierre pour lui et pour ceux confiés à ses soins.

Au mois de juin de la même année, le P. Maisonneuve avait entrepris courageusement la visite du lac Caribou ; il se rendit même jusqu'à l'extrémité septentrionale de cette mer intérieure. Le zélé Missionnaire eut beaucoup à souffrir de la faim et de la fatigue ; souffrances et privations rendues plus sensibles par leur inutilité apparente. Le Père ne vit pas les sauvages à la recherche desquels il s'était mis si généreusement. La faim les avait forcés à se disperser. Le P. Maisonneuve

examina les bords du lac, qui lui parurent bien peu favorables à un établissement, et il revint avec la pénible conviction que l'on ne pourrait se soutenir à ce poste qu'avec des difficultés extrêmes et des dépenses que ne permettaient pas les ressources actuelles des missions. Le Missionnaire retourna ensuite à l'Ile-à-la-Crosse, où l'attendait le P. Tissot, et où ils continuèrent ensemble le bien commencé.

On comprend facilement que ces deux Pères avaient beaucoup à souffrir ; le départ du P. Taché les avait laissés seuls ; ce départ suivait de près celui de M. Laflèche et éprouvait les sauvages, qui crurent facilement qu'il en serait toujours ainsi. Les nouveaux Pères n'avaient pas eu le temps d'apprendre les langues, ce qui rendait le changement plus sensible, la position plus désagréable, et donnait même aux murmures des néophytes un certain caractère de plausibilité.

Le P. Faraud resta seul à Athabaskaw toute l'année, poursuivant avec activité la conversion des sauvages et les travaux de son établissement. Le 8 septembre, il avait la consolation d'inaugurer cet établissement, sous les auspices de notre bonne Mère. C'était le jour de cette nativité qui réjouit toutes les églises, que l'apôtre d'Athabaskaw prenait possession de sa nouvelle demeure : de là le nom de la Nativité donné à cette mission.

C'est ainsi que se passa, pour nos Missions et pour l'influence qu'elle devait avoir sur elles, l'année 1851. A la suggestion même de Mgr de Mazenod, le coadjuteur de Mgr Provencher, pendant son séjour à Rome, demanda que le nom si vague de diocèse du Nord-Ouest fût changé en celui plus précis de diocèse de Saint-Boniface, déjà titulaire de la cathédrale. Cette demande fut accueillie par la Propagande, et c'est désormais sous ce titre que nous désignerons le diocèse, dont le chef-lieu est la paroisse de Saint-Boniface, sur les bords de la rivière Rouge.

1852

En janvier 1852, l'évêque d'Arath laissa Rome pour retourner à Marseille, où on lui donna pour compagnon le P. Henri Grollier, avec la promesse d'envoyer plus tard les Pères René Rémas et Valentin Vegreville, ainsi qu'un Frère convers non encore désigné.

On comprend facilement qu'il eût été bien agréable au jeune évêque de prolonger son séjour à Marseille. Quand on a déjà respiré l'air de la forêt pendant plusieurs années consécutives, il est assez naturel de soupirer après l'air moins vif. mais plus parfumé, de la civilisation ; quand on a été si éloigné pendant longtemps on sent dans son cœur comme dans son esprit le besoin de se reposer au milieu de ses frères, surtout quand ce délicieux repos peut se prendre auprès d'un Père vénéré, qu'on aime d'autant plus qu'on a été plus longtemps sans le connaître.

Quelque séduisant et naturel que fût cet attrait fortifié par les vives instances de notre révérendissime Fondateur, Mgr Taché n'oublia pas la promesse faite à ses confrères et à ses sauvages d'être à l'Ile-à-la-Crosse pour le commencement du mois de septembre. C'est au mois de février qu'il prit congé du Père vénéré qu'il craignait de ne plus revoir, mais qu'il était si heureux d'avoir vu. En passant au Canada, d'autres instances, d'autres affections tentèrent de le retenir aussi. Les mêmes raisons le firent continuer ; il partit de Montréal au mois de mai. Outre le P. Grollier, il était accompagné de M. Lacombe, jeune prêtre que nous retrouverons plus tard parmi les nôtres. Les Missionnaires se dirigèrent vers le lac Supérieur. Un accident survenu au bateau à vapeur dérangea leurs calculs ; ils n'arrivèrent au Sault-Sainte-Marie qu'après le départ des canots, qui devaient les conduire à la Rivière-Rouge. Ce désappointement ne fit qu'exciter leur désir d'une plus prompte diligence ; ils revinrent sur leurs pas jusqu'au Détroit. Le lendemain, ils prirent le chemin de fer à Chicago, qui s'inaugurait ce jour-là même et se rendirent à Saint-Paul, Minnesota. De là à la Rivière-Rouge, les Missionnaires eurent beaucoup de difficultés, par suite des inondations qui avaient ravagé toute la

vallée du Mississipi et celle de la Rivière-Rouge. L'un d'eux décrit ainsi les délices de cette partie du trajet : " Le chemin que nous avons parcouru est affreux ; je n'avais pas même l'idée qu'on pût voyager par de pareils chemins. La Providence a pourtant eu soin de nous ; le tout s'est réduit à nous mouiller et à nous salir. C'était une chose assez singulière de voir un pauvre évêque et deux prêtres plongés dans la boue jusqu'à la ceinture, et faisant l'humble métier de bêtes de somme pour arracher de cette boue les chevaux et les voitures, et cela non pas une fois, mais une centaine de fois. "

Toutes ces difficultés vaincues, les Missionnaires arrivaient à Saint-Boniface le 27 juin. L'arrivée des canots sans eux, l'état affreux des routes par les Etats-Unis, infestées par les Sioux, avaient causé de vives inquiétudes que leur présence dissipa heureusement. Mgr Provencher voulut bien leur témoigner sa bonté ordinaire, et donner à son coadjuteur des marques de confiance et d'affection dont il ne perdra jamais le souvenir. Ce dernier était surtout heureux, parce qu'il sentait qu'il lui serait facile de se rendre à l'Ile-à-la-Crosse pour l'époque indiquée et promise.

Mgr Provencher avait d'abord eu la pensée de retenir son coadjuteur auprès de lui ; mais il se rendit facilement aux raisons données par celui-ci, et le laissa partir le 10 juillet.

En prenant congé du vénérable vieillard, le jeune évêque, agenouillé devant lui, demandait sa bénédiction. Cette bénédiction provoqua les paroles prophétiques qui suivent, et qui n'eurent qu'une trop prompte réalisation : " Il n'est pas d'usage qu'un évêque en bénisse un autre ; mais comme je vais mourir bientôt, et que je ne vous reverrai plus, je vous bénis encore une fois ici-bas, en attendant que je vous embrasse au ciel. "

Le P. Grollier partait avec nous, pour ne s'arrêter qu'à Athabaskaw. M. Lacombe, en route pour le fort des Prairies, où il allait remplacer le digne M. Thibault devait aussi nous accompagner jusqu'au fort Cumberland. Dans la nuit du 10 au 11 septembre, l'évêque d'Arath débarquait au fort de l'Ile-à-la-Crosse.

Dieu ! comme le cœur lui battait fortement le matin

en se rendant à la Mission, en revoyant cet établissement, en rentrant dans la pauvre chapelle, en s'agenouillant devant le modeste autel qu'il avait élevé de ses mains, et au pied duquel il se prosterna pour offrir de nouveau à Dieu tout ce qu'il avait, tout ce qu'il était !... Que l'on est heureux de pouvoir prier !

Les PP. Maisonneuve et Tissot étaient heureux de voir Monseigneur et le P. Grollier. Ces bons Pères, restés seuls, avaient tant travaillé et tant souffert ! Même avant son arrivée, Mgr Taché fut informé des vives inquiétudes qu'avait données la conduite des sauvages pendant son absence. Comme nous l'avons dit plus haut, ces pauvres enfants des bois avaient été mécontents des départs successifs de leurs premiers Missionnaires : leurs bonnes dispositions premières ne s'étaient pas maintenues ; aussi, tous ceux qui les aimaient redoutaient, dans ces circonstances, l'inconstance naturelle au cœur de l'Indien. L'évêque d'Arath partageant les pénibles appréhensions des autres, en écrivait ainsi :

" Serait-il possible que ces pauvres âmes, qui coûtent si cher à mon Sauveur, consentent à se perdre de gaieté de cœur ? Faut-il que de si beaux commencements n'aboutissent qu'à une si triste fin ? La pure et douce lumière de l'Evangile aurait-elle déjà fatigué des yeux trop longtemps habitués aux ténèbres ? Mes supérieurs en m'éloignant pour un temps de ma chère Mission, se seraient-ils trompés au point de ruiner l'œuvre que j'ai tant à cœur ? Dieu, irrité de voir parmi les prélats de son Eglise un sujet aussi indigne de l'épiscopat que je le suis, aurait-il châtié dans son peuple les fautes du pasteur par la suppression des grâces nécessaires au bonheur de l'un et de l'autre ?... "

Nous sommes heureux de constater que toutes ces appréhensions se dissipèrent insensiblement. Le fait même du retour à l'époque fixée détruisait les prétextes les plus plausibles. L'établissement avait d'ailleurs, fait des progrès rapides ; de nombreuses et importantes améliorations avait été le résultat des efforts et du travail énorme que les PP. Maisonneuve et Tissot s'étaient imposés.

Pendant que Mgr Taché revenait d'Europe, le P. Faraud, toujours seul à Athabaskaw, descendait au grand

lac des Esclaves, pour y donner une Mission. Le plus beau succès couronna cette entreprise. Les différentes tribus qui visitent ce poste et qui soupiraient depuis longtemps après l'arrivée de l'homme de la prière, rivalisèrent de zèle et de bon vouloir. Vraiment, c'est chose admirable que les dispositions des peuplades indiennes qui n'ont pas encore abusé de la grâce. Comme il fait bon alors d'être Missionnaire ! La besogne pourtant est fatigante ; le jour ne suffit pas à leur zèle : il faut y consacrer une partie des nuits ; les malheureux ne sont jamais assez proche de l'envoyé de Dieu ; on sent que c'est le même Evangile qui pressait le peuple juif autour du premier Missionnaire. C'est encore la même puissance de la grâce, le même attrait des cœurs droits. *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* En effet, comment, sans cette mission divine, comprendre l'effet produit par un missionnaire au milieu d'un peuple grossier et barbare ? La croix sur la poitrine, le bréviaire à la main, la vérité sur les lèvres, il parle de Dieu. Tous sentent qu'il n'est pas un homme ordinaire ; il ne veut point flatter et il captive ; il demande des sacrifices, la grâce les facilite ; il commande, il défend ; on ne le connaît pas et on lui obéit. Souvent il ignore, plus souvent encore il ne fait que balbutier l'idiome dans lequel il explique des vérités au-dessus de la raison, même éclairée, et il semble que les mystères perdent de leur obscurité, et que ces intelligences incultes y voient plus clair que celles qui sont favorisées de tous les raffinements de la science ! Pour croire à la divinité de la foi, il suffit de voir un pauvre Missionnaire au milieu des pauvres sauvages.

De retour à Athabaskaw, après avoir goûté les abondantes consolations de son ministère, le P. Faraud éprouva une autre jouissance bien sensible. Seul depuis plus de deux ans, il vit arriver au mois d'octobre le P. Henri Grollier, dont le zèle admirable nous a tant édifiés et consolés pendant près de douze ans.

Le même automne, les bons PP. Rémas et Végreville, avec le courageux Fr. Alexis Raynard, rejoignaient, à Saint-Boniface, le R. P. Bermond. Ce dernier, qui avait toujours tant souffert de son isolement et de celui de ses confrères, nous écrivait à cette occasion avec la tournure d'esprit qui le caractérise, nous invi-

tant à nous réjouir parce que nous allions bientôt être en état *de mettre des doublures partout.* Notre divin Sauveur, qui, en appelant les siens les envoya deux à deux : *cœpit eos mittere binos*, connaissait bien la nécessité " des doublures ; " et dans ce pays, nous avons tous été assez *simples* pour ne pas tenir beaucoup aux *unités*.

A la fin de 1852, la Congrégation comptait huit Pères et deux frères convers dans le diocèse de Saint-Boniface. Malheureusement, la santé de l'un d'entre eux était bien altérée. Le P. Maisonneuve fut souffrant tout l'hiver ; l'excès du travail avait épuisé son tempérament.

—

1853

Des courses nombreuses, des changements importants marquèrent l'année 1853. Dès le mois de janvier, le Vicaire de nos Missions se mit en route et allait promener Sa Grandeur au lac Vert, pour s'efforcer, en visitant des Cris qui viennent habituellement à l'Ile-à-la-Crosse, d'en gagner quelques autres au christianisme.

Au milieu de juillet, les Oblats de l'Ile-à-la-Crosse avaient le bonheur de recevoir le P. Végreville et le Fr Alexis Raynard. Ceux-ci étouffèrent en eux-mêmes une partie de la joie que causait leur arrivée en communiquant la triste nouvelle dont ils étaient porteurs. Mgr J. N. Provencher, évêque de Saint-Boniface, était décédé le 7 juin, en son palais épiscopal.

Nous n'entreprendrons pas de redire les vertus ni les travaux de l'apôtre de la Rivière-Rouge : il faudrait écrire toute sa longue et noble carrière. A l'exemple de son divin Maître, " il passa en faisant le bien, " accumulant des trésors de mérites et de bonnes œuvres. Plus que jamais, nous croyons ce que nous écrivions alors : " Celui que nous regardons à juste titre comme notre père et notre modèle dans la carrière apostolique qu'il nous a ouverte, n'est plus. Trente-cinq ans d'apostolat, pendant trente et un desquels il fut revêtu de la dignité épiscopale, avaient mûri pour le ciel une vertu qui a tant fait de bien à cette terre barbare et sauvage, qu'il a arrosée de ses sueurs, et pour le bonheur de laquelle il a sacrifié tout ce qu'il avait et tout ce qu'il était. De trop justes regrets ont accompagné Mgr Provencher à sa dernière demeure.

" Ce digne prélat était trop cher à son peuple pour n'être pas pleuré amèrement. Les protestants, en grand nombre dans ce pays, se sont joints à nous dans l'accomplissement de ce pénible devoir. Je crois qu'il n'est pas une seule bouche qui n'ait un éloge pour la mémoire de celui dont la vertu aimait tant l'ombre, la retraite et le silence, et qui pourtant commandait le respect universel. "

Mgr Provencher était doué de toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales. Il exerça même toute sa vie à la pratique des conseils évangéliques. Après son élévation à l'épiscopat, il resta pendant vingt-deux ans comme auxiliaire de l'évêque de Québec. Pendant tout ce temps il s'estima heureux de pouvoir pratiquer l'obéïssance et nous avons été profondément touchés de la perfection avec laquelle il s'appliqua à étudier et à accomplir la volonté de l'ordinaire dans le diocèse duquel se trouvait la vaste étendue de pays confiée à ses soins.

Son amour de la pauvreté était admirable. Fatigué par l'âge et les infirmités, et encore obligé de voyager, nous l'exhortions à échanger une lourde charrette pour une voiture, non de luxe mais un peu plus douce. L'homme de Dieu nous fit la réponse suivante digne d'un religieux bien parfait : " Je me suis toujours fait une règle de ne rien dépenser pour mon bien-être personnel ; ce n'est pas à la veille de descendre dans la tombe que je veux renoncer à cette résolution dont j'attends tant de consolation à l'heure dernière.

L'humilité était,chez Mgr Provencher,une vertu peut-être plus saillante encore que les autres ; il la poussa jusqu'à l'excès, si toutefois l'excès est possible. Il consentit souvent à supporter le mépris lorsque pourtant il y avait dans son esprit et dans son cœur de quoi prouver à ceux qui ne le connaissaient pas qu'il était digne de leur estime et de leur admiration. Il disait lui-même en plaisantant : " On m'a souvent cru plus simple que je ne suis, et bien des fois j'ai ri sous cape de la naïveté de certaines gens qui ne me déguisaient pas assez l'opinion qu'ils avaient de moi. " La bonté naturelle de son cœur se filicitait de n'avoir jamais volontairement fait de la peine à qui que ce soit. " Pourtant, ajouta-t-il en soupirant, Dieu m'a laissé la confusion d'avoir souvent affligé les autres. "

Je regrette de ne pas avoir sous la main la lettre que m'écrivait le gouverneur général du pays, à l'occasion de la mort de Monseigneur de Saint-Boniface ; Sir George Simpson y fait le plus bel éloge possible de l'Evêque catholique. Cet éloge est d'autant plus précieux que l'auteur avait connu Mgr Provencher bien intimement, et que ses habitudes, autant que sa position

ne lui auraient pas permis de subir l'influence d'une vertu ordinaire (1).

(1) Voici la copie de l'original de la lettre marquée plus haut, écrite en anglais. Nous ajoutons une traduction française.

Fort Garry, Red River, 30 June 1853.

The right revd. the bishop of St. Boniface.

ILE A LA CROSSE.

My dear Lord,

I have the honor to acknowledge your communication of 12 January last on the affairs of the missions of the Roman Catholic Church in these Territories.

Before proceeding to reply to that letter, I desire to place on record a tribute of respect for the memory of that excellent prelate, your predecessor, whose loss we have so recently had to deplore. During a long period, longer than human friendships are usually permitted to endure, it had been my happiness to maintain with that worthy bishop an intercourse characterized by personal esteem and respect, never, during upwards of thirty years, interrupted either in our official capacities or our private relations. In his public career he proved himself the friend of order and good government, the promoter of every object likely to conduce to the general welfare, and a pillar of strength to the constituted authorities, ever ready to bear his share of public burdens, in the deliberations of Council as well as in the maintenance of the laws. Of his private worth, the wide-spread feeling of sorrow at his loss affords a touching proof of his benevolence and liberality, his pious and blameless life had won for him universal esteem : to myself individually, he was a friend honored and esteemed, with whom it was ever a pleasure to associate. Permit me to say in conclusion, that it is some consolation on this sad occasion, that the late Bishop's office devolves on so worthy a successor ; the individual may be changed but the " Bishop of St. Boniface ",it is felt, will continue to be to this colony an example of christian virtues and enlightened views...
....

(Signed) G. Simpson.

Traduction.

Fort Garry, Rivière Rouge, le 30 juin 1853.

Au très révérend évêque de St-Boniface.

ILE A LA CROSSE.

Mon cher Seigneur,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre communication du 12 janvier dernier, sur les affaires des missions de l'Eglise catholique romaine dans ces Territoires.

Avant d'entreprendre de répondre à cette lettre, je désire enregistrer

Ce qui précède peut paraître une digression ; on comprendra pourtant facilement que je devais ce faible hommage à la mémoire du premier évêque de ce diocèse.

J'ajouterai encore quelques mots, pour ramener la perte douloureuse qui nous affligeait en 1853 dans le cadre naturel de cette lettre. Je dirai que la Congrégation perdait, en la personne de Mgr Provencher, un protecteur et un ami véritable ; et certes, il a donné des preuves éclatantes de son estime et de son affection pour notre Famille. C'est en grande partie par ses conseils que nos Pères ont été appelés dans l'archidiocèse de Québec. Lui-même s'empressa de réclamer les secours et services de notre chère Congrégation aussitôt que la création du vicariat apostolique du Nord-Ouest lui eût imposé l'obligation personnelle de pourvoir au salut des âmes commises alors à sa juridiction. A peine étions-nous rendus auprès de lui, qu'il donna des lettres de grand-vicaire au R. P. Aubert, de préférence même aux anciens Missionnaires, qui pourtant le secondaient généreusement depuis plusieurs années. Il retint toujours auprès de lui le supérieur des Oblats ; sa maison fut toujours la nôtre ; il veilla constamment à tous nos besoins avec une sollicitude et une tendresse toutes paternelles. Sur son lit de souffrances et jusqu'à la veille de sa mort

un tribut de respect pour la mémoire de cet excellent prélat, votre prédécesseur, dont nous avons eu si récemment à déplorer la perte. Pendant une longue période, plus longue qu'il n'est permis d'ordinaire aux amitiés humaines de durer, j'ai eu le bonheur d'entretenir avec ce digne évêque des rapports caractérisés par l'estime et le respect personnels, lesquels, pendant au-delà de trente années n'ont jamais été interrompus, soit dans nos rapports officiels, soit dans nos relations privées. Dans sa carrière publique, il s'est montré l'ami de l'ordre et du bon gouvernement, le promoteur de tout ce qui paraissait devoir contribuer au bien-être général, et un pilier de force pour les autorités établies, toujours prêt à porter sa part des fardeaux publics tant dans les délibérations du Conseil que dans le maintien des lois. Quant à sa valeur personnelle, le sentiment si répandu de chagrin causé par sa perte fournit une preuve touchante de sa bienveillance et de sa libéralité. Sa vie pieuse et sans tache lui avait acquis l'estime universelle; pour moi-même, personnellement il fut un ami honoré et estimé, avec lequel il m'a toujours été agréable de m'associer. Permettez-moi de dire, en terminant, que c'est une consolation, dans cette triste circonstance, de voir que l'office de l'évêque défunt est dévolu à un successeur si digne. L'individu peut être changé, mais on sent que " l'Evêque de St-Boniface " continuera d'être pour cette colonie un exemple de vertus chrétiennes et de vues éclairées........
....

(Signé) G. SIMPSON.

(c'était le moment de faire les envois pour les Missions de l'intérieur), il se préoccupait des besoins de tous les Pères, et recommandait à tous les gens de sa maison de ne pas oublier les Missionnaires du Nord. " Ces pauvres enfants, répétait-il souvent, ont toujours trop à souffrir ; qu'on ne les néglige pas, que du moins ils reçoivent tout ce qu'on peut leur envoyer. " Puis il les bénissait tous avec larmes et effusion de cœur. Enfin, il légua à un Oblat le soin des âmes, pour le salut desquels il brûlait d'un zèle si pur et si vif. Il lui légua aussi tout ce qu'il possédait.

Ce sont là autant de preuves bien éclatantes de son affection pour notre Congrégation, voire même de sa reconnaissance pour les services qu'il en avait reçus. Je suis convaincu que la Congrégation de son côté, recueillera volontiers ces souvenirs, et a déjà gravé le nom de Mgr Provencher sur la liste de ceux qui ont des droits à son affection.

Par la mort de Mgr Provencher, son coadjuteur devenait de droit évêque de Saint-Boniface. Le premier acte administratif de ce dernier fut de donner des lettres de grand-vicaire au R. P. Bermond, conjointement avec MM. Thibault et Laflèche, qui avaient déjà ce titre. Le nouveau Vicaire Général fut prié, de plus, de vouloir bien se charger de l'administration des biens temporels de l'Evêché, de prendre en main la caisse épiscopale et de disposer de tout comme bon lui semblerait, pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de la religion.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Mgr Taché était à l'Ile-à-la-Crosse quand il apprit la mort de son vénérable prédécesseur. Cette nuit-là même il se mit en route pour Athabaskaw, accompagné du Fr. Alexis Raynard, qui était venu avec le P. Végreville. Ce voyage n'avait pas pour but la visite des sauvages, mais bien celle des missionnaires, et le besoin de combiner avec eux les mesures à prendre pour agrandir le royaume de Jésus-Christ. C'est pendant cette visite qu'il fut convenu que le P. H. Grollier irait jeter les fondements d'une Mission à l'extrémité orientale du lac Athabaskaw, en faveur d'une tribu indienne connue sous le nom de *Mangeurs de caribou.*

Au commencement du mois d'août, le P. Maisonneuve, dont la santé ne s'était pas améliorée, laissait

l'Ile-à-la-Crosse pour aller chercher du soulagement à Saint-Boniface.

A peu près dans le même temps, le P. Rémas s'embarquait à la Rivière-Rouge, et passant par les forts Norway-House, Cumberland, Carlton, Pitt, il se rendait au lac la Biche, situé à l'ouest de l'Ile-à-la-Crosse. Le poste établi sur les bords de ce lac relève du district de la rivière Siskatchewan, quoique le lac lui-même paye le tribut de ses eaux à la mer Glaciale, par le fleuve Athabaskaw-Mackenzie.

Le lac la Biche avait été visité par MM. Thibault et Bourassa, au moins une fois par an depuis 1844 jusqu'en 1851 inclusivement. M. Lacombe y donna aussi une Mission en 1852. Ce dernier, harcelé par un prédicant méthodiste qui se rendait aussi au lac la Biche, ne pouvant pas prolonger son séjour au milieu des peuples qu'il avait été visiter, les confia à Marie sous son glorieux titre de *Notre-Dame des Victoires.* Comme pour prendre possession de ce pays, il planta l'étendard du salut sur une île au milieu du lac. Le P. Rémas, plein de zèle et de courage, s'estima heureux d'aller continuer l'œuvre si généreusement commencée. Le dénûment dans lequel il se trouva d'abord lui imposa d'assez nombreux sacrifices pour préparer la victoire sur l'hérésie et l'infidélité. La confiance en Marie a obtenu ce double triomphe de la foi.

L'automne de la même année, le P. Tissot allait au lac Vert. Il y gagnait quelques infidèles à la religion, et en réjouissait beaucoup les chrétiens. Le petit nombre de sauvages qui visitent cette localité ne peut pas permettre des succès bien brillants. Le zèle du Missionnaire se trouve assez récompensé quand il peut au moins ramener au bercail une brebis égarée.

Au mois de septembre, le P. Grollier, fidèle à ce qui avait été décidé lors de la visite du Vicaire à Athabaskaw, se rendit au Fond-du-Lac. Notre-Dame des Sept-Douleurs, patronne de cette nouvelle Mission, ménagea à son fondateur bien des joies et des consolations. Son zèle ardent y trouva un aliment abondant ; les sauvages étaient nombreux : la grâce toucha leur cœur ; ils goûtèrent le don de Dieu. Le Missionnaire passa tout l'hiver avec eux, ne se réservant qu'une courte visite à la Mission de la Nativité.

5

1854

Jusqu'à présent, les Oblats, qui évangélisent le diocèse de Saint-Boniface, ont eu à y parcourir de vastes étendues de pays et à y voyager beaucoup. En forçant l'un d'entre eux à accepter l'épiscopat, notre bien-aimé Père lui avait dit : " Tu n'en seras que plus Oblat." C'était lui annoncer entre autres choses : " Tu voyageras davantage." Le 27 février 1854, l'Evêque de Saint-Boniface laissait sa pauvre demeure de l'Ile-à-la-Crosse pour commencer une excursion qui devait durer plus de trois mois. Je dis pauvre demeure, puisque la description suivante qu'il en faisait alors est littéralement exacte : " J'ai un palais épiscopal aussi qualifié pour cet emploi que je le suis pour le mien. Le dit palais a 20 pieds de long, 20 pieds de large et 7 de haut ; il est enduit en terre. Cette terre n'est point imperméable, en sorte que la pluie, le vent et les autres misères atmosphériques y ont un libre accès. Deux châssis de six verres chacun éclairent l'appartement principal ; deux morceaux de parchemin font les autres frais du système luminaire. Dans ce palais, où tout peut vous paraître petit, tout, au contraire, est empreint d'un caractère de grandeur. Ainsi mon secrétaire est évêque ; mon valet de chambre est évêque ; mon cuisinier lui-même est aussi quelquefois évêque. Ces illustres employés ont tous de nombreux défauts ; néanmoins, leur attachement à ma personne me les rend chers et me les fait même regarder avec complaisance. Quand ils paraissent fatigués de leurs emplois respectifs je les mets tous sur le chemin, et me joignant à eux, je m'efforce de faire diversion à leur ennui. " Toute la " famille " de Monseigneur était donc en route, augmentée de deux sauvages et d'un jeune métis qui conduisaient les quatre jolis chiens attelés au traîneau sur lequel se trouvaient la batterie de cuisine, le lit, la garde-robe, la sacristie, la chapelle, la dépense du prélat. La petite caravane passa par le lac Froid, visité, en 1884, par M. Thibault ; puis, continuant sa route, elle arriva au fort Pitt, après dix jours de marche à la raquette. Ce même voyage a déjà été décrit comme suit : " Deux souliers de 3 ou 4 pieds de long chaussent Sa Grandeur ; vraies pantoufles

épiscopales, parfaitement adaptées à la finesse du tissu du blanc tapis sur lequel il faut marcher. Elles conduisent son individualité avec toute la vitesse que peut leur imprimer sa force musculaire ; sur le soir, cette force égale à peu près zéro ; alors la marche est suspendue. Une heure de travail suffit pour improviser une habitation. La neige, si belle, si blanche, est reculée avec une minutieuse précaution ; quelques branches d'arbres forment l'élégant parquet du nouveau palais ; le ciel en est le dôme ; la lune et les étoiles, les brillants et riches flambeaux ; un horizon sans bornes ou une épaisse forêt en forment les lambris somptueux ; les quatre chiens de charge en sont de droit les gardiens fidèles; les loups et les hiboux sont les grands maîtres d'orchestre. La faim et la fatigue font tressaillir de joie à la vue de tant d'aprêts. Les membres engourdis par le froid bénissent le foyer bienfaisant qu'alimentent les géants de la forêt. Après avoir pris possesion d'une si riche habitation, les propriétaires s'invitent à un festin commun. Les chiens sont les premiers servis, vient ensuite Monseigneur. Celui-ci a pour table ses genoux, pour vaisselle un couteau de poche, un pot et un plat de ferblanc. Il conserve aussi précieusement un vieil outil de famille : c'est une fourchette à cinq fourchons qui, dans maintes circonstances, lui a rendu les services les plus signalés. Le *Benedicite*, *omnia opera Domini*, *Domino*, ne tarde pas à retentir à l'oreille du voyageur. La nature est trop belle, trop grande, même au milieu de ses rigueurs, pour qu'on puisse oublier son auteur. Aussi vives, fortes et touchantes sont les pensées qui occupent dans ces campements. C'est un devoir de les communiquer à ses compagnons de voyage et de les inviter à aimer le Créateur de tant de merveilles, à bénir la source de tant de bienfaits. Après avoir rendu ses hommages à Dieu, chacun songe à réparer ses forces et à se préparer aux fatigues du lendemain. Le valet de chambre de Monseigneur dépouille Sa Grandeur de la " capote " qu'elle portait pendant le jour. Il l'étend de son mieux et lui donne le nom de matelas. Les mitaines et la casquette prennent à la faveur des ténèbres, le nom d'oreiller. Deux couvertures en laine doivent défendre au froid et à tout le reste de troubler le sommeil du prélat. Menacent-elles de ne point réussir, la Providence

vient en aide, en envoyant une aimable petite couche de neige qui nivelle les conditions et étend sur l'Evêque et sa suite un manteau protecteur sous lequel tous dorment d'un sommeil profond, sans même comprendre la surprise qu'éprouverait un des " enfants gâtés" de la civilisation, si, reculant cette neige, il trouvait dessous évêque, sauvages, chiens, etc. "

Le ton de cette description, qui domine presque toujours en ces sortes de voyages, prouve que, après tout, on n'est pas si malheureux. Ce ne sont pas les fatigues ni les privations qui éprouvent l'âme : les tortures du cœur ont leurs sources ailleurs. Gai et content en voyage, je souffris beaucoup au fort Pitt, où pourtant je fus accueilli avec bienveillance, et où je ne manquais de rien

Quelques jours passés dans ce fort me montrèrent jusqu'à l'évidence l'état de dégradation dans lequel vivaient les pauvres sauvages de la prairie. A cette époque, l'honorable Compagnie de la Baie-d'Hudson se déshonorait par le commerce des liqueurs enivrantes avec les Indiens. Ce mal a diminué depuis. Le cœur gros de chagrin et de regrets, nous laissâmes Fort-Pitt sans presque y avoir fait de bien. Nous n'y avions vu de chrétiens que les traiteurs et leurs employés. Quelques-uns de ces derniers profitèrent pourtant de la Mission. Les nombreux sauvages qui étaient au Fort témoignèrent aussi quelques velléités de bien, ce qui rendit plus sensible à leur évêque la douleur de ne pas pouvoir lever l'obstacle principal qui s'opposait à leur conversion. Le Missionnaire prit la résolution de ne rien négliger pour faire diminuer et abolir, s'il était possible, cet injuste moyen de s'enrichir aux dépens des malheureux Indiens qui ne peuvent contrôler le penchant incompréhensible qui les porte à l'abus de " l'eau de feu. "

Après six jours de marche, Mgr Taché arrivait au fort Edmonton, de la Mission St-Joachim, où il trouva M. Lacombe et quelques chrétiens fervents. Il eut le bonheur de confirmer dix-sept personnes le jour de l'Annonciation. Le 27 mars, une course sur une carriole à chiens lui faisait franchir rapidement les quinze lieues qui conduisent au lac Sainte-Anne. C'est là que Monseigneur trouva le bon P. Rémas ; il ne l'avait pas vu

depuis son arrivée dans le pays. Les larmes de ce cher Père dirent assez à son supérieur qu'il était heureux de revoir un Oblat.

Enfants de Marie, reposons-nous quelques instants dans cette Mission, sous la protection de sa mère. Utilisons ces quelques moments de repos en esquissant à la hâte quelques traits de l'histoire religieuse de l'importante vallée de la Siskatchewan.

Nos Pères ne sont pas les premiers qui aient travaillé dans ce vaste champ ; mais ils ont continué ce travail et semblent appelés à y développer l'œuvre sublime qu'ils y soutiennent maintenant. La rivière Siskatchewan fut découverte en 1748 par le chevalier de La Vérandrye, qui y fut accompagné par un Missionnaire dont j'ignore le nom. Les expéditions qui suivirent celle du chevalier de La Vérandrye, jusqu'à la conquête du Canada par l'Angleterre, eurent aussi probablement leurs aumôniers, dont le zèle annonça l'Evangile sur les bords du grand fleuve dont nous parlons.

Depuis la conquête, il paraît certain qu'aucun Missionnaire ne revit ces belles et vastes plaines avant 1838. C'est l'époque à laquelle MM. Norbert Blanchet, aujourd'hui archevêque de l'Orégon, et Modeste Demers, évêque de Vancouver, remontaient la Siskatchewan pour se rendre à la Colombie. En 1842, le vénérable M. J.-B. Thibault, encore aujourd'hui vicaire général de Saint-Boniface, commença la série des courses et des travaux qui lui méritent le titre de premier apôtre de la vallée de la Siskatchewan.

Parti de la Rivière-Rouge au mois d'avril, il visita les forts Ellis, Carleton, Pitt et Edmonton, ainsi que les plaines au sud, jusqu'à la rivière du Parc-aux-Chiens. Il revint au mois de novembre consoler le cœur de l'évêque de Juliopolis, en lui annonçant que le Seigneur avait aussi ses élus dans ces magnifiques terres.

En 1843, le même Missionnaire suivit la même route jusqu'au fort Pitt. Poussant au nord, il commença un établissement au lac à la Grenouille, se rendit ensuite à Edmonton et au lac du Diable, où étaient réunis un grand nombre de métis, qui le sollicitèrent de s'y établir en lui démontrant que cette dernière place était plus avantageuse que celle qu'il avait déjà choisie. Le Missionnaire retourna au lac à la Grenouille, revint en

hiver aux forts Pitt et Edmonton, puis de nouveau à son poste, où il vit quelques Montagnais de l'Ile-à-la-Crosse, qui, eux aussi, réclamèrent des secours religieux.

En juin 1844, le courageux Missionnaire était auprès de Mgr de Juliopolis pour prendre ses ordres. Il fut décidé que l'établissement se ferait de preférence au lac du Diable, et sainte Anne fut choisie pour la patronne de cette nouvelle Mission. M. Joseph Bourassa se mit en route pour le nouveau poste. M. Thibault y retourna aussi, mais par Norway-House et le fort Cumberland. Après quelques jours passés au lac Sainte-Anne, M. Thibault prit le chemin du lac Froid ; ce fut la première Mission donnée aux Montagnais. A son retour, il visita le lac la Biche aussi pour la première fois.

Au printemps de 1845, le zélé Missionnaire reprenait la route du lac la Biche, passait par l'Ile-à-la-Crosse, et allait jusqu'au portage de la Loche. Le R. P. de Smet visita Edmonton pendant l'hiver de 1845 à 1846. Dans le même temps, M. Bourassa évangélisait le petit lac des Esclaves et la rivière de la Paix. Digne émule de son zélé confrère, il fit pendant trois années consécutives cette lointaine et difficile Mission et partagea, de plus, avec lui, les soins donnés aux chrétiens du lac Sainte-Anne, d'Edmonton, du lac du Poisson-Blanc, du lac la Biche, et de la Prairie. Cependant, auprintemps de 1846, M. Thibault revoyait le lac la Biche et l'Ile-à-la-Crosse ; dans l'automne, il visita le fort de la Montagne. En 1847, il allait à la Rivière-Rouge rendre compte de sa mission à Mgr Provencher, puis retournait se livrer aux exercices de son zèle dans les chrétientés qu'il avait fondées à plusieurs places de la vallée de la Siskatchewan. Mgr Demers passa à Edmonton et descendit la Siskatchewan en 1848.

C'est en 1852 que M. Thibault revint définitivement à la Rivière-Rouge, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et après avoir dépensé au service de la bonne cause une grande somme d'énergie et de dévouement.

M. Lacombe était envoyé cette même année pour remplacer M. Thibault et seconder M. Bourassa, qui laissa le lac Sainte-Anne au printemps de 1853, après avoir, lui aussi, si bien mérité de Dieu et des hommes.

En arrivant au lac Sainte-Anne, nous avons salué le P. Rémas. Disons de suite comment il y était venu. M. Lacombe, seul à Sainte-Anne, ayant appris le dénûment dans lequel vivait le P. Rémas au lac la Biche, alla l'y voir, et le détermina à l'accompagner jusqu'à sa Mission pour y attendre notre arrivée. C'est pendant cette visite que M. Lacombe, qui depuis longtemps désirait entrer dans la Congrégation, en demanda la faveur et en obtint l'assurance. Seulement, des circonstances que ni lui ni nous ne pouvions empêcher, différèrent son entrée au noviciat jusqu'à l'année suivante.

Si notre âme avait été affligée au fort Pitt, elle fut bien consolée au lac Sainte-Anne ; nos cœurs burent à longs traits à la coupe des saintes délices dont Dieu veut bien quelquefois enivrer le cœur de ses Missionnaires et récompenser ainsi au centuple leurs faibles efforts. L'évêque confirma quatre-vingt-dix-huit personnes, néophytes arrachés dernièrement à l'hérésie ou à l'infidélité, et, le samedi saint il eut la consolation de verser l'eau sainte du baptême sur le front de vingt-deux adultes. Nous célébrâmes le triomphe de la résurrection de Jésus-Christ au milieu de ce peuple que la voix du divin Ressuscité ravivait et sortait du tombeau dans lequel il gisait depuis si longtemps. Grande était notre joie, mais, hélas ! les joies de la terre, même les plus saintes et les plus légitimes, ne sont pas de longue durée ; dès le lendemain de ce beau jour, il fallait nous séparer de ces chers chrétiens et laisser seul l'excellent M. Lacombe, auquel nous ne pouvions pas même accorder la faveur d'entrer au noviciat.

Le P. Rémas accompagna son évêque jusqu'au lac la Biche, où tous les deux virent se prolonger les pieux travaux et les saintes consolations qui avaient été leur partage au lac Sainte-Anne.

Le 1er mai, après une grand'messe chantée pour attirer la protection de la très sainte Vierge, on désigna l'endroit où serait ensuite la résidence du Missionnaire ; on se mit même de suite à l'œuvre. Tout ayant été réglé, autant que les circonstances le permettaient, pour atténuer les difficultés que le pieux et zélé P. Rémas avait rencontrées et lui épargner l'excès des privations auxquelles il avait été réduit, Mgr Taché prit congé de la population et de son Missionnaire, qu'il eut le regret de

laisser seul. De là, Sa Grandeur descendit à l'Ile-à-la-Crosse, où Elle arriva heureusement le 16 mai.

Les sauvages commençaient à se réunir ; on leur donna la Mission, après laquelle le P. Tissot partit pour le Portage-à- la-Loche, où les Montagnais se réunissent toujours en grand nombre et où il y avait beaucoup de bien à faire. Le Missionnaire goûta, en effet, beaucoup de consolation pour prix de ses efforts.

Le P. Végreville, qui avait fait beaucoup de progrès dans l'étude des langues, allait en même temps essayer ses premières armes au lac Froid ; il se rendit même au lac la Biche pour égayer la solitude du P. Rémas en lui rappelant les souvenirs du séminaire, du noviciat, du scolasticat et du voyage.

Le P. Grollier, qui était venu passer l'été avec le P. Faraud à la Mission de la Nativité, en repartait au mois de septembre pour aller de nouveau travailler à Notre-Dame des Sept-Douleurs, d'où il revenait au commencement de l'hiver.

Dieu, dont les desseins sont ignorés des hommes, qui dispose des événements pour sa plus grande gloire et le salut des siens, conduisait à la Rivière-Rouge l'un de nos Pères, qui plus tard, mais bientôt, devait y jouer un rôle si méritoire et si glorieux, tant pour lui que pour la Famille religieuse à laquelle il s'estime toujours si heureux d'appartenir et qui a l'avantage de le posséder. C'est au mois d'août 1854 que le P. Vital Grandin saluait les PP. Bermond et Maisonneuve. Le nouveau venu était accompagné du Fr. Bowes, Frère convers d'un grand mérite, que le Provincial du Canada avait eu l'extrême obligeance de céder au Vicariat des Missions de la Rivière-Rouge, et où il rend depuis les services les plus intelligents et les plus signalés. Nos Missions comptaient donc neuf prêtres et trois frères laïques. Trois fils du vénérable J.-B. de la Salle arrivèrent en même temps pour commencer, en faveur des enfants de la Rivière-Rouge, leurs écoles chrétiennes, si recommandables partout.

Le siège de Saint-Boniface n'était pas resté vacant après la mort de Mgr Provencher ; son coadjuteur lui succédait de droit.Cependant,les circonstances n'avaient pas permis à ce dernier d'aller prendre possession de sa cathédrale. Cet acte solennel, exigé par l'Eglise, ne

pouvait être retardé indéfinitivement, et Mgr Taché devait aller l'accomplir. Voulant profiter du moment où son absence serait moins sentie dans le nord, il aida ses confrères pendant une partie de la mission d'automne à l'Ile-à-la-Crosse.

Ne pouvant pas prudemment retarder davantage son départ, le 26 septembre il prit congé des PP. Tissot et Végreville, du Fr. Dubé, des fidèles réunis en grand nombre, et s'embarqua dans un petit canot d'écorce conduit par deux jeunes sauvages de la nation des Cris.

Le Seigneur, qui voulait nous faire voir combien nous méritions peu d'être à la tête de notre Eglise, nous éprouva pendant ce voyage, il restera comme le plus pénible de tous ceux que nous avons fait depuis que nous sommes dans le pays. L'évêque de Saint-Boniface descendit la rivière aux Anglais ; puis, par le fort Cumberland et le lac Bourbon, il alla au lac Winipagons. Forcé dedévier de sa route, il remonta la rivière Platte, traversa le lac du Cygne, et se rendit à travers les terres jusqu'à la baie des Canards. Passant ensuite au poste Manitoba, au bout du lac, enfin à la prairie du Cheval Blanc,le 3 novembre il s'agenouillait dans sa cathédrale pour y offrir au Seigneur le désir de le servir, et pour le prier de féconder ses désirs.

M. Laflèche, qui était encore à l'évêché, ayant demandé et obtenu la permission d'aller passer l'hiver en Canada, la résidence épiscopale se trouvait exclusivement habitée par des Oblats. Le R. P. Bermond y continua les fonctions de Supérieur local, jouissant en outre de toute l'autorité et de tous les privilèges que Mgr Taché lui avait conférés dès le début de son administration.

1855

L'année 1855, en inspirant des plans nouveaux, nécessita des changements nombreux. Nos Missions s'étendaient vers le nord-ouest et avaient besoin de s'y étendre davantage, parce que, évidemment, les sauvages les mieux disposés étaient de ce côté. Il fut donc décidé que le P. Grandin irait à Athabaskaw, pour mettre les Missionnaires de ce poste plus à même de descendre le fleuve Mackenzie ou de remonter la rivière à la Paix ; car, de ces deux côtés, on réclamait avec instances la présence d'un ministre de l'Evangile.

Ce n'était pas tout d'étendre nos missions et de les pousser bien loin, il fallait aussi prendre des mesures pour assurer leur existence. Jusqu'à ce moment, le transport des objets indispensables aux Missionnaires s'était toujours fait sur les embarcations de l'honorable Compagnie de la Baie-d'Hudson. La multiplicité de nos établissements, jointe aux exigences du commerce, pouvait, à un jour donné, créer des embarras, le mode actuel de transport étant très difficile et, par conséquent, très limité. On songea à fonder au lac la Biche un établissement sur une plus grande échelle, pour mettre à profit les avantages et les ressources de ce lieu, puis, par la suite, s'il en était besoin, organiser un système de transport qui aurait, sans doute, ses difficultés, mais offrirait au moins quelques garanties. Pour obtenir ce but, il fallait au lac la Biche des hommes doués d'une aptitude particulière pour la direction et le soin d'un matériel considérable de fermes, bestiaux, etc. : autant de choses en dehors, ce semble, au premier aspect, de notre sainte vocation, mais, de fait, indispensables dans le pays où nous vivons.

Ici, il faut non seulement que le Missionnaire se suffise en tout, il lui faut, de plus, donner l'exemple aux autres, leur apprendre à développer les avantages de leur position, les ressources de leur pays, pour les préparer à changer leurs habitudes nomades et aventurières. On peut être un saint prêtre et un parfait religieux sans cette aptitude ; cependant, pour être ici un Missionnaire accompli, il faut joindre ce talent à l'amour de sa perfection et au zèle pour le salut des âmes.

Les Pères Maisonneuve et Tissot avaient prouvé pratiquement qu'ils étaient doués des qualités nécessaires à la fondation d'un établissement tel qu'on en désirait à Notre-Dame des Victoires. Il fut donc décidé que le P. Tissot se rendrait au lac la Biche dès le mois de juin, et que le P. Maisonneuve, dont la santé s'était un peu améliorée, irait le rejoindre ensuite. Ces arrangements étaient aussi pris pour que le P. Rémas pût aller résider au lac Sainte-Anne, pour y exercer les fonctions de maître de novice à l'égard de M. Lacombe. Ce dernier, tout en faisant son noviciat, devait continuer le service des Missions où sa présence semblait nécessaire. Cette dernière combinaison n'est pas l'idéal de la perfection, mais quand on est dominé par les circonstances, il faut subir, et quelquefois même imposer bien des anomalies. Celle-ci, du reste, avait l'approbation de notre bien-aimé Fondateur, qui en comprit la nécessité et l'autorisa.

Au mois de mars, le P. Grollier vola au secours de ses chères ouailles de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; il était de retour à la Nativité au commencement de juillet.

En mai, Mgr Taché, accompagné du P. Maisonneuve, visitait Saint-Joseph ; cette Mission, avec laquelle nous ferons connaissance plus tard, est située au pied de la montagne de Pembina, sur les bords de la rivière du même nom, territoire des Dakotas, diocèse de Saint-Paul, Etats-Unis.

Au commencement de juin, Mgr de Saint-Boniface reprenait le chemin de l'Ile-à-la-Crosse. Il avait le plaisir de voyager avec le P. Grandin, qui se rendait à Athabaskaw avec le Fr. Bowes, qui, lui, devait s'arrêter à la Mission Saint-Jean-Baptiste pour y achever la construction de l'église, qu'il a ornée avec tant de goût.

Dans le même temps, le P. Tissot remontait tous les cours d'eau, et traversait tous les lacs qui mènent au lac la Biche. Le goût le plus prononcé pour la vie solitaire se serait satisfait dans la position où se trouvait ce Père. Le P. Rémas était déjà parti pour le lac Sainte-Anne ; personne n'était à la Mission, ni fidèles, ni infidèles, ni domestiques, ni étrangers, personne, et le pauvre Père resta seul pendant plusieurs semaines, savourant à satiété les amertumes et les délices de sa triste position.

Le Vicaire, en arrivant à l'Ile-à-la-Crosse, apprit par ceux qui avaient conduit le P. Tissot la position critique dans laquelle ils l'avaient laissé, et se hâta de lui envoyer un des anciens serviteurs de la Mission.

Au mois de septembre, M. Lacombe, de retour d'une visite au petit lac des Esclaves et à la rivière à la Paix, commençait son noviciat au lac Sainte-Anne.

L'arrivée du P. Grandin à Athabaskaw donnant un autre compagnon au P. Faraud, le P. Grollier put donner l'essor à son zèle, qui le portait à aller passer un autre hiver avec ses bons Mangeurs de caribou. Au mois de septembre, il partit de la Nativité pour se rendre à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Le P. Maisonneuve, parti de la Rivière-Rouge au mois de juillet, n'arrivait au lac la Biche qu'aux derniers jours de septembre. Son apparition réjouissait sans doute beaucoup le P. Tissot, sans pourtant apporter à sa position tous les adoucissements désirables. Les deux Pères se décidèrent à envoyer à l'Ile-à-la-Crosse pour réclamer les secours qui leur étaient indispensables, Mgr Taché leur envoya encore deux engagés et tout ce qu'il put des objets demandés.

Ce même automne, le P. Végreville allait exercer son zèle au lac Vert. De retour de ce voyage, il vit se développer le germe de la maladie dont il souffrait depuis longtemps, et qui le fatigua pendant tout l'hiver.

La communauté de Saint-Boniface avait bien diminué. Quatre Pères et un Frère la composaient au printemps ; à la fin de juillet, le R. P. Bermond restait seul, sans même " la plus légère doublure de famille. " Il avait pour compagnon le digne M. Laflèche, revenu du Canada à la fin de mai.

Le 19 octobre fut un jour de joie pour le Supérieur de la maison de Saint-Boniface : il recevait à bras et à cœur ouverts l'excellent P. J.-M.-J. Lestanc, l'un de ceux que la Providence a envoyés dans ce pays pour y faire le plus de bien, et y donner les plus beaux exemples de vertu.

Nos missions de la Rivière-Rouge comptaient dix années d'existence à la fin de 1855 ; elles étaient servies par dix Pères profès, un Père novice, et trois Frères convers.

1856

C'est le zèle du P. Faraud qui ouvrit les campagnes de 1856. Au mois de mars, ce bon Père faisait ses adieux au P. Grandin et au Frère Alexis, ses compagnons d'armes à la Nativité, et, comme toujours dans nos chers pays de neige et de glace, il chaussait ses raquettes, saisissait son fouet et criait à ses chiens : " Marche ! " puis Pani, Saresto ou quelques autres de la gentille race canine se rangeaient derrière les guides, traînant le petit bagage du Missionnaire, qui allait revoir le théâtre de ses travaux antécédents, visiter les excellents sauvages qu'il avait commencé à évangéliser en 1852.

Reposons-nous quelques instants chez le seigneur de la rivière au Sel, le bon vieillard Beaulieu, autrefois la terreur des maîtres du pays et aujourd'hui l'enfant soumis de l'homme de la prière, qu'il sert toujours avec empressement et générosité, versant des larmes sur les longues années passées dans l'infidélité (il était vieillard quand il fut baptisé, en 1848, par le P. Taché), et s'efforçant, par une vie admirable de foi et de piété, de racheter le temps perdu.

Après cette petite halte, qui continuera dans la suite d'être si agréable et si utile, remettons-nous à la suite du P. Faraud pour arriver, en sa compagnie, au terme de son voyage. C'est le grand lac des Esclaves, cette autre mer intérieure dont les immenses proportions ne sont pas même soupçonnées de plusieurs géographes. Après quelques jours de marche, le Missionnaire arrivait au fort Résolution. Dans ces pays si profondément isolés, le moindre fait devient un événement. Un sauvage, un chien qui arrive met en émoi tout un établissement. Que l'on juge par là des proportions que prend l'arrivée d'un Missionnaire. Cette fois,pourtant,tout était silencieux au fort Résolution. L'officier de charge avait vu arriver le ministre du Seigneur ; il était rentré dans ses appartements, en proie à un malaise extrême.

J'ai dit plus haut que, presque invariablement, nous recevions l'accueil le plus cordial des employés de l'honorable Compagnie de la Baie-d'Hudson. M. J. A., à la tête de l'immense district de la rivière Mackenzie, a voulu se donner le triste privilège de faire exception à

cette honorable règle. Après avoir déclaré aux Missionnaires qu'il ne les recevrait pas dans son district, il avait défendu à ses sous-officiers de leur accorder l'hospitalité. Celui en charge au fort Résolution se voyait dans la triste alternative ou de désobéir à son supérieur, ou de faire des grossièretés au Père qui arrivait ; sa position était connue dans son établissement, c'est ce qui explique l'espèce de torpeur dans laquelle se trouvaient tous les gens du fort. La difficulté fut bientôt levée. L'Evêque de Saint-Boniface, qui connaissait les dispositions hostiles de M. J. A., avait obtenu des lettres de recommandation du gouverneur général ; le P. Faraud, porteur de ces lettres, les présenta à celui auquel elles imposaient l'obligation de lui accorder l'hospitalité. Le mauvais vouloir du chef fut amplement compensé par les ordres du maître, et ce nuage, qui semblait d'abord gros d'orage, contribua aux succès de la Mission. Tout le monde voulut faire oublier cette circonstance ; l'accueil fut d'autant plus cordial, qu'il avait menacé d'être plus froid.

Le P. Faraud se mit de suite à l'œuvre et commença sa Mission, qui lui procura les plus douces et les plus abondantes consolations. Les pauvres Indiens furent admirables. Un zèle ardent et un courage héroïque caractérisèrent tous leurs rapports avec l'envoyé de la bonne nouvelle. Le P. Faraud passa trois mois à la Mission du grand lac des Esclaves, qu'il confia à la protection de l'humble époux de Marie. La Mission de Saint-Joseph fut établie sur l'île de l'Orignal, tout près du fort Résolution.

L'avidité des sauvages absorbait tous les instants du Missionnaire, qui, à force de courage, sut pourtant se ménager quelques instants pour assurer à cette importante Mission un caractère de stabilité plus grand qu'une simple visite. Il entreprit et effectua la construction d'une maison où pourraient de suite se loger ceux qui viendraient continuer son œuvre.

Nos Pères de Saint-Joseph, comme ceux de la Nativité, habitent encore la maison construite par les mains aux quelles la Providence vient de confier la houlette pastorale de cet immense district. La main qui les bénit est celle qui les a logés.

Par le départ du P. Faraud, le P. Grandin était resté

seul prêtre à Athabaskaw. Vives et nombreuses furent les inquiétudes de ce jeune Père, qui, arrivé seulement depuis sept mois, se trouva chargé de cet important établissement. Généreusement secondé par le courageux Frère Alexis, le P. Grandin eut la satisfaction de voir toutes ses craintes et ses inquiétudes se dissiper, ou mieux se changer en fruits abondants de consolations que lui firent goûter les heureuses dispositions des sauvages avides de l'entendre, sans même bien le comprendre, et heureux de lui rendre l'affection qui l'animait à leur égard. La Mission ne souffrit pas ; tout au contraire, le bien s'y continua heureusement.

A la fin de juin, le P. Grollier, après les succès de son ministère à Notre-Dame des Sept-Douleurs, en revenait pour jouir du bonheur de revoir ses frères, après un long hiver d'isolement.

Au commencement du même mois, M. Laflèche quittait définitivement le diocèse de Saint-Boniface. Depuis cette époque, le palais épiscopal a été exclusivement la demeure des Oblats ; eux seuls ont eu le soin de la paroisse de Saint-Boniface, dont notre palais épiscopal n'est que la maison curiale.

Inutile de répéter ici ce que nous avons déjà dit de l'excellent M. Laflèche. Nous pouvons cependant ajouter que tous ses actes ont été marqués au coin d'une exquise délicatesse à l'égard des membres de la Congrégation. Tout le temps qu'il a passé avec eux, il s'est étudié à s'effacer pour leur laisser aux yeux du monde, le mérite de ce qu'il faisait lui-même. Bien vu et aimé de tous, il n'a rien négligé pour faire rejaillir cette affection sur ceux qu'il appelait ses frères, et qu'il a toujours traités comme tels.

Pendant que l'un des vicaires généraux de l'évêque de Saint-Boniface allait redemander à sa terre natale une santé épuisée par douze années d'un généreux dévouement, l'évêque lui-même disait adieu au P. Végreville et au Fr. Dubé, qu'il laissait à l'Ile-à-la-Crosse, pour aller revoir les autres Pères du Vicariat et passer ensuite en Canada puis en Europe, afin d'y poursuivre l'exécution d'un projet qui semblait devoir contribuer puissamment à la gloire de Dieu et à l'avantage de la Congrégation.

Le Vicaire se dirigea d'abord vers le lac la Biche.

Outre les PP. Maisonneuve et Tissot, il y trouva le P. Rémas et son novice, le P. Lacombe, venus tous deux à la rencontre de leur Supérieur commun afin de lui épargner la peine de se rendre au lac Saint-Anne .Cette attention du P. Rémas fut d'autant plus vivement appréciée que, sans elle, le temps limité n'aurait permis au Vicaire qu'une très courte apparition dans chaque Mission.

Quatre Oblats profès et un novice se trouvaient donc réunis pour passer ensemble quelques jours de consolations, de repos et de conversations qui aident toujours si puissamment au bien. Les Pères du lac la Biche avaient besoin d'un adoucissement à leurs peines, à leurs fatigues, à leurs privations. Il est permis de croire que la visite leur procura un peu de tous ces avantages.

Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, les PP. Maisonneuve et Tissot, à leur arrivée à Notre-Dame des Victoires, s'étaient trouvés les héritiers de toutes les misères que le bon P. Rémas y avait endurées. L'hiver n'avait point amélioré leur position. C'est pendant cet hiver qu'ils se déterminèrent à changer le site de la Mission, en l'éloignant d'environ six milles du fort de la Compagnie, auprès duquel elle se trouvait d'abord. Cette détermination ajouta, du moins momentanément, aux difficultés, puisque, à l'endroit choisi, il n'y avait rien de fait, et qu'on abandonnait une maison déjà construite.

Le 18 février, le P. Maisonneuve alla planter sa tente à l'endroit qui avait semblé le plus convenable. Une tente de toile au milieu des neiges, même sur un territoire britannique, ce n'est pas le fameux confort anglais. Aussi on se figure facilement tout ce que les Missionnaires eurent à souffrir. Le jour même de l'arrivée de leur évêque, ils prirent possession de la cabane qu'ils avaient érigée avec tant de peine. Ils ne possédaient pas même une chaise. Une bûche servit de fauteuil épiscopal. Celui auquel il était offert l'eût accepté avec un plaisir plus grand encore,si en l'acceptant, il avait pu soulager ceux qui le lui offraient. Le travail et l'inquiétude n'avaient pas seuls éprouvé les Missionnaires ; la faim s'était mise de la partie, dans ce sens du moins qu'une nourriture aussi désagréable que précaire était leur seule ressource. Aussi nous fûmes profondément

affligé en voyant ces deux chers confrères, maigres, fatigués, abattus. Nous espérions cependant, car nous connaissions au lac la Biche des ressources qui avaient fait défaut cette année, mais qui, naturellement, ne devaient pas manquer toujours. Les visiteurs avaient apporté quelques provisions et autres secours ; puis,tous ensemble, on se souvint de la promesse du divin Maître : " Si deux ou trois... etc." Nous étions cinq, nous devions être exaucés. Une grand'messe fut recommandée et une neuvaine prescrite en l'honneur du grand Apôtre pêcheur. De suite une pêche, que l'on peut appeler miraculeuse, procura une alimentation abondante et facile. Cette pêche n'a pas fait défaut depuis. Ajoutée aux autres ressources de la localité, le tout utilisé par le talent et le travail de nos Pères, et plus tard du cher frère Bowes, a fait de cet endroit la plus prospère de nos Missions.

La misère, la souffrance, la privation semblent aujourd'hui impossibles à Notre-Dame des Victoires ; mais que ceux qui y iront plus tard ne l'oublient pas, ils devront ce bien-être à l'énergie et au travail de ceux qui les y auront précédés.

Il faut avoir vu les commencements d'une Mission ; il faut même avoir tout fait de ses mains, tout arrosé de ses sueurs, tout arraché, comme par violence, à la rigueur de nos climats, aux désavantages si multiples de ces créations au milieu du désert, pour croire et comprendre ce qu'elles coûtent.

On s'étonne que nous ne volions pas plus haut dans les sphères intellectuelles et scientifiques ; on trouve que nous n'écrivons pas assez, que même nous ne composons pas assez en langues indigènes. Avant de jeter un blâme trop sévère sur ceux qui usent leur vie dans les plus rudes travaux,de grâce,que l'on considère ce que nous avons de suspendu aux ailes de nos intelligences, et l'on verra qu'il ne leur est pas facile de prendre l'essor. La main qui.tout le jour.a dû manier la hache, la pioche, etc., n'est pas propre à orner la pensée qu'elle décrit du brillant entourage des formes et des tournures élégantes, sans lequel on ne peut se flatter d'être lu. Un travail de mercenaire n'ôte pas au cœur de son dévouement, de son abnégation, de ses généreuses aspirations ; mais ce travail tue l'imagination et condamne la pensée au posi-

tif, qui l'exclut nécessairement des cercles littéraires.

J'invite ceux qui succéderont à nos Pères qui ont fondé des établissements et en ont dévoré les premières difficultés, à ne pas oublier les efforts de ceux qui les ont précédés, et à se souvenir que, s'il leur est possible de donner cours aux heureuses et intelligentes dispositions que la Providence a mises en eux, ils doivent cette facilité au travail colossal que se sont imposé leurs prédécesseurs.

La pensée que j'exprime ici me vient avec le souvenir d'une réflexion qui m'a été faite par l'auteur d'un voyage pittoresque. Ce digne homme, que j'ai rencontré en France, se posait comme voulant travailler à l'émancipation scientifique des Missionnaires catholiques de l'Amérique septentrionale. " C'est désolant, me disait-il avec une admirable naïveté, nos Missionnaires n'écrivent point. J'ignore ce qu'ils font ; mais il est certain qu'ils omettent une partie essentielle de leurs devoirs : l'étude des hommes et des choses... " Vint ensuite le développement de ses sublimes idées. J'admirai d'abord ses magnifiques théories ; mais je les trouvai bien ridicules, quand j'en vis l'application dans son ouvrage, et je me dis : " Voilà ce que c'est que d'être Missionnaire auprès de son bureau, par les efforts d'une imagination exaltée. " Je comparai ces scientifiques pages et le travail que, naturellement, elles avaient coûté, avec la position de nos chers Pères, et, en définitive, je demandai à Dieu de ne point envoyer de pareils génies dans nos Missions naissantes.

J'exprime aussi cette pensée, parce que, comme supérieur de nos Pères, je dois à ceux qui me sont confiés la justice de dire que, s'ils n'ont point décrit la scène, ils ont du moins été les acteurs intelligents et dévoués du grand drame de la régénération des peuples qui leur sont confiés et de la fondation des établissements nécessaires à cette régénération. S'ils ne sont pas écrivains, ce n'est pas le talent qui fait défaut, c'est le temps qui manque. Ce sont ces occupations, si multiples, si accablantes, qui absorbent notre vie et nous permettent à peine de répondre aux nécessités les plus impérieuses, aux devoirs les plus urgents. Les ressources si limitées de nos Missions, les circonstances si exceptionnellement défavorables dans lesquelles nous vivons, la nécessité

de dompter même les éléments, de demander sa vie matérielle aux rigueurs du climat,aux aridités du désert, voilà quelques-unes des raisons de notre silence ; voilà, si l'on veut, des pages que nous préparons aux plumes de ceux qui nous succéderont. C'est certainement déjà un grand talent et un grand mérite, au milieu de tant de difficultés, de trouver le temps et les moyens d'instruire ses ouailles, d'apprendre leur langue, d'exercer notre ministère avec le zèle que Dieu a le droit de demander à ses apôtres.

Le bonheur goûté par les cinq Missionnaires dans cette réunion ne fut pas de longue durée : bientôt le P. Rémas et son novice reprirent le chemin du lac Sainte-Anne, et l'évêque poussa sa nacelle vers les grandes eaux d'Athabaskaw.

L'établissement de Notre-Dame des Victoires avait été projeté pour pouvoir, plus tard et au besoin, servir d'entrepôt pour l'approvisionnement de nos Missions du Nord ; afin d'atteindre ce but, il fallait s'assurer de la possibilité de naviguer dans la partie du grand fleuve Athabaskaw-Mackenzie, connue sous le nom de rivière à la Biche, et située entre les embouchures de la petite rivière qui décharge le lac la Biche et la petite rivière Athabaskaw. Cette partie du fleuve géant était décrite comme pleine de dangers et d'une navigation presque impossible.

L'évêque de Saint-Boniface, devant se rendre à Athabaskaw, choisit cette route inconnue et réputée si dangereuse. Il eut le plaisir de constater qu'il y avait beaucoup d'exagération dans tous ces récits effrayants, et que cette rivière ressemble à tant d'autres sur lesquelles on navigue tous les jours. Après sept jours et deux nuits d'une marche heureuse, il arrivait à deux heures du matin pour donner le *Benedicamus Domino* aux Missionnaires d'Athabaskaw. C'était le 2 juillet, joli jour pour une visite ! Les. PP. Grollier et Grandin,et le Fr. Alexis, réveillés en sursaut par la voix de leur évêque, versèrent des larmes de joie, en voyant leur Supérieur plus tôt qu'ils ne l'attendaient et échappé heureusement aux dangers prétendus, mais supposés réels, de cette navigation.

Tous les sauvages de la Nativité, et quelques-uns de Notre-Dame des Sept-Douleurs, attendaient dans le voi-

sinage l'arrivée du grand homme de la prière. Ils en furent bientôt informés, et, après une couple de jours, ils étaient réunis en grand nombre autour de la maison du Seigneur.

La visite fut vraiment consolante ; les chrétiens d'Athabaskaw revoyaient avec bonheur, comme premier pasteur, celui qu'ils avaient eu pour premier Missionnaire. Nous fûmes étonnés nous-mêmes des fruits produits par cette visite.

Tout est merveilleux dans le plan divin du salut des hommes. L'auteur de la hiérarchie ecclésiastique est la source même des grâces. Il en verse de bien abondantes sur tous les ordres qui composent cette milice sainte. Le pontife, revêtu de la plénitude du sacerdoce, ne peut être laissé à sa faiblesse ni à son indignité personnelle lorsqu'il parle au nom du Très-Haut. L'Esprit-Saint, qui a voulu que l'Eglise de Dieu fût conduite par les évêques, donne à leur parole, à l'ensemble de leur ministère, un succès particulier.

Pour ma part, je l'avouerai, j'hésitais presque à faire des visites pastorales au milieu des indigènes, croyant que leurs missionnaires respectifs, qui avaient leur confiance et leur affection, y feraient plus de bien par eux-même. Chacune de mes visites m'a prouvé, au contraire, et jusqu'à l'évidence, que l'Eglise est guidée par l'esprit de Dieu, lorsqu'elle prescrit aux premiers pasteurs de voir personnellement les brebis confiées à leurs soins. J'ai eu le bonheur de me convaincre que la simple apparition du pontife au milieu des sauvages est une époque de renouvellement et d'un saint enthousiasme pour le bien.

L'arrivée du P. Faraud et les nouvelles de ses succès au grand lac des Esclaves, vinrent compléter la joie des Missionnaires d'Athabaskaw et de leur Visiteur. Ils passèrent encore ensemble une de ces semaines comme on en goûte peu dans la vie ; les jours étaient remplis par l'instruction des sauvages, et les nuits se passaient à préparer à l'impression les quelques livres déjà faits en leur langue. La plantation d'une belle croix termina, le 13, les exercices de la Mission et de la visite épiscopale. Le lendemain sonnait l'heure du retour. Le pauvre Missionnaire a bien souvent occasion de reconnaître combien les joies d'ici-bas sont éphémères. On ne se

réunit que pour se séparer ; on ne s'assemble que pour rendre plus sensible le déchirement du départ ; on ne se voit que pour sentir plus vivement les rigueurs de la solitude. O vous, mes Frères, qui vivez toujours en communauté, ayez pitié de ceux qui ne goûtent cette jouissance que pour en sentir davantage la privation ! Priez pour vos Frères isolés.

Monseigneur partit en la compagnie du P. Grollier, qui était donné pour *socius* au P. Végreville, et près duquel il s'arrêta, à l'Ile-à-la-Crosse ; mais Sa Grandeur se rendit de suite à la Rivière-Rouge, où il arriva le 22 août, heureux de revoir le R. P. Bermond, heureux de faire la connaissance du P. Lestanc.

Dans l'espace de deux mois, le Vicaire avait eu la consolation de voir tous les Oblats employés dans le diocèse de Saint-Boniface.

Au mois de septembre, le P. Rémas recevait l'oblation du P. Lacombe, si désireux, lui aussi, de devenir un enfant de Marie Immaculée. A l'oblation du P. Lacombe, la Mission du lac Sainte-Anne et celles qui s'y rattachent devenaient le partage des membres de notre chère Famille.

Nous l'avons déjà dit, M. J-B. Thibault doit être considéré comme l'apôtre de la vallée de la Siskatchewan. Ce courageux Missionnaire avait, de plus, visité le lac la Biche, le lac Froid, l'Ile-à-la-Crosse et le Portage-à-la-Loche. Son zélé confrère, M. Bourassa, en le secondant dans l'établissement du lac Sainte-Anne, avait étendu les fruits de son zèle jusqu'au petit lac des Esclaves et la rivière à la Paix. M. Lacombe, marchant généreusement sur les traces de ses glorieux devanciers, avait fait, lui aussi, tout son pouvoir pour agrandir le royaume de Jésus-Christ. La Siskatchewan, le lac la Biche, le fort Jasper, le petit lac des Esclaves et la rivière à la Paix avaient entendu sa voix proclamer la miséricorde du Dieu d'amour. En un mot, ces trois bons prêtres avaient marché à pas de géants dans la carrière apostolique. Deux d'entre eux avaient laissé le théâtre de leurs travaux, le troisième passait dans nos rangs. La Congrégation prenait possession du champ qu'ils avaient arrosé de leurs sueurs et fécondé par leur dévouement.

Héritiers de tout ce qu'ils avaient, il nous siérait bien

mal d'accepter ce qu'ils nous ont laissé, sans leur en témoigner notre reconnaissance. Non seulement nous avons sous les yeux les exemples de zèle et de vertu qu'ils nous ont prodigués, mais, de plus, nous sommes devenus les pasteurs des chrétiens qu'ils ont formés avec tant de soins et de sollicitudes, des catéchumènes qu'ils ont prédisposés au bonheur que nous goûtons avec eux, en versant sur leurs fronts l'eau régénératrice. Ces pieux devanciers nous ont aplani bien des difficultés et des embarras dans l'étude des langues ; les catéchismes, grammaires, dictionnaires, qui leur ont coûté tant de veilles, sauvegardent notre repos et nous assurent le succès et la consolation : plus que cela, eux aussi ont été défricheurs ; non seulement défricheurs du champ spirituel qu'ils ont trouvé si inculte et rendu si fécond, mais bien aussi défricheurs du champ matériel, où nous sommes heureux de cueillir quelque adoucissement aux privations si grandes et si nombreuses dans ces contrées lointaines. Le toit qui nous abrite, la modeste chapelle où, pour notre consolation, réside le Roi des rois, la voûte qui retentit de nos chants d'allégresse, tout cela est le travail de leurs mains, le prix de leurs sueurs. Quoi ! nous accepterions tous ces avantages sans que l'accent de la reconnaissance trahisse les vives émotions de nos cœurs ! Nous serions trop indignes de leur succéder si nous pouvions les oublier !

Que nos annales redisent donc le nom de M. Thibault, ce nom que les nombreux Indiens de ces immenses terres redisent avec tant d'allégresse et d'admiration ! Redisons le nom de M. Bourassa, inséparable de celui de son vénérable confrère ! Redisons aussi, avec une affection particulière, le nom de M. Lacombe, devenu notre cher P. Lacombe, dont le zèle nous est toujours un si juste sujet de consolation !

C'est pendant l'été de 1856 que les Pères du lac la Biche ouvrirent un chemin à travers l'épaisse forêt qui sépare leur beau lac des prairies qui bordent la rivière Siskatchewan ; et au mois de septembre, le P. Maisonneuve, à sa visite annuelle au fort Pitt, en étonna tous les habitants, parce qu'il y était venu en charrette par ce chemin nouveau, réputé impossible, mais que le courage et la persévérance du Missionnaire avaient rendu praticable.

Après la profession de son novice, le P. Rémas alla donner la Mission au fort Jasper, situé tout au pied des montagnes Rocheuses, dont on admire les cimes élancées, la noble et imposante grandeur.

Après trois semaines passées à Saint-Boniface, Mgr Taché en partait pour le Canada. Il s'y arrêta quelque temps pour préparer le succès du grand projet qui faisait l'objet principal de son voyage. Ayant réussi dans ses préliminaires, il traversa l'Océan, et alla terminer cette année auprès de notre bien-aimé Fondateur et Père.

Le P. Grandin se rendait aussi, à la fin de cette année, à la rivière au Sel, auprès du vieillard Beaulieu ; il y séjourna pendant plusieurs mois, recueillant les fruits de son ministère, étudiant les langues, et donnant à son hôte la consolation de le traiter avec un dévoûment aussi complet qu'empressé. Cette Mission se termina par la plantation d'une croix.

III

1857

L'événement principal de cette année 1857 nous semble revêtu d'une telle importance, qu'il en forme comme le commencement d'une époque nouvelle, la troisième période de l'histoire de nosMissions. Dès le premier jour de cette année, le Vicaire était à Marseille, auprès de notre bien-aimé Fondateur, le priant de le bénir, de bénir tous ses enfants habitant les froides régions du nord-ouest de l'Amérique, de bénir toutes les œuvres confiées à leurs soins, l'objet de leur sollicitude. Puis commencèrent les pourparlers de l'importante question qui avait déterminé le voyage de Mgr Taché : la nomination d'un coadjuteur *cum futura successione.*

L'évêque de Saint-Boniface croyait avantageux à son diocèse d'en assurer la direction à un membre de notre chère Congrégation. Ce projet qu'il avait déjà fait goûter aux évêques de la province ecclésiastique de Québec, à laquelle appartient son diocèse, fut aussi accueilli favorablement par notre révérendissime Père général. Les évêques du Canada, dans la supplique demandant la formation de cette coadjutorerie, s'étaient abstenus de désigner le nom du coadjuteur. A la demande de l'évêque de Saint-Boniface, ils voulaient laisser ce choix au Supérieur général des Oblats. Mgr de Mazenod, inspiré de Dieu, désigna le jeune P. Vital Grandin comme *dignissimus inter dignos.* Cette élection rencontra parfaitement les vues de l'évêque de Saint-Boniface, qui, plein d'estime et d'affection pour tous et chacun de ses Missionnaires, ne put néanmoins se dispenser de croire à l'inspiration de la grâce dans le choix de ce jeune Père qu'il savait, lui aussi, être doué de qualités bien précieuses.

L'évêque de Saint-Boniface ne pouvait raisonnablement faire qu'une objection ; objection dont il avait tant reconnu la valeur dans sa propre personne. Cette objection venait de l'âge de l'élu. On ne s'y arrêta pourtant point, puisque la jeunesse est, de tous les défauts, celui dont on réussit le plus efficacement à se corriger chaque jour ; puis, il faut bien s'en souvenir, avec la nécessité



MGR. VITAL-JUSTIN GRANDIN, O. M. I.
ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT.

de nos marches et contre-marches, à des distances prodigieuses, le poids des années est un bagage un peu lourd pour la raquette. Nous pouvons en dire quelque chose, puisque, à quarante-deux ans, il nous est déjà devenu moralement impossible de parcourir à pied une distance un peu éloignée. Bref, la pensée du Supérieur général fut fixée définitivement, et le nom du P. Vital Grandin envoyé à Rome. Ce nom, par la raison que nous avons dite plus haut, ne se trouvait pas consigné sur la supplique des évêques de la province de Québec. Cette dérogation aux règles ordinaires retarda un peu la conclusion de cette importante affaire ; ce n'est que le 10 décembre que le Saint-Père signa les Bulles érigeant la coadjutorerie de Saint-Boniface, et préconisant le P. V. Grandin comme coadjuteur, avec le titre d'évêque de Satala *in partibus infidelium.*

Disons-le de suite, cet acte du vicaire de Jésus-Christ nous procura une bien douce satisfaction ; car, outre qu'il nous délivrait de toute inquiétude sur le sort de notre diocèse, en cas d'une mort qui peut nous frapper chaque jour, il nous assurait le puissant et dévoué concours d'un pieux missionnaire, qui, nous en étions certain, ferait un saint évêque. Huit années d'expérience nous permettent de voir l'ample et abondante réalisation de ces légitimes espérances.

Que Dieu soit béni ! que la mémoire de notre vénéré fondateur accepte nos plus justes actions de grâces pour un choix dont, avec tous nos missionnaires, mais peut-être plus que tous les autres, nous avons chaque jour à nous réjouir. Puisque l'arbre se connaît à son fruit, la suite de notre petite histoire dira assez de quelle forte et précieuse sève se nourrit le rejeton que la main si habile et si chère de notre bien-aimé Père venait de greffer sur le sauvageon de Saint-Boniface.

Une autre mesure, aux conséquences multiples et avantageuses pour nos missions, fut aussi arrêtée pendant le séjour du vicaire à Marseille. Tous nos missionnaires avaient exprimé le désir de voir les plus avancés de leurs établissements enrichis d'un couvent des Sœurs de la Charité. Outre l'éducation des enfants, le soin des malades, il est mille détails de la vie dans lesquels le prêtre missionnaire ne peut pas descendre, et dans lesquels pourtant il est bon qu'une main expérimentée

et charitable vienne façonner le cœur de ceux qui, arrachés naguère à l'infidélité, ignorent combien est abondant le surcroît promis à qui "cherche d'abord le royaume de Dieu et sa justice."

La femme missionnaire, la Sœur de Charité, peut remplir cette noble tâche, et seconder ainsi puissamment l'action du prêtre. Saint Paul n'oublie pas celles "qui ont travaillé avec lui dans l'établissement de l'Evangile." Ce genre de coopération est encore plus nécessaire à ceux qui exercent leur saint ministère en pays sauvages et incultes, où la belle et pure nature des grands rêveurs de la pseudo-philosophie a tant besoin d'être embellie et abluée.

Les services des Sœurs de la Charité semblaient donc, avec raison, comme indispensables ; mais ici, comme ailleurs, les nobles élans du cœur, les généreuses aspirations de l'âme sont dépendants des nécessités de ce corps qui semble toujours avoir la bouche ouverte pour demander son alimentation ; aussi le grand échec, la grande difficulté de toutes ces créations bonnes, pieuses, admirables même, c'est l'exiguité des ressources pécuniaires. Les allocations de la Propagation de la Foi soutiennent seules nos établissements ; leur adjoindre des couvents de religieuses, c'est demander aux missionnaires de partager avec ces héroïnes la maigre pitance qui les soutient ; c'est demander à ces dernières le plus haut degré possible d'abnégation, le sublime de la charité et du dévouement.

Les missionnaires Oblats consentaient volontiers à partager leur nourriture avec celles qui viendraient les seconder. Les Sœurs de la Charité du Canada, dites Sœurs Grises, déjà établies à Saint-Boniface, acceptaient toutes les conséquences du choix qui était fait d'elles pour aller fonder leurs établissements pieux à des distances immenses, dans des pays et sous un climat dont les rigueurs effrayent quelquefois l'imagination. Notre vénérable fondateur, après quelques objections prises en son bon cœur et sa haute prudence, consentit volontiers au projet proposé, en laissant au vicaire de nos missions le soin de s'entendre avec les Sœurs de la Charité sur les mesures à prendre pour en assurer le succès.

Ces deux importantes questions réglées, l'évêque de

Saint-Boniface parcourut plusieurs diocèses de France dans l'espoir d'être utile à la congrégation et à l'œuvre si sublime de la Propagation de la Foi ; il repassa ensuite au Canada pour y continuer la même mission, tout en surveillant l'impression des livres en langue sauvage.

Pendant que le P. Grandin était l'objet de l'attention de ses supérieurs, lui-même, sans se douter le moins du monde de ce dont il était question, se rendait à Notre-Dame des Sept-Douleurs et prouvait là encore qu'il n'est pas nécesssaire d'être au milieu des Indiens, pendant un grand nombre d'années, pour gagner leur confiance et acquérir sur eux l'ascendant affectueux qui assure le succès des soins qu'on leur prodigue. Le P. Grandin revenait ensuite à la Nativité rejoindre ses confrères, et se préparer à aller au grand lac des Esclaves pour y continuer la mission si heureusement commencée par le P. Faraud.

Le P. Tissot, voulant assurer des secours plus abondants à son poste du lac la Biche, se mit en route pour la Rivière-Rouge. Le P. Végreville, de son côté, pensant que son supérieur était déjà de retour se rendit de l'Ile-à-la-Crosse à Saint-Boniface.

Pendant son séjour à Marseille, le vicaire avait sollicité avec de vives instances des secours en sujets ; il demandait des Pères, il demandait des Frères.

Notre vénérable fondateur, avec la bonté qui le caractérisait, voulut bien se rendre aux vœux de ses enfants. Il promit que quatre Pères et quelques Frères seraient envoyés à Saint-Boniface dans le cours de l'année. En effet, dès le mois de juin, le vicaire avait le plaisir d'embrasser, à Montréal, le P. Lefloch, le Fr. Clut, scolastique, et les Frères convers Salasse et Perréard. Ces quatre Oblats, après quelques jours de repos au Canada, se dirigèrent vers Saint-Boniface, où ils arrivèrent heureusement au commencement d'août.

Neuf Oblats se trouvaient donc réunis à la Rivière-Rouge. La joie, le bonheur qu'on goûtait dans cette réunion furent troublés par une nouvelle qui causa une peine sensible à toute la communauté, et même à la population de Saint-Boniface, Le R. P. Bermond, Supérieur de la maison, était rappelé. Il devait aller, comme Visiteur extraordinaire, voir les Missions de

l'Orégon. Onze années de séjour dans nos contrées avaient naturellement donné beaucoup d'expérience a ce Père. Les pays que nous habitons ont un caractère si particulier ; les mœurs, les habitudes, les besoins sont si différents de tout ce que l'on voit dans la vie civilisée, qu'il est bien difficile de s'en fàire une juste idée. Une longue expérience à cet égard est un avantage incontestable. Les populations, les Missions d'Orégon peuvent différer et diffèrent des nôtres ; cependant, elles leur ressemblent par plus d'un point, et l'expérience du R. P. Bermond, jointe aux autres qualités qui le distinguent, explique le choix que l'on fit de sa personne comme Visiteur de nos Missions de l'Orégon, alors dans la souffrance.

Le R. P. Bermond fit ses adieux à la Rivière-Rouge le 25 août. Les vives sympathies et les regrets affectueux qui lui furent exprimés en cette occasion lui prouvèrent qu'il avait gagné l'estime et l'affection : tout comme les violentes émotions auxquelles il fut en proie prouvèrent que cette population, et ces Missions avaient aussi trouvé place au milieu de ses plus tendres affections. Même pendant la vie de Mgr Provencher, le R. P. Bermond avait une large part à l'administration de l'évêché de Saint-Boniface. Après la mort de ce pieux prélat, le Supérieur de notre maison de Saint-Boniface eut seul tout le soin de l'évêché et de tout ce qui s'y rattache. La caisse épiscopale fut mise entre ses mains, et y resta jusqu'à son départ. La confiance que l'évêque lui témoigna fut telle, qu'il ne songea même jamais à lui demander le moindre compte de ce qui lui était confié. Le R. P. Bermond disposa de tout comme bon lui sembla, l'Ordinaire se reposant entièrement sur son habileté et son bon vouloir.

Que Dieu veuille bien supléer à l'impuissance où nous sommes de payer des services que nous savons pourtant apprécier !

L'évêque n'était pas encore de retour ; le R. P. Bermond remit son administration entre les mains du P. Lestanc.

Le P. Tissot, accompagné du F. Salasse, reprit le chemin du lac la Biche, où le Fr. Bowes se rendit aussi. C'est à peu près à cette époque que Notre-Dame des Victoires chassa des bords du beau lac confié à sa pro-

tection un prédicant méthodiste qui s'y était fixé depuis quelques années. Malheureusement, ce dernier ne se retira qu'au lac du Poisson-Blanc, d'où il nuisit considérablement aux sauvages, qui auraient dû avoir des relations avec nos Pères. Le P Lacombe retourna auprès du P. Rémas, au lac Sainte-Anne.

De Montréal, le vicaire avait écrit au P. Grandin de se rendre à l'Ile-à-la-Crosse, tandis que le P. Grollier irait le remplacer à Athabaskaw, pour ensuite se rendre au grand lac des Esclaves. Cet arrangement était pris pour faciliter l'accomplissement des graves mesures arrêtées au sujet du Coadjuteur. Par un malentendu que nous ne saurions expliquer, le bourgeois de la rivière Mackenzie, porteur des lettres pour les Missionnaires d'Athabaskaw, passa chez eux, les vit même, sans leur remettre ce qui était à leur adresse. Ces Pères, ne recevant pas de lettres, s'en tinrent à leur pensée première, que le P. Grandin irait faire la mission au grand lac des Esclaves.

Ce bon père se mit donc en route ; mais quelle ne fut pas sa surprise, après quelques jours de marche, de trouver dans un portage, et soigneusement enveloppées dans de l'écorce de bouleau, avec quelques mots d'excuse, les lettres envoyées de la Rivière-Rouge, qu'on avait oublié de laisser à la Mission de la Nativité. Les ordres donnés au P. Grandin étaient positifs. Il fallait donc rebrousser chemin, venir surprendre le P. Faraud, qui ne s'attendait ni à revoir son confrère si tôt, ni à recevoir des lettres de cette direction. Après quelques jours de préparatifs, le Père partit pour l'Ile-à-la-Crosse.

Dieu, qui lui laissait encore ignorer les desseins qu'il avait sur lui, voulut le préparer de suite aux peines et aux angoisses qui sont l'apanage de ceux qu'il élève aux dignités de son Eglise. Le P. Grandin eut horriblement à souffrir pendant ce voyage ; il craignit même d'y perdre la vie et vit sa santé gravement altérée. Dieu le garda pour des luttes plus grandes, des succès plus éclatants. Souffrant, boiteux, il arriva à l'Ile-à-la-Crosse. Son arrivée était le signal du départ pour le P. Grollier, qui se mit de suite en route pour aller reprendre son ancien poste auprès du P. Faraud. Le P.

Grandin, par le départ du P. Grollier, resta seul, avec le Fr. Dubé, jusqu'au mois de juillet suivant.

Pendant que les petits canots d'écorce transportaient dans le nord nos Missionnaires d'un poste à l'autre, un beau gros navire se jouait, au milieu des montagnes de glace qui se promènent à loisir dans le détroit et sur la baie d'Hudson, puis débarquait à la factorerie d'York les PP. Frain et Eynard ainsi que le F. Kearney. C'est la première fois que cette route fut suivie par nos Pères. C'était au moins la plus économique,puisque l'honorable Compagnie donna le passage gratuit de Londres à York. Les trois Missionnaires continuèrent leur route, pour arriver à la Rivière-Rouge au commencement d'octobre.

Le 6 novembre, l'évêque de Saint-Boniface revoyait sa demeure. Il était accompagné de M Gascon, jeune prêtre du diocèse de Montréal, qui venait consacrer au service de ce diocèse, et plus tard à la Congrégation, le zèle ardent dont son cœur était animé. L'arrivée du Vicaire reportait encore à neuf le nombre des Oblats à la Rivière-Rouge. Trois d'entre eux, les PP. Lestanc et Eynard et le Fr. Kearney, furent placés à Saint-Norbert, paroisse érigée cette année-là même, à trois lieues de Saint-Boniface. Les six autres membres de la famille demeurèrent à l'évêché. Le Fr. Clut, ordonné diacre à Saint-Norbert, fut élevé à la prêtrise, le 20 décembre, dans la cathédrale de Saint-Boniface. C'était la première ordination que l'évêque avait la consolation de faire dans son diocèse. Les pauvres évêques missionnaires sont privés de bien des douceurs. Ils ne goûtent que bien rarement le bonheur de donner l'onction sainte aux collaborateurs, dont ils ont pourtant si grand besoin.

A la fin de 1857, la Congrégation comptait donc quatorze Pères et six Frères convers dans le diocèse de Saint-Boniface. Vingt enfants de la famille étaient rendus dans ce vaste champ, lui promettant pour l'avenir une culture plus soignée, et, par conséquent, une moisson plus abondante.

1858

Le puissant renfort venu l'année précédente assurait aux Missions une plus grande extension, au bien à faire un plus grand développement, à notre chère Congrégation une plus riche somme de mérites, de grâces et de bénédictions. De bénédictions, car dans l'étude de la vocation de ceux des nôtres qui sont envoyés ici, on reconnaît facilement que la voix de la grâce, qui les a appelés à la vie religieuse dans notre petite famille s'est fait entendre à leur cœur à mesure que nos Missions ont pris plus de développement et que leur vocation semble être comme une conséquence des besoins créés par cette extension même de nos œuvres.

J'ai fait cette étude avec un sentiment particulier de plaisir. Evêque d'un diocèse où tout semble de glace (quoique le cœur, du moins, ne se soit pas encore refroidi), je suis désolé de n'avoir rien à offrir à la Congrégation qui l'évangélise. Rien, si ce n'est nos frimas et nos neiges. J'ai besoin de trouver un adoucissement à cette peine dans la pensée que le feu divin de la grâce qui enflamme les cœurs peut les éclairer et les toucher au milieu des banquises du pôle, tout aussi bien qu'au milieu des sables brûlants des tropiques. On sait que les rayons du soleil matériel se reflètent avec un éclat particulier sur les glaciers des régions arctiques ; pourquoi les rayons du Soleil de justice ne se refléteraient-ils pas dans l'âme de ceux auxquels il veut confier le soin de sauver les élus qu'il s'est choisis dans les zones glaciales comme dans les zones torrides ou tempérées ?

Il y a bientôt trois mille ans que le Prophète royal a chanté : *Benedicite, gelu et frigus, Domino ; benedicite, glacies et nives, Domino.* Aussi, le moment approche où le nom saint du Seigneur va retentir jusque dans la cabane de glace des pauvres Esquimaux. Ces accents, poussés avec foi et espérance par des cœurs que le feu de la charité fait battre avec ardeur, même dans des poitrines couvertes de frimas, devront retentir fortement d'une extrémité du monde à l'autre, et il est tout naturel qu'ils inspirent des vocations pour la Communauté que Dieu a chargée d'évangéliser les pauvres

sauvages qui naissent, vivent et meurent dans le pays le plus froid de l'univers.

Celui qui devait bientôt se diriger vers le pôle pour n'en plus revenir et y terminer sa noble carrière, partit au printemps de 1858 ; il allait visiter encore une fois la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le courageux P. Grollier, fondateur de cette Mission, allait lui faire ses adieux. Il y passa plusieurs semaines, donnant à l'instruction des Mangeurs de caribou tout le soin et toute l'attention qu'un zèle ardent peut inspirer. A la fin de juin, il revenait se reposer quelque peu à Athabaskaw auprès du P. Faraud, qu'il ne devait plus revoir ensuite.

Au lac Sainte-Anne, les PP. Rémas et Lacombe se multipliaient pour avancer le règne de Jésus-Christ. Outre la visite des camps sauvages à de grandes distances, le soin de la Mission de Saint-Joachim (Fort Edmonton) les obligea à des voyages aussi nombreux que pénibles. Nous avons compté que, dans le cours d'une seule année, ces deux généreux pasteurs ont fait plus de 2,000 kilomètres pour desservir cette Mission, que, dans le pays, on considère comme n'en faisant qu'une avec le lac Sainte-Anne. Ces chers Pères avaient besoin de secours pour faire face aux exigences du ministère parmi les chrétiens, sans même parler des infidèles, dont le chiffre est porté à une vingtaine de milles dans cette partie du diocèse.

Le P. Frain reçut son obédience pour le lac Sainte-Anne. Cet estimable confrère, parti de France, n'avait pas vu sa santé s'améliorer. Son supérieur l'envoya pourtant dans les Missions lointaines, espérant qu'il lui arriverait à lui aussi ce qui est arrivé à plusieurs autres, de se trouver mieux des rigueurs de la sauvagerie que des douceurs de la civilisation. Malheureusement, cette attente fut trompée, et le pauvre Père, tout en souffrant beaucoup, fut peu en état d'aider les autres.

On a pu le remarquer déjà plusieurs fois, une des plus pénibles épreuves de nos Missionnaires, c'est l'isolement et la triste nécessité de vivre loin de leurs frères. Nos Pères ont fait l'impossible pour obvier à cet inconvénient et se donner, au moins de temps en temps, la consolation de se voir. Cette fois, c'est le P. Rémas qui faisait le voyage du lac la Biche, uniquement pour

passer quelques jours avec ses frères et leur donner une satisfaction semblable.

Au mois de juin, le P. Végreville, après avoir prodigué tout l'hiver des soins assidus à la population de Saint-Charles, et avoir, au printemps, donné quelques semaines d'instruction aux chrétiens du lac Manitoba, reprit le chemin de l'Ile-à-la-Crosse, où il allait rejoindre le P. Grandin. Ce même automne, le P. Végreville alla passer deux ou trois mois au portage de la Loche, Mission de la Visitation. L'honorable Compagnie ayant établi un comptoir à ce poste, les sauvages ont moins d'occasion de visiter l'Ile-à-la-Crosse, qui en est éloignée d'une quarantaine de lieues. Cette circonstance donne un nouvel aliment au zèle des Missionnaires de Saint-Jean-Baptiste, qui voient ajouter ce surcroît de travail à celui déjà si grand qui leur est imposé.

Le Fr. Bowes retourna du lac la Biche à l'Ile-à-la-Crosse, pour y continuer les constructions commencées et en enrichir la chapelle de ce petit chef-d'œuvre d'autel, que tout le monde y admire avec raison, et qui fait une si heureuse inpression sur les indigènes, trop peu avancés dans les voies spirituelles pour comprendre la divinité de la pauvreté et le mérite du dénuement.

Au mois de juin, le P. Clut laissait aussi Saint-Boniface pour se rendre à Athabaskaw, où il devait remplacer le P. Grollier, nommé supérieur de la Mission du grand lac des Esclaves. Le Fr. Kearney accompagna le P. Clut. Le P. Eynard et le Fr. Perréard quittaient de même la Rivière-Rouge pour aller seconder le P. Grollier à la Mission de Saint-Joseph. Ce poste devenait d'une bien grande importance : important par lui-même, parce qu'il est le rendez-vous d'un grand nombre de tribus, dont les heureuses dispositions avaient déjà tant réjoui le cœur des apôtres de Jésus-Christ ; important aussi parce qu'étant le poste le plus avancé, il allait devenir le foyer d'où jaillirait la lumière bienfaisante qui devait éclairer jusqu'aux régions les plus éloignées, où n'était pas encore tombée cette divine semence qui, même sur nos plages glacées, trouve une terre assez fertile pour produire au centuple des fruits de bénédiction et de salut.

Tout semblait préparé pour assurer sans contestation le triomphe de la cause sainte dans le vaste district de la rivière Mackenzie, lorsque tous nos Missionnaires furent vivement émus en apprenant une nouvelle qui les surprit et les affligea profondément : un archidiacre de l'Eglise d'Angleterre, depuis longtemps dans ce pays, et fixé depuis quelque temps à la Rivière-Rouge, partait, lui aussi, pour la rivière Mackenzie. Par une résolution dont la hardiesse nous étonna, il passa à l'Ile-à-la-Crosse, à Athabaskaw, au grand lac des Esclaves, où il savait que nous avions des établissements prospères, des chrétientés ferventes ; il alla d'un trait jusqu'au fort Simpson, chef-lieu et centre de la rivière Mackenzie, où nous n'avions pas encore pénétré. Voilà donc l'ivraie qui va se semer dans le champ du père de famille. Voilà un autre point où les pauvres sauvages, encore ignorants des vérités du salut, vont être exposés aux séductions de l'erreur.

Il nous est permis de croire que le bourgeois de la rivière Mackenzie, qui s'était montré si peu favorable, provoqua cette mesure. Lui-même nous avait menacés d'appeler des ministres protestants dans son district du moment où nous y mettrions le pied ; nous en avions foulé le sol malgré ses défenses, malgré les injonctions faites à ses subalternes. Les lettres de recommandation données par le gouverneur avaient comprimé, mais non étouffé, le mauvais vouloir. Nous sommes convaincus que ce monsieur, en cachant son dépit, ne l'a que trop montré en appelant un ministre de l'Eglise d'Angleterre. L'invitation venait de haut, on crut facilement à son triomphe, et le vénérable Archidiacre offrit ses services pour une année.

Un protestant, aussi distingué par son intelligence que par sa position, nous disait à cette occasion : *I cannot understand this : there is no zeal in that man ; his going there is nothing but the fact of a mere spirit of opposition towards you.*

Quoi qu'il en soit, le vénérable Archidiacre prit passage sur les barques qui conduisaient nos Pères et nos Frères à Athabaskaw-Mackenzie. Son arrivée fut un triomphe momentané pour la cause qu'il servait. M. J. A. ne devait pas en jouir, il avait été rappelé. Son successeur, qui avait été son élève, voulut marcher sur les

traces de son maître; ce monsieur, d'ailleurs, désirait épouser une jeune demoiselle, belle-sœur de l'Archidiacre. Il importait donc de gagner les bonnes grâces de ce dernier, quitte à manquer plus tard aux simples convenances, quand un autre sentiment dominerait celui-là. Les chefs de tous les postes réunis au fort Simpson firent un accueil enthousiaste au nouveau venu. De suite, de riches listes de souscriptions furent ouvertes en faveur de son œuvre. Quel zèle ! quelle gentillesse surtout ! se disait-on. Puis il était gros, gras : il devait dominer ; c'en était fait des prêtres catholiques ; aucun, bien sûr, n'oserait engager la lutte avec un si puissant antagoniste. L'un d'entre eux, tout petit, qui avait nom Grollier, ne s'effraya pas des proportions colossales de son adversaire. Son zèle le fit s'élancer *ut gigas ad currendam viam.* Fort de la divine mission dont il était revêtu : *Ite, docete omnes gentes*, il prit la détermination de suivre le ministre jusqu'au fort Simpson. Au poste de la Grosse-Ile, les sauvages n'écoutèrent que le prêtre. Au fort Simpson même, que le Missionnaire confia au cœur si aimant de Jésus, un succès semblable devait être la récompense de " l'envoyé de Dieu." Les malheureux Indiens, déjà un peu instruits, par les sauvages du grand lac des Esclaves de l'esprit, de la tournure et même de l'habit ecclésiastique, surent distinguer entre le véritable homme de la prière et celui qui en usurpait le nom. A de très rares exceptions près, ils écoutèrent le prêtre catholique et se rangèrent de son coté. La foi et le zèle de notre cher P. Grollier avaient droit, ce semble, à cette consolation et Dieu voulut bien la lui accorder. Il revint bientôt à la Mission de Saint-Joseph, revoyant en passant le poste de la Grosse-Ile, qu'il désigna sous la belle appellation : *Mission du Saint-Cœur de Marie*, confiant ainsi au cœur de sa mère les intérêts du Cœur de Jésus, et suppliant ces deux cœurs de garder les pauvres sauvages contre le zèle du ministre.

Je dis le zèle, ce mot peut étonner et l'on me demandera peut-être : Mais les ministres protestants ont-ils du zèle ? Si par zèle on entend ce doux et divin flambeau qui consume tout ce qu'il y a d'humain ; ce feu sacré qui embrase le cœur, au point que l'homme s'oublie entièrement lui-même pour se consacrer exclusi-

ment à la recherche, à la prédication de la vérité, à la sanctification de ses semblables, je dirai sans hésitation : Non, les ministres de l'erreur n'ont point de zèle et ils ne peuvent point en avoir. Si, au contraire, pour avoir du zèle, il suffit, pour un motif ou pour un autre, de dépenser au service d'une cause quelconque une grande somme d'énergie et d'efforts, tant pour faire prévaloir cette cause que pour combattre ce qui s'y oppose, surtout ce qui s'y oppose avec la force de répulsion que la vérité a vis-à-vis de l'erreur, alors je dirai que ces messieurs ont beaucoup de zèle. Quelques-uns apportent à leur ministère une ardeur, une activité, parfois même un dévouement certainement dignes d'une meilleure fin. Plût au ciel qu'ils n'eussent pas tant de ce zèle ! Que le Dieu infiniment bon les arrête, eux aussi, sur le chemin de Damas ! Que la main si douce et si forte de son infinie miséricorde fasse tomber des yeux de leurs cœurs ces écailles qui les empêchent de voir la véritable lumière, qui en fasse autant de vases d'élection pour prêcher aux gentils le véritable Evangile de la grâce de Dieu.

Pour exprimer la pensée qui me préoccupe aujourd'hui et si souvent, j'emprunterai quelques-unes des énergiques et admirables paroles qui viennent de tomber de la plume si habile et si justement célèbre de Mgr d'Orléans : " Une partie de nos sauvages restent ensevelis dans les ténèbres parce que nous leur apportons un Evangile combattu, un Evangile divisé, déchiré en morceaux. Ah ! si l'Angleterre, la France et la Russie, étaient d'accord dans la vérité, et par suite dans la charité et dans le zèle de l'apostolat, l'Orient, le monde entier changerait de face."

Mgr Dupanloup dit l'Orient ; on ne s'étonnera pas que moi je dise l'Occident, le septentrion. Oui, tout le territoire du Nord-Ouest, qui est si cher à notre cœur, serait chrétien catholique au lieu d'être en grande partie infidèle et en très minime partie protestant, si la somme d'argent et de travail dépensée à l'éloigner du giron de l'Eglise avait été employée à l'y conduire. Les trois grandes nations nommées par l'illustre défenseur de Pie IX : l'Angleterre, la France et la Russie, se trouvent aussi tout naturellement sur mes lèvres, quand je veux exprimer la pensée qui me préoccupe.

L'Angleterre, puisque c'est à l'ombre de son glorieux drapeau et dans ses vastes domaines que nous vivons, puisque c'est de quelques-uns de ses généreux enfants que nous recevons les sympathies qui nous servent autant qu'elles nous honorent ; l'Angleterre, car c'est l'Evangile de sa loi qui combat l'Evangile divin que nous prêchons, car c'est son or qui empêche en partie l'ascendant victorieux que devraient avoir sur les infortunés enfants du désert les leçons de Celui qui n'avait pas même où reposer sa tête.

Je dis la France, puisque la plupart de nos Missionnaires sont des enfants de la fille aînée de l'Eglise, cette terre classique du dévouement et de l'apostolat moderne ; la France, car ceux d'entre nous qui n'ont pas eu leur berceau dans la patrie de leurs frères, s'estiment heureux de tenir à elle par le sang généreux dont quelques gouttes au moins coulent dans leurs veines et par les affections qui échauffent leurs cœurs. La France, puisque la Propagation de la Foi est là.

Je dis la Russie, car nous touchons bientôt au moment où un compagnon du P. Grollier, digne émule de son zèle, animé du dévouement qui caractérise notre chère famille, ira près de l'embouchure de la rivière Mackenzie, franchira les hautes montagnes qui encaissent le lit de ce majestueux fleuve, pour marcher à la rencontre des pauvres sauvages qui habitent les terres soumises au sceptre de fer du czar, et dont quelques-uns l'aborderont en se signant du signe de la Rédemption, appris des lèvres d'un pope russe. Oui, oui, faisons des vœux pour que la diversité des cultes disparaisse, pour que l'unité de la foi amène l'harmonie des intelligences et des cœurs : *Ut unum sint.*

On vient de le voir, les Pères et les Frères réunis à la Rivière-Rouge avaient presque tous reçu leur obédience pour les Missions de l'intérieur. De neuf Oblats qui, pendant l'hiver, formaient la communauté de Saint-Boniface, il n'en restait plus que trois. Le P. Lestanc, après avoir accompagné Monseigneur dans une visite à Saint-Joseph et à Pembina, était revenu revoir les confrères, et commencer sa vie de solitaire à Saint-Norbert. Le P. Le Floch, un peu moins dépourvu, avait pour compagnon son évêque, qui s'estimait heureux de le garder auprès de lui, et en recevait les services les plus

signalés. Les visites du P. Lestanc au palais épiscopal portaient de temps à autre le conseil vicarial au grand complet. Les trois membres de ce conseil coulaient des jours heureux, partagés entre l'étude et le saint ministère, égayés par l'entente et l'affection les plus cordiales.

Les choses étaient ainsi à Saint-Boniface, lorsqu'une nouvelle, à laquelle on ne s'attendait pas, vint y augmenter la joie et la satisfaction ; une lettre de Montréal annonçait de nouveaux Missionnaires : les PP. Mestre et Moulin, et le Fr. Cunningham. Leur voyage, nullement prévu, se fit dans les circonstances les plus défavorables. Les annales de la Propagation de la Foi ont déjà publié l'émouvante description que le P. Mestre a faite des craintes, des dangers,et des souffrances de ce voyage. C'est pendant que nos Pères étaient en route que nous apprenions, à Saint-Boniface, que quelques-uns des habitants de cette localité avaient été massacrés par les Sioux, qui infestaient les routes des Etats-Unis à Pembina. Aussi notre inquiétude était extrême au sujet de ceux qui nous étaient envoyés ; nous ignorions, de plus, quelle voie ils avaient choisie ; il nous était, par cela même, impossible de leur porter secours. Nous fûmes bien rassurés et bien réjouis en les voyant arriver à Saint-Boniface, malgré l'état d'épuisement et de souffrance auquel les difficultés du voyage les avaient réduits. Les PP. Mestre et Moulin séjournèrent à l'évêché, tandis que le Fr. Cunningham alla tenir compagnie au P. Lestanc à Saint-Norbert.

Aux derniers jours d'octobre, d'autres Missionnaires arrivaient dans la colonie d'Assiniboia : c'étaient des Sœurs de la Charité ; elles étaient au nombre de six, conduites par leur Provinciale et accompagnées de filles généreuses qui venaient, elles aussi, consacrer leur vie au service des Missions. Cet événement, en dehors, ce semble, au premier aspect, de l'histoire particulière des Missions de la Congrégation, s'y rattache néanmoins trop naturellement pour que nous n'en disions pas un mot.

Les Sœurs de la Charité nous ont précédés à la Rivière-Rouge ; elles s'y rendirent en 1844, à la demande de Mgr Provencher. Les Oblats, dès leur arrivée à Saint-Boniface, furent chargés de la direction de ces bonnes religieuses, et leur ont toujours continué

ces services depuis, les confessant, prêchant leurs retraites, etc., etc. Si nous n'avons point encore parlé de ces divers ministères, c'est que, comme nous l'avons déjà observé, il n'entre point dans notre plan de faire mention des occupations ordinaires. Dieu merci, nos Pères ont fait trop de bien pendant vingt ans, pour qu'il soit possible de tout renfermer dans les limites de cette lettre, beaucoup trop longue sans doute pour ce qu'elle vaut, mais beaucoup trop courte pour ce qu'elle devrait dire.

Si les Oblats ont rendu des services aux Sœurs de la Charité, la reconnaissance et la justice veulent qu'ils proclament en avoir reçu de bien signalés. C'est la nature et l'importance de ces services rendus à Saint-Boniface, et de Saint-Boniface s'étendant ailleurs, qui avaient inspiré à nos Pères des Missions de l'intérieur le désir de réclamer des religieuses pour leurs établissements respectifs. Cette demande, accueillie favorablement par Mgr de Mazenod, n'avait pas été perdue de vue par l'évêque de Saint-Boniface, auquel il avait été laissé de choisir le moment favorable et le mode d'érection de ces établissements. Tous les Pères avaient exprimé le même désir ; le Vicaire, ne pouvant se rendre au désir de tous en même temps, avait décidé que l'on suivrait dans ces fondations l'ordre chronologique de nos propres établissements ; que, par conséquent, l'on commencerait par le lac Sainte-Anne. Pendant l'été de 1857, passé en Canada, le Vicaire s'entendit avec la Supérieure générale des Sœurs Grises de Montréal, qui promit que, dès l'année suivante, trois Sœurs destinées au lac Sainte-Anne seraient envoyées à Saint-Boniface, et qu'ensuite la maison-mère pourvoirait, le plus tôt qu'il lui serait possible, au personnel des établissements projetés pour l'Ile-à-la-Crosse et ailleurs.

Cette communauté se montra admirable de générosité et d'abnégation, non seulement en donnant ses sujets pour des Missions si lointaines et si difficiles, mais en les donnant à la seule condition qu'on leur procurerait des secours spirituels, et qu' on faciliterait l'accomplissement de leurs saintes Règles et obligations. Quand le Vicaire voulut faire observer que, les Missions étant pauvres et les ressources incertaines, on ne pouvait pas promettre beaucoup ni promettre positivement,

il lui fut répondu : " Nous savons bien que les bons Pères chargés des différentes Missions ne laisseront pas souffrir nos Sœurs ; nous ne demandons que le vêtement et la nourriture.—Mais si les Pères eux-mêmes n'ont pas de quoi pourvoir à leur subsistance ? — Dans ce cas, nos Sœurs jeûneront comme eux et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres."

Tel est le contrat stipulé entre deux communautés qui, quoique différentes dans leur vocation, vont confondre leurs efforts en dirigeant leur action vers une fin commune : la conversion et l'instruction des tribus aborigènes de ces vastes et infortunées régions. Les trois Sœurs du lac Sainte-Anne étaient du nombre de celles qui arrivaient à Saint-Boniface en 1858 ; elles devaient y passer l'hiver pour y étudier un peu le genre et la tournure de ceux au bonheur desquels elles vouaient leur existence, mais qu'elles avaient besoin de connaître pour pouvoir les servir plus utilemcnt.

Ce même automne, le P. Faraud remontait la rivière à la Paix, pour visiter la tribu des Castors, qui en habitent la riche et magnifique vallée. Ces Indiens avaient été visités trois fois par M. Bourassa. M. Lacombe, avant son entrée au Noviciat, leur avait aussi apporté quelque instruction. A ces quatre visites, faites en 1846, 1847 1848 et 1855, se bornaient tous les secours spirituels donnés aux pauvres Castors.

La Mission de la Nativité est située presque à l'embouchure de cette rivière à la Paix, tout près de l'endroit où elle se décharge dans le fleuve Athabaskaw-Mackenzie ; aussi que de fois nos Pères avaient regretté de ne pouvoir se rendre aux vives instances, aux pressantes sollicitations de ces sauvages trop délaissés ! Enfin, en 1858, le P. Faraud, confiant le soin de sa Mission à son nouveau et jeune compagnon, le P. Clut, remonta la rivière à la Paix, visitant les forts Vermillon et Dunvagen. On comprend facilement le bonheur et la joie éprouvés par ceux auxquels il était donné d'entendre encore une fois les saintes vérités de la Religion, qu'ils avaient de prime abord accueillies favorablement, et après lesquelles ils n'avaient cessé de soupirer depuis . C'étaient bien les " petits enfants de la Foi, " demandant le pain de la doctrine évangélique. Aussi comme ils étaient heureux en voyant celui qui

venait le leur rompre ! Le P. Faraud revint en hiver, marchant à la raquette pendant les dix-sept jours qu'il fut en route ; il arrivait à la Nativité à la fin de décembre.

Ainsi se termine cette année, qui porta à vingt-trois le nombre des Oblats du diocèse de Saint-Boniface.



1859

Le P. Maisonnneuve, pour faire diversion à la solitude du lac la Biche, et égayer celle du lac Sainte-Anne, alla y faire visite à ses confrères. Au commencement du mois de mars, le P. Grollier foulait aux pieds la surface glacée du grand lac des Esclaves pour se rendre au fort Raë, qui n'avait jamais reçu la visite d'aucun Missionnaire. Cet excellent Père voulait s'assurer l'avantage toujours bien grand de prévenir les ministres de l'erreur. Tout préoccupé de la lutte qui venait de s'engager, et désireux d'assurer un triomphe complet à la cause sacrée qui lui était si chère, il confia cette Mission à la protection du chef de la milice sainte. L'archange saint Michel écouta assurément les prières ardentes que lui adressait une foi si pleine d'espérance et d'amour. Jusqu'à ce jour, la Mission du fort Raë n'a été visitée par aucun ministre protestant. Le zèle de ceux qui sont encore dans le district de la rivière Mackenzie ne les a pas dirigés de ce côté. Puisse saint Michel les en éloigner à jamais !

La Mission de N-D des Sept-Douleurs réclamait toujours des soins nouveaux. Cette fois, c'est le P. Clut qui fut appelé à les lui prodiguer. Il avait débuté en restant seul à la Nativité, il continua de même, en allant seul au fond du lac y balbutier ce qu'il avait appris de la langue chippeweyan pendant l'hiver. Comme ses prédécesseurs, il eut le bonheur de voir ses efforts couronnés de succès. Les bons Mangeurs de caribou écoutaient avec attention celui qui, pour les instruire, surmontait volontiers les répugnances et les difficultés que l'on éprouve toujours à exercer le saint ministère au milieu d'un peuple dont on ne parle que très imparfaitement la langue. Et cette chère langue montagnaise, Dieu sait pourquoi il l'a faite si difficile. Les Missionnaires, sans comprendre la raison de ce secret divin, connaissent parfaitement le fait de cette difficulté, difficulté presque insurmontable à un étranger, et si généreusement combattue par nos chers Pères. Le P. Clut revint, triomphant et consolé, se remettre plus courageusement encore à l'étude de cette langue, sous la direction de son aimé compagnon, le P. Faraud.

A son retour du Canada, en 1857, Mgr de Saint-Boniface était accompagné d'un jeune prêtre de Montréal qui avait offert ses services au diocèse. Après cette première démarche dans la voie du renoncement, M Gascon voulut en faire une seconde : il demanda et obtint son entrée au noviciat. C'est le 9 mars que les Oblats de Saint-Boniface eurent la consolation de recevoir au milieu d'eux celui qu'ils aimaient déjà comme un frère. Le nouveau novice avait laissé sa Mission du lac Manitoba pour venir se placer sous la sage direction du P. Lestanc. Saint-Norbert est bien un lieu propre à un noviciat : le site n'est pas sans agrément, la solitude y est complète, l'isolement absolu. Le P. Gascon ne jouit pas longtemps des charmes de son nouveau séjour ni de l'avantage d'un noviciat régulier et tranquille. L'imminence du danger, une nécessité aussi impérieuse que regrettable, l'appelait sur le théâtre de l'action. Les pressantes sollicitations des Pères de la rivière Mackenzie démontraient l'urgence des secours demandés par eux. Le vénérable archidiacre anglican avait terminé son année d'apostolat ; il songeait à la retraite. Après avoir passé jusqu'au fort Norman, où son ministère échoua aussi, il partit, emportant avec lui, comme fiche de consolation, une supplique adressée à l'honorable Compagnie de la Baie-d'Hudson, et signée par des noms illustres, à l'effet d'éloigner à jamais les prêtres catholiques des lieux qui avaient vu sa défaite, au lieu du triomphe éclatant qu'il s'était promis. Cette supplique eut le résultat qu'on en devait attendre, c'est-à-dire qu'elle fut de nul effet. Ce qu'il y a de plus regrettable que la supplique, c'est que l'archidiacre Hunter devait être remplacé au fort Simpson par un ancien maître d'école de sa paroisse de la Rivière-Rouge, devenu le rév. M. Kirby. Ce ttefois, certes, ce n'était ni un colosse, ni un gentilhomme, mais un bien petit être, doué pourtant d'une énergie de fer, d'une constance à toute épreuve, capable de beaucoup oser.

Le départ de ce Révérend détermina le départ du P. Gascon qui devait aller continuer son noviciat avec le P. Eynard au grand lac des Esclaves, tandis que le P. Grollier resterait disponible, afin de neutraliser son action, d'empêcher, ou du moins de retarder le progrès

de l'erreur. Le Père novice partait avec le P. Moulin. Ce dernier s'en allait à l'Ile-à-la Crosse tenir compagnie au P. Végreville laissé seul par le départ de Mgr Grandin.

Préalablement le Fr. Perréard,malade à Saint-Joseph, était venu chercher des soulagements à la Nativité. Le Fr. Kearney, qui devait remplacer le Fr. Perréard, se joignit au P. Gascon lors de son passage à Athabaskaw. Tous deux arrivèrent heureusement au grand lac des Esclaves. Dans le même temps, le Fr. Bowes retournait de l'Ile-à-la-Crosse au lac la Biche. Le F. Cunningham, après avoir été souffrant tout l'hiver à Saint-Norbert, demanda et obtint la permission d'aller essayer si le climat de Buffalo ne serait pas plus favorable à ses rhumatismes.

Depuis longtemps il n'a pas été question d'aller à la Prairie, ou du moins nos Pères n'y ont pas été depuis 1849. Des prêtres séculiers avaient quelquefois accompagné, depuis cette époque, les chasseurs qui en 1859, sollicitèrent avec de vives instances qu'on leur donnât celui des Pères qui leur sembla disponible. Le P. Mestre reçut, en conséquence, son obédience de ce côté ; il partit au commencement de juin, pour revenir au commencement d'août. L'ascendant du *petit père mauvais* fut prodigieux sur tout le camp. Non seulement il excerça avec zèle et fruit le ministère ecclésiastique, mais il contribua, puissamment, en outre, à maintenir le bon ordre. Il rendit aussi un bien important service à cette population ambulante, en la déterminant à s'en tenir au but projeté pour ces sortes d'expéditions, et en la faisant se départir des allures guerrières qu'elle voulait se donner. On proposait de faire la chasse aux Sioux, qui, à la vérité, méritaient de se " faire savonner, " mais qui ne valaient pas le savon de sang qui aurait été dépensé à cette opération.

Le plus heureux résultat a démontré la sagesse des conseils du Missionnaire ; c'est précisément cette année, et par suite de cette tactique, que les Sioux ont compris que les métis de la Rivière-Rouge ne sont point leurs ennemis, et qu'ils ont conclu avec eux une paix qui dure encore. La cessation des hostilités avec ces rudes voisins nous offre une sécurité que nous n'avions jamais

goûtée si complètement, soit en allant à la Prairie, soit en voyageant du côté des Etats-Unis.

A l'invitation du Vicaire, le P. Rémas était parti au printemps du lac Sainte-Anne avec les guides qui devaient conduire les Sœurs de la Charité. Le voyage de Saint-Boniface ne pouvait qu'être utile et agréable au Père qui en était parti depuis six ans, et qui ne connaissait aucun des Oblats qui y résidaient. Pendant un séjour de quelques semaines, il allait trouver un adoucissement à l'épreuve toujours si pénible d'être isolé de ses frères, lors même qu'on n'est pas tout à fait seul.

Le 23 juillet fut un jour de véritable réjouissance à l'évêché. L'arrivée de Mgr Grandin y procura une vive et entière satisfaction. L'annonce de cette arrivée prouve que si tout n'est pas sage dans nos voies, du moins ce n'est pas l'excessive célérité qui en est le vice principal. Nous avons déjà vu que c'est le 10 décembre 1857 que le Souverain-Pontife signa les bulles qui nommaient le P. Grandin évêque de Satala et coadjuteur de l'évêque de Saint-Boniface. Cette importante décision, qui avait pendu en cour de Rome pendant plus de dix mois, fut encore plus longtemps en route. Dieu connaissait quelle impression ferait sur Mgr de Satala la nouvelle de son élection, et voulut l'y préparer douce- ment. Ce n'est qu'en février 1859 qu'il sut officiellement ce dont il était question. Nous n'essayerons pas de dépeindre le trouble, l'embarras, la juste crainte du jeune et nouvel élu. Il faut avoir goûté à cette position pour en comprendre toutes les difficultés. Heureux dans ces moments quand, comme le P. Grandin, on est habitué à voir la volonté de Dieu dans celle de ses supérieurs. L'ancre de la confiance fixe et protège, au milieu de l'agitation qui le ballotte, le cœur si souvent menacé par le découragement. Le coadjuteur élu n'avait qu'un parti à prendre, c'était de se rendre auprès de ceux qui l'appelaient et qui, pour lui éviter la peine d'une tergiversation quelconque, lui en avaient fait un commandement exprès.

Avant son départ de l'Ile-à-la-Crosse, Mgr Grandin dut subir une pénible épreuve, une épreuve du cœur, toujours incomparablement plus cruelle que celles qui n'attaquent que l'homme physique. La Mission de l'Ile-

à-la-Crosse fut un instant menacée d'un bouleversemen général, peut-être même d'une ruine complète, si Dieu lui-même ne se chargeait point du soin de ses œuvres.

Hélas ! que de mystères dans l'esprit comme dans le cœur de l'homme ! Que de contradictions dans cette intelligence qui a tant de peine à saisir la vérité et qui se passionne si facilement pour l'erreur ! Le monde païen illustre a vu ses grands hommes briguer les honneurs de l'apothéose ; il leur a élevé des autels à l'ombre desquels il oubliait celui du vrai Dieu. Le monde illustre d'aujourd'hui voit proclamer le nationalisme et autres absurdités qui sont autant de déifications de la raison humaine s'élevant des autels à elle-même et s'efforçant de renverser l'autel chrétien, seul digne de la raison éternelle et increéée. Ces aberrations devaient avoir leur reflet jusqu'au milieu des forêts glacées et parmi les sauvages grossiers et ignorants. Il ne faut certes pas beaucoup de science pour nier ce que Dieu affirme, ou pour nier ce qu'il condamne. Un peu d'orgueil suffit pour conduire à ce profond abîme. Donc, un beau matin, un jeune sauvage de l'Ile-à-la-Crosse se trouva sous la pression d'une forte inspiration. Dès lors il n'était plus un homme comme un autre ; dès qu'il n'était plus un homme, comme le progrès ne permet pas de descendre, il devait être un Dieu. Oui, ni plus ni moins, " le Fils de Dieu " était sur la terre. Cette nouvelle déification de l'homme, comme toutes les autres, conduisait au rejet de la prière, de l'Evangile, en un mot, de tout ce qui peut faire souvenir de notre propre humiliation et de la grandeur du Créateur de toutes choses.—Mais c'était un fou ! —Oui, sans doute, comme le sont tous ceux qui poussent leur pauvre raison vers des sphères où Celui qui l'a créée ne lui permet pas d'atteindre. Cependant, comme maints fous font école, il ne faut pas s'étonner que le nôtre trouvât des adeptes. On le crut sur parole, sur la parole d'un certain verbiage qu'il avait adopté, et que ni lui ni les autres ne comprenaient. Il fit des prodiges, du moins il en fit un bien étonnant pour nous qui connaissons les Montagnais ; il détermina ses partisans à se défaire de tout ce qu'ils possédaient, pour être plus dignes de marcher en la compagnie du " Fils de Dieu, " on détruisit, on brûla tout ce que l'on avait, et voilà

bientôt toute la nation à l'envers. Le succès enhardit ; à l'enseignement, aux exhortations de la nouvelle école, succédèrent des menaces ; et comme toutes les erreurs ont une source commune, dans cette nouvelle philosophie, on en voulait aussi au prêtre, on le menaçait.

Le mal prenait des proportions alarmantes ; un certain nombre de sauvages ne voulaient plus venir à la Mission. La surprise, la confiance, la crainte et le diable aussi y poussant, l'église allait être déserte. Ceux qui croient trop à leur propre excellence, qu'ils se disent dieux ou hommes, ne sont pas les assidus de la maison du Seigneur. Pour les instruire, il ne faut pas les attendre au catéchisme. Le P. Grandin prit donc la détermination de se rendre auprès du " Fils de Dieu, " malgré les menaces qui lui étaient faites de toutes parts. Il alla, reçut quelques bons coups de trique et réussit, sinon à faire tomber de l'Olympe cette nouvelle divinité, du moins à déchirer le bandeau de fascination dont elle avait couvert la figure d'un si grand nombre. Le mal était étouffé dans ses sources, mais non dans ses conséquences. Par un égarement qui nous afflige autant qu'il nous étonne, ce dieu conserva ses convictions et quelques dupes. Son père, sa sœur, sa tante, quoique excellents chrétiens d'abord, proclamèrent hautement être convaincus de la divinité de cet insensé. Ils apostasièrent, et plus tard, les Missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse eurent la douleur de les voir mourir dans leur apostasie. La mère de cet infortuné, que nous appelions d'abord " la pieuse Nannette, " et l'un de ses oncles auquel nous avions donné le surnom de " petit saint, " à cause des sentiments particuliers de foi qui semblaient le caractériser, partagèrent les travers du reste de la famille.

Consolons de suite ceux qui pourraient s'intéresser à leur sort. Le " petit saint" revint à résipiscence l'automne dernier ; la main du Dieu véritable s'était appesantie sur lui ; le sang du vrai Fils de Dieu avait obtenu miséricorde en sa faveur. Ayant perdu sa femme, plusieurs membres de sa famille, tout ce qu'il possédait, privé surtout de la joie d'une bonne conscience, des ineffables et indicibles consolations de la religion, il arriva à la Mission pendant que nous y étions. Pauvre, misérable,

objet de la compassion de ses frères, qui reconnaissaient facilement le châtiment de ses fautes, il se convertit et reprit place auprès de cet autel, trône d'amour du Fils de l'Eternel. La pauvre Nannette comprit, elle aussi, les épreuves que lui ménagea la Providence ; elle reconnut son erreur, et l'hiver dernier, elle fit demander un prêtre. Mgr Grandin, seul à l'Ile-à-la-Crosse, entreprit, quoique malade, un long et pénible voyage, au milieu des rigueurs de l'hiver, pour réconcilier cette infortunée avec l'Eglise et avec Dieu. Ce dernier coup acheva de gagner le " Fils de Dieu " lui-même, qui descendit des hauteurs où l'avait placé son orgueil pour redevenir simple mortel et croire lui-même à sa folie. Au printemps dernier, ce malheureux jeune homme venait demander pardon à Mgr Grandin, des coups de bâton qu'il avait donnés au P. Grandin, et solliciter les avis dont il avait besoin pour sortir de l'état d'abjection dans lequel il était tombé, même physiquement.

C'est chose vraiment providentielle : tous ceux qui font des fautes considérables surtout contre la foi, sont punis sensiblement et de suite.

En voyant, après six ans, la fin du règne du " Fils de Dieu, " revenons au commencement, d'où nous nous sommes peut-être trop éloignés.

Le P. Grandin était donc bien inquiet lorsqu'il quittait l'Ile-à-la-Crosse. Il avait sans doute vu diminuer le prestige du nouveau dieu, mais les coups de bâton qu'il avait reçus n'avaient pas donné à son cœur tout le calme désirable. Aussi comme il était agité, préoccupé, ce cher seigneur, quand il nous arriva à Saint-Boniface ! Il pensait beaucoup plus au " Fils de Dieu " qu'à l'évêque de Satala. Comme nous lui en faisions la remarque, il nous répondit qu'il croyait tout naturellement que les évêques sont moins importants que le " Fils de Dieu. "

C'est pendant le séjour de Mgr Grandin à la Rivière-Rouge que le P. Rémas partit pour le lac Sainte-Anne, avec les Sœurs destinées à cette Mission. La petite caravane arrivait heureusement à sa destination au mois de septembre. Mgr Grandin se mit en route pour l'Europe afin d'aller se jeter aux pieds de notre bien-aimé Père Général, et le supplier d'écarter de ses épaules l'honorable fardeau dont il voulait le charger.

Toutes ses objections furent considérées comme un poids trop léger pour faire équilibre aux graves raisons qui avaient déterminé le choix de sa personne. Il dut s'entendre dire : " Tu seras évêque, je le veux ; mais tu n'en seras que plus Oblat, et la Congrégation te considérera toujours comme tel." C'est le 30 novembre que Mgr de Satala reçut la consécration épiscopale des mains de notre bien-aimé Fondateur, dans l'église de Saint-Martin, cathédrale temporaire de Marseille.

Au mois d'août, le P. Grollier partait du grand lac des Esclaves. Une supplique avait demandé au gouverneur de la Compagnie l'expulsion des prêtres catholiques du district de la rivière Mackenzie. L'évêque de Saint-Boniface avait obtenu que, bien loin d'être expulsé, un de ses prêtres irait, cette année-là même, passer l'hiver dans un des établissements de la Compagnie. Le P. Grollier avait été choisi pour cette Mission. Ceux mêmes qui avaient signé contre lui et ses confrères cette supplique expulsive, étaient forcés de le recevoir à bord de leurs embarcations, honorées pourtant du ministre anglican, et de le conduire fort poliment jusqu'au terme de son voyage. Il s'embarqua au fort Résolution, vit en passant ses chères Missions du Saint Cœur de Marie et du Sacré-Cœur de Jésus, y procura le triomphe de la cause divine, qu'il servait avec tant de force et d'énergie. Puis, descendant le grand fleuve, comme pour en prendre possession, il vit en passant le fort Norman, qu'il ne fit que saluer en le confiant à la protection de sainte Thérèse, et arriva heureusement au fort Good-Hope, désigné pour ses quartiers d'hiver. La traduction littérale du nom anglais de ce poste le lui fit consacrer à la très sainte Vierge, sous son aimable titre de N-D. de Bonne-Espérance. Oh ! oui, elle était bonne l'espérance que nourrissait cet enfant dévoué de Marie, de voir bientôt établi dans tout ce pays le règne de Jésus-Christ ! Bonne espérance à la recherche des âmes, à la découverte des voies qui doivent les conduire au ciel, là où, quelques années auparavant, une espérance légitime dans des recherches et des découvertes d'un autre genre avaient fait donner à ce poste le nom plein d'espoir de Good-Hope.

Le P. Eynard, après avoir fait connaissance avec son novice, le P. Gascon et le Fr. Kearney, les laissait seuls

à la fin d'août pour visiter la Grosse-Ile, Saint-Cœur de Marie, et aller tout doucement demander compte à saint Michel de la protection accordée au fort Raë. Il revenait au mois d'octobre, époque trop tardive pour voguer en sûreté en petit canot d'écorce, au milieu des glaces dont était alors en partie couvert le grand lac. Aussi, le cher Père eut beaucoup à souffrir. Il lui fallut treize jours pour franchir une distance que l'on parcourt en cinq dans des circonstances plus favorables.

Le 17, il atteignit les rivages de son île au moment même ou son canot allait sombrer, parce que le frottement des glaces y avait pratiqué plusieurs voies d'eau.

Les canots d'écorce ne sont pas seuls exposés à cet inconvénient; car c'est ce même été que le bâtiment qui transportait de Londres à la factorerie d'York les approvisionnements des Missions de l'intérieur, périt dans les glaces de la baie d'Hudson, avec tout son chargement. Les Missions ne possédaient sans doute qu'une très faible partie de ce chargement ; cependant, cette perte fut vivement sentie et imposa aux Missionnaires un surcroît de privations.

Le P. Gascon, effrayé de la difficulté d'apprendre la langue montagnaise, demanda et obtint la permission d'aller passer une partie de l'hiver auprès du patriarche de la rivière au Sel, ce brave homme de Beaulieu dont nous avons déjà parlé. Le bon vieillard était sans doute bien peu propre à former un novice aux saintes obligations de la vie religieuse ; il pouvait du moins l'édifier par sa vie si chrétienne et l'instruire dans une science indispensable à notre saint ministère.

Le P. Faraud retourna visiter les bons Castors de la rivière à la Paix. Cette fois, il ne put se rendre qu'au fort Vermillon, d'où il revint à Athabaskaw, avec toute la facilité qu'offrent nos pittoresques voyages d'hiver.

Le P. Lacombe se procura lui-même et procura à ses confrères du lac la Biche, le plaisir d'une visite.

C'est le P. Mestre qui fut chargé, cet hiver, de la desserte de Saint-Charles pendant que le P. Lestanc continuait celle de Saint-Norbert, et que le P. LeFloch secondait Monseigneur à Saint-Boniface. Dans le cours de la même année, l'évêque avait fait deux visites à Saint-Joseph et une à Pembina.



Cathédrale de Saint-Boniface.

1860

Les années se succèdent et ne se ressemblent pas ; cela est vrai partout, cela est vrai ici, mais cela n'est pas vrai en tout ; aussi, l'année que nous commençons a ses points de ressemblance avec celles qui l'ont précédée, tout comme elle en diffère sous d'autres rapports.

En hiver, le P. Clut part encore à la suite de ses chiens et va à Notre-Dame des Sept-Douleurs continuer l'œuvre sainte que lui ont léguée ses devanciers : revoir les sauvages avec lesquels il avait fait connaissance l'année précédente, et qui ont compris l'affection qu'il leur porte et y ont correspondu.

Le P. Gascon promène son noviciat sur un autre point. Revenu depuis quelque temps auprès de son Père-maître, fortifié par ses conseils et ses exemples, il reprend ses *escarpins* et va au fort Raë, Mission de Saint-Michel. Ces généreux et fidèles serviteurs ne s'épargnent point, ne se donnent pas même la consolation si légitime de se refaire, dans leur petite communauté, des énormes fatigues de leurs longues courses, des fatigues plus grandes encore de la solitude. Le mercenaire est au milieu du troupeau ; il semble ardent et avide. Il faut qu'une ardeur plus grande, qu'une avidité plus insatiable soient les caractères distinctifs du vrai pasteur ; car il est bien plus difficile d'édifier que de démolir, de gagner que de perdre. Après une mission très fructueuse à Saint-Michel, le P. Gascon arrivait à Saint-Joseph le 20 juin.

Les extravagances du " Fils de Dieu " avaient mis quelques têtes en verve d'exaltation. Un autre Montagnais, sans viser tout à fait à s'asseoir sur le trône de l'Eternel, voulait du moins lui rendre grâces de n'être pas comme les autres hommes. Il ambitionnait, lui aussi, le merveilleux, étonnait par la hardiesse de ses inspirations, et surtout effrayait par ses menaces. Il était au portage à la Loche. Le P. Végreville, informé de ses menées, qui pouvaient avoir de fâcheuses conséquences, entreprit le voyage malgré l'état épouvantable des chemins. C'était à la fonte des neiges. Il confondit le rêveur en présence de ceux des siens qui étaient réunis. La victoire fut facile et complète. Le pauvre

imbécile reconnut sa faute ; l'humiliation guérit son orgueil.

Les émotions, les craintes, les préoccupations de sa nouvelle dignité, avaient trop fortement éprouvé les forces de Mgr Grandin. Une maladie assez sérieuse et beaucoup trop longue cloua, pendant plusieurs semaines, le jeune prélat à un lit de souffrances et d'inquiétudes. Il craignait de voir tous ses plans déjoués ; il craignait surtout de manquer au rendez-vous, de ne pouvoir porter à ses frères, dans le Nord, un secours qu'ils attendaient avec une si sainte impatience, de retarder ainsi l'extension des missions. Dieu entendit les accents chaleureux qui s'exhalaient de ce cœur si ambitieux de procurer sa gloire.

A l'époque fixée pour le départ, Mgr Grandin éprouva un peu de mieux. Il fit ses adieux à la belle France, qu'il aime toujours tant, à sa famille, que son cœur chérit d'une si vive affection. Il repassa l'Atlantique, s'arrêta au Canada pour y surveiller l'impression d'autres livres sauvages et s'y occuper activement des intérêts de nos Missions, auxquelles plus que jamais il éprouvait le besoin de se dévouer corps et âme.

Ceux qui accompagnaient l'évêque de Satala brûlaient comme lui du désir d'arriver à la Rivière-Rouge. Il leur semblait à tous qu'une fois entrés dans le diocèse, ils seraient dans la terre promise. Le 8 juillet, un courrier envoyé à la rencontre de la pieuse caravane, rapportait la nouvelle que le lendemain elle arriverait à Saint-Norbert, chez le P. Lestanc. Mgr Taché alla joyeusement à la rencontre de son digne coadjuteur. Mgr Grandin et le P. Séguin étaient déjà rendus, ayant pris les devants sur leurs compagnons. Les deux évêques se saluèrent d'abord d'une rive à l'autre ; la nacelle du batelier écarta bientôt cet obstacle. Les deux prélats, dans les bras l'un de l'autre, sentirent que leurs cœurs battaient bien à l'unisson. Des larmes de bonheur coulaient en abondance ; une de ces joies comme Dieu en accorde peu sur la terre, animait ces deux âmes, qui sentaient le besoin de s'appuyer l'une sur l'autre, ou mieux, de se confondre dans une même pensée de zèle, dans un même désir de gloire de Dieu, de l'honneur, du bonheur de notre chère Congrégation.

Mgr Grandin était avantageusement connu à Saint-Boniface. Une année de séjour avait suffi pour lui gagner tous les cœurs. Une foule nombreuse se porta à sa rencontre avec un affectueux empressement. Tout ce qui a vie et intelligence partagea la vive allégresse ressentie en ce beau jour. La joie de revoir Mgr Grandin était d'autant plus complète que Sa Grandeur arrivait suivie d'une nombreuse et noble escorte. Les PP. Séguin, Caer, Gasté, M. Oram, le Fr. Boisramé, un novice et un postulant comme Frères convers, se tenaient d'un côté du prélat, tandis que de l'autre côté on voyait trois Sœurs de la Charité et deux de ces généreuses jeunes filles qui les secondent si bien dans leur dévouement. Les Sœurs étaient celles promises pour l'Ile-à-la-Crosse, elles devaient s'y rendre avec Monseigneur de Satala. Celui-ci ne resta que vingt jours à Saint-Boniface, encore fut-il malade tout le temps. Cette maladie fut un sujet de pieux étonnement pour tous ceux qui en furent les témoins. On ne savait qui plus admirer, ou du chrétien supportant avec une sainte résignation la souffrance et la douleur, ou de l'apôtre montrant davantage l'ardeur de son zèle. Enfin, Monseigneur de Saint-Boniface fit de vives instances pour déterminer son coadjuteur à rester à l'évêché jusqu'au printemps suivant, tandis qu'il irait à sa place à l'Ile-à-la-Crosse. Toutes ses instances furent inutiles. Mgr Grandin finit par persuader tout le monde de ce dont il était convaincu lui-même, que de le retenir c'était le tuer. Il avait foi dans l'efficacité de nos voyages comme remède ; il avait surtout foi dans la bonté de ce Dieu qu'il voulait servir à tout prix, en la protection de Celle sous la bannière immaculée de laquelle il s'est enrôlé et qu'il aime si tendrement.

Le 30 juillet, ce courageux enfant de la famille, comme écrasé sous le poids de la responsabilite épiscopale, était porté de son lit à la voiture qui devait le conduire à quelques lieues plus loin, où définitivement il s'embarqua pour l'Ile-à-la-Crosse. Avec lui partaient le P. Séguin, le Fr. Boisramé et les Sœurs de la Charité. Ce voyage qui dura soixante-sept jours, fut un enchaînement bien exceptionnel de contre-temps, de difficultés, d'accidents de tous genres, mais ii fut aussi l'objet tion visible et spéciale. Enfin, le 4 octobre, la géné-

d'une protecreuse troupe débarqua à la Mission de Saint-Jean-Baptiste, à la satisfaction de tous ceux et celles qui la recevaient. Tout le monde sentait les conséquences avantageuses qui résulteraient de l'arrivée de Sa Grandeur, de l'arrivée aussi des Sœurs. Qu'on juge surtout-de la joie qu'éprouvèrent les PP. Végreville et Moulin et le Fr. Dubé !

Le P. Caer, arrivé à Saint-Boniface avec Mgr Grandin, en partit un peu avant lui pour le lac Sainte-Anne. Il y allait remplacer le P. Frain, qui, après avoir lutté en vain contre la maladie, venait chercher quelque soulagement à la Rivière-Rouge.

Le P. Gasté fut placé à la solitude de Saint-Norbert pour y goûter les charmes particuliers qu'a une maison de noviciat. Le P. Lestanc reprit vis-à-vis de lui les fonctions qu'il avait exercées vis-à-vis du P. Gascon l'année précédente.

Des bords de la Siskatchewan comme de la colonie d'Assiniboia, on va à la Prairie. Cette année, le P. Rémas exerça ce beau ministère et eut l'immense consolation d'arrêter une guerre désastreuse, ou mieux, le massacre d'une petite tribu rivale et nombreuse. Quoique infidèles, les Pieds-Noirs, par cette docilité à la voix du prêtre, s'attirèrent la grâce de conversion qui leur est offerte aujourd'hui. Prions Dieu pour qu'ils en profitent.

Cependant, l'apôtre de Notre-Dame de Bonne-Espérance, dans son immense isolement, à plus de 1,200 kilomètres de tout confrère, appelait de ses vœux les plus ardents le moment où il pourrait entreprendre davantage pour la gloire de son divin Maître. Afin de voir les sauvages de son poste, il y resta jusqu'à leur arrivée. Il partit ensuite pour le fort Norman, Mission de Sainte-Thérèse. Quelle ne fut pas la peine du zélé Missionnaire, en y arrivant, de voir que le ministre l'y avait précédé et était venu y rencontrer les nombreux Indiens qui s'étaient réunis tout exprès pour voir le prêtre catholique ! Vif en besogne et à force de promesses, en assurant que le prêtre ne viendrait pas, que d'ailleurs les deux religions étaient semblables, le ministre de l'erreur avait déterminé quinze sauvages à se laisser baptiser par lui ; les autres refusèrent constamment. La perte des quinze rangés du côté de l'er-

reur faisait dire au vrai pasteur : " Si jamais dans ma vie mon cœur a été brisé, c'est bien à cette nouvelle ; le vent glacial du protestantisme est donc passé sur la Mission de Sainte-Thérèse ! Puisse la séraphique patronne de ce poste compter tous les soupirs de mon cœur et redire à mon Dieu toute l'amertume dont mon âme est abreuvée... Cependant, à mon arrivée, la joie s'était répandue dans le fort, parce que le nombre de ceux qui voulaient m'appartenir était beaucoup plus grand. Le ministre partit le lendemain de mon arrivée, laissant son maître d'école et son interprète."

Ici encore, on voulut faire des avanies au P. Grollier. L'individu en charge du poste lui dit qu'il ne pouvait lui accorder l'hospitalité, parce qu'il n'avait pas d'ordre à cet égard. L'impitoyable lettre du gouverneur fut encore exhibée et produisit son effet. Le Père séjourna environ deux mois au fort Norman. Pendant ce temps, il eut la consolation de voir se rendre à la vérité cinq de ceux qui avaient été baptisés par le ministre. Il poussa ensuite vers le fort Simpson, où il arriva au milieu du mois d'août. Les sauvages l'écoutèrent fidèlement.

De leur côté, les Missionnaires du grand lac des Esclaves ne demeurèrent pas tranquilles. Il fut décidé que la profession du P. Gascon serait retardée à cause de l'absolue nécessité de voyager. Au mois d'août, le P. Eynard laissa son novice pour visiter la Grosse-Ile et le fort Raë. Ce bon Père eut beaucoup à souffrir pendant cette mission. Il la prolongea dans deux visites qu'il fit au lac Brochet, où il avait en vain espéré voir un grand nombre de familles indiennes. Pour des raisons indépendantes de leur volonté, ces sauvages n'étaient pas rendus lors de la première visite. A la seconde ils n'étaient qu'en petit nombre, en sorte que le P. Eynard, dont le zèle pieux avait compté sur la consolation d'administrer le sacrement de la régénération à des centaines d'enfants, n'en baptisa que quelques-uns. Bien sûr, Dieu n'en aura pas eu pour moins agréable le dévouement de ce bon Oblat. Le 14 décembre, après treize jours de marche à la raquette, il s'agenouillait avec bonheur dans le petit sanctuaire de Saint-Joseph.

Pendant l'absence du maître, mais d'après ses ordres,

le novice prenait ses spirituels ébats dans une autre direction. Par suite de malentendus, le P. Gascon n'avait pu obtenir un passage sur les barques de la Compagnie. Sans perdre de temps, il engagea des sauvages, loua un petit canot d'écorce, fit ses adieux au Fr. Kearney qu'il laissa seul, puis commença une navigation périlleuse à travers le grand lac. A l'extrémité de cette mer, à la Grosse-Ile, il salua le P. Eynard ; il continua avec précipitation, malgré le froid, la pluie, etc., à descendre le fleuve, puis, à la surprise de tout le monde, à la grande joie du P. Grollier, il arriva au fort Simpson.

Comment exprimer le bonheur des deux Mission naires ? Le P. Grollier n'avait pas vu de confrère depuis plus d'un an. Il allait repartir, non seulement sans en voir, mais, ce qui lui sembla plus cruel encore, sans l'espoir qu'un prêtre irait, cette année, commencer la Mission du fort Liard, vers lequel le ministre, triomphant de l'absence de son antagoniste, allait se diriger dans quelques jours. Ce bonheur était encore augmenté par l'ascendant que devait nécessairement exercer l'énergie déployée par le P. Gascon, qui arrivait au moment même où on se félicitait d'avoir réussi à l'empêcher de venir.

Les deux Pères ne passèrent ensemble qu'un jour et qu'une nuit ; mais c'en fut assez pour se consoler, assez pour que leur zèle reçût l'assurance d'un nouveau triomphe pour la cause sainte. Quelques petits services rendus au bourgeois du district firent enfin cesser cette idée que les Missionnaires catholiques étaient des ennemis. On leur paya ces services largement, surtout en leur accordant ce qu'ils désiraient le plus, la facilité d'exécuter leur pieux projet pour la conversion des sauvages. Le P. Gascon obtint un passage sur les barques qui remontaient la rivière au Liard ; il put même partir deux jours avant le ministre anglican, qui ne renonçait pas à son projet d'évangélisation. Le Missionnaire arriva au fort de Liard le 4 septembre, et le confia de suite à l'archange Raphaël, l'ange du bon voyage, cette véritable médecine de Dieu à laquelle il demandait la guérison de la cécité spirituelle de la nouvelle tribu qu'il venait évangéliser. Le ministre arriva ensuite, mais il était trop tard. Il ne vint que pour contempler le triomphe du catholicisme. Une belle croix fut plantée

pour encourager les sauvages et dire à l'iconoclaste : *Ubi est...... victoria tua* ? Puis le prêtre et le ministre plièrent leur bagage, prirent passage sur les mêmes embarcations, et descendirent au fort Simpson. Le P. Gascon y fut bien accueilli ; y rencontrant une barque qui remontait au grand lac des Esclaves, il en profita pour retourner à Saint-Joseph, saluant en passant la Mission du Saint-Cœur de Marie.

Le P. Grollier était aussi rentré dans les bonnes grâces du chef du district, qui non seulement facilita son retour à Good-Hope, mais même donna des ordres pour qu'il pût pousser plus loin. Tout joyeux et consolé de la récompense que recevait son zèle admirable, le petit *Montpellerien* se remit en route. Une autre satisfaction l'attendait ; le premier sauvage qu'il rencontra en mettant pied à terre à la Mission Sainte-Thérèse était l'un des dix restés fidèles au maître d'école protestant et qui, cette fois, voulant être fidèle à la grâce, demanda au P. Grollier de l'instruire. Le Missionnaire ne fit que toucher au fort Norman, il ne s'arrêta que bien peu à Notre-Dame de Bonne-Espérance. Il descendit le fleuve pour aller savourer les consolations qu'il a fait connaître lui-même dans une lettre au P. Léonard, et dont nous extrayons les passages suivants :

" Fort Good-Hope sur la rivière Mackenzie,

" 28 mai 1861.

" L'automne dernier, j'ai fait une course de soixante lieues, en descendant toujours le grand fleuve, pour me rendre au fort de la rivière Peel, où se réunissent les sauvages de la tribu des Loucheux et des Esquimaux de la grande rivière Mackenzie ; c'était pour la première fois que je voyais ces deux peuples ; ils ont chacun leur langage et sont loin de s'aimer ; bien des fois, il se sont fait la guerre déjà, et le désir de la vengeance était encore violent dans tous les cœurs, tant chez les Esquimaux que chez les Loucheux, lors de mon arrivée. Le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, les ayant réunis autour de ce signe de réconciliation, je fis approcher les deux chefs, et leur ayant fait croiser les mains au bas de la croix, je la leur fis baiser comme le signe d'alliance et de la paix entre eux et avec Dieu ; mes mains

pressant les leurs sur le pied du crucifix, je leur fis promettre de s'entr'aimer à l'avenir ; ainsi la croix était le trait d'union entre moi, enfant des bords de la Méditerranée, et l'habitant des plages glacées de la mer Polaire ; la Croix avait franchi toute distance, elle dominait *a mari usque ad mare.* De plus, je donnai au chef des Esquimaux une image du Sauveur en croix, au bas de laquelle j'écrivis ces paroles de la prophétie qui s'accomplissait ; *Viderunt omnes termini terræ salutare Dei nostri ;* et je fis présent d'une autre image représentant la Mère de notre Sauveur avec cette autre si vraie prophétie : *Beatam me dicent omnes generationes.* C'est en ce beau jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix que la grande nation des Esquimaux offrit ses prémices à l'Eglise, et plusieurs d'entre eux devinrent enfants de Dieu en recevant le baptême. Je n'essayerai pas de vous dire mon émotion au moment où, pour la première fois, je versai l'eau régénératrice sur ces jeunes fronts esquimaux. Je suis revenu au fort Good-Hope un peu avant les glaces, dans une petite barque faite de peau de baleine ; je me propose d'y retourner cet été. J'ai éprouvé encore une fois, dans ce voyage, l'amoureuse assistance de la Providence qui veille avec tant de soin sur les Missionnaires : trois jours avant d'arriver au fort, nous mangions notre dernière bouchée ; les deux sauvages qui conduisaient l'embarcation m'avertirent que nous n'avions plus rien ; il ne restaient, en effet, que treize petites arêtes auxquelles, les jours précédents, on avait enlevé la chair. C'était la veille de la fête des saints Anges ; en récitant les premières Vêpres, je lus ces paroles qui me frappèrent : *Angelis suis mandavit de te*, je pensais alors que, serviteur de Celui qui autrefois, dans le désert, voulut éprouver la faim, je serais, comme Lui, secouru par les Anges. Je ne fus pas trompé dans mon attente ; le lendemain matin, à peine nous mettions-nous en route, que nous apercûmes du sang le long du rivage. " Voici notre déjeuner, " dis-je à mes sauvages, En effet, après avoir fait quelques pas, guidés par la trace du sang, nous découvrîmes un monceau de viande toute fraîche ; c'était ni plus ni moins que des quartiers d'orignal et de caribou cachés sous des branches de sapin. Un Indien avait fait si bonne chasse que ne pouvant la transporter, il avait été chercher une berge

au fort, et nous avait ainsi laissé, à son insu et juste sur notre passage, de quoi continuer notre voyage plus agréablement que nous ne l'avions commencé. "

Pendant qu'à l'extrémité du nord-ouest du diocèse, nos Pères soutenaient la lutte avec un air admirable et une indomptable énergie ; pendant qu'au centre, à l'Ile-à-la-Crosse, l'arrivée d'un nouvel évêque et de sa courageuse bande témoignait du progrès véritable de nos Missions, l'extrémité sud-est, Saint-Boniface, voyait aussi des changements faits pour le triomphe de la même et bonne cause. Le P. Lestanc fut appelé à l'évêché pour en prendre la direction, pendant l'absence de l'évêque. Le P. Mestre le remplaça comme curé et maître des Novices. Les Frères des Écoles chrétiennes nous avaient laissés. Le P. LeFloch fut chargé de notre petit collège, où M. Oram enseigna la langue anglaise.

Le 3 octobre, Mgr de Saint-Boniface partit pour la visite de nos Missions de l'Ouest. Huit jours après le départ de l'évêque arrivaient le P. Laurent Simonet et le Fr. Glénat, venus d'Europe par la baie d'Hudson.

Mgr Grandin, en passant à Saint-Boniface, avait vu avec peine que l'Ordinaire du diocèse était un peu trop souvent à l'écurie, et promenait trop Sa Grandeur au milieu des fermes, et jusque dans les moindres détails du matériel considérable qu'il doit entretenir pour subvenir aux besoins des différentes Missions. Notre bien-aimé Fondateur apprit ces détails avec peine, et voulut bien, dans cette sollicitude si paternelle qui le distinguait, procurer quelque adoucissement à l'évêque de Saint-Boniface, en lui envoyant quelqu'un sur lequel il pût se reposer dans le détail de l'entretien de son établissement. Le Fr. Jean Glénat avait donc été envoyé, avec l'injonction formelle qu'il fût gardé à l'évêché pour que Monseigneur pût se décharger sur lui d'une partie au moins de sa besogne, je ne dirai pas indigne, puisque *omnia cooperantur in bonum*, mais bien pénible en ce sens, du moins, qu'elle absorbe un temps considérable et précieux. Qu'on veuille donc bien ne pas trop s'étonner si nous sommes si peu évêque ; nous avons été trop longtemps fermier, pour ne pas dire le reste ; nous le sommes encore beaucoup trop, à notre goût ; mais enfin, nous le sommes bien moins depuis

l'arrivée de l'excellent Fr. Jean. Le P. Lestanc, qui dirige toujours l'évêché en notre absence, n'en veut pas plus que nous à notre vénérable Fondateur de cette délicate attention.

L'évêque de Saint-Boniface était parti dans la pensée de se rendre directement à Notre-Dame des Victoires, puis à Saint-Joachim et au lac Sainte-Anne. Déjà il était passé aux forts Ellice et de là à la montagne de Tondre. Le 20 octobre, il arrivait au fort Carlton, déplorant partout sur son passage le triste état d'infidélité dans lequel gémissaient encore les tribus de cette partie du diocèse. Ces peuplades infortunées, abreuvées d'eau de feu par les traiteurs de pelleteries, semblaient sans doute, bien éloignées du royaume de Dieu. Le Seigneur a parmi eux ses élus.

De Carlton, si le temps se maintenait beau, on pouvait, en dix jours, atteindre l'Ile-à-la-Crosse, revoir la chère Mission de Saint-Jean-Baptiste, revoir Mgr Grandin dont nous étions si inquiets,nous entendre avec lui, lui communiquer les lettres si importantes que nous avions reçues après son départ de Saint-Boniface. Il n'en fallait pas tant pour nous déterminer à changer notre itinéraire et à nous diriger vers le nord, quitte à souffrir plus tard en route, et à payer de la jambe les jouissances du cœur et les consolations de l'âme.

Le 23, Monseigneur de Saint-Boniface laissait Carlton. A peine parti du fort, la neige commença à tomber, le temps se mit à l'hiver, ce qui n'était que le cours ordinaire des choses à cette époque et en ces régions. L'évêque, menacé de rencontrer des difficultés, peut-être très graves, demanda à saint Raphaël de le conduire heureusement au but désiré. En récitant les premières Vêpres de l'office de l'archange, guide des voyageurs, il promit quelque chose en son honneur, s'il arrivait à l'Ile-à-la Crosse la veille de la Toussaint. Le céleste compagnon de Tobie, touché sans doute de la confiance que cette promesse semblait ajouter à celle que le P. Gascon venait de lui témoigner en le choisissant, quelques semaines auparavant, pour le patron de la Mission du fort de Liard, voulut bien écouter notre prière. Le 30 octobre, nous arrivions à l'Ile-à-la-Crosse, pas plus attendu, mais tout aussi bienvenu que l'eussent été, à notre place, les saints de Dieu, dont nous

devions faire la fête le lendemain. Au premier jour libre, une messe solennelle d'action de grâces fut célébrée en l'honneur de saint Raphaël, parce qu'il avait entendu la demande souvent répétée : *Ut cum pace, salute et gaudio revertamur ad propria. Ad propria.* Mon révérendissime Père, pardonnez à mon cœur qui donne ce titre à la Mission de l'Ile-à-la-Crosse. Ce cœur a battu si fortement autrefois sur cette plage lointaine et déserte, il l'a tant aimée ! Notre corps aussi y a souffert, et l'a arrosée de ses sueurs ; nous l'avons habitée pendant dix ans, et, pendant longtemps, nous avons cru que nous y reposerions à notre heure dernière. C'est assez pour justifier l'appellation *ad propria.* Puis, appelé à nous fixer ailleurs, nous ne sommes pas devenu étranger au berceau de notre vie de Missionnaire. Ne sont-ce pas nos frères qui continuent l'œuvre sainte à laquelle nous avons travaillé, et cultivent avec tant de soins le figuier que nous avons planté de nos mains et arrosé de tant de sueurs ? L'admirable union des cœurs dans les doux liens de nos saintes Règles ne rend-elle pas nôtre ce qui est le leur ? De plus, ces chrétiens que nous avons baptisés, que nous avons nourris du pain des forts, auxquels nous avons communiqué les dons du Saint-Esprit, ne sont-ils pas une portion du troupeau confié à notre sollicitude pastorale ? C'est en leur faveur que nous nous privons du bonheur d'avoir auprès de nous notre digne et bien-aimé coadjuteur. Oh ! oui, oui, *ad propria.* Dieu ! comme notre poitrine se soulevait sous les battements de notre cœur, à mesure que notre œil voyait se dessiner le riant tableau qu'offre à la vue le joli établissement de nos Pères de l'Ile-à-la-Crosse ! Elle est gentille et proprette, cette petite église qui fixe les regards, et semble s'abaisser pour laisser voir les formes et les proportions de la maison des Missionnaires Oblats, d'un côté, et, de l'autre, du couvent des Missionnaires Sœurs de la Charité. Et là-bas, à côté, sur la montagne, cette magnifique Croix, au pied de laquelle s'étend le gracieux paysage qu'elle abrite et protège de sa vertu divine.

Quelques instants après, notre cœur se reposait sur celui de Mgr Grandin. Nous embrassâmes nos Pères et nos Frères, saluâmes les bonnes religieuses ; ensuite, tout le monde entra à l'église pour offrir au Dieu de

charité cet instant d'un bonheur qui surpasse même l'idéal que l'imagination peut s'en former. Des surprises de ce genre ne se rencontrent pas souvent dans la vie. Cet acte termina, quelques heures trop tôt, la retraite annuelle. Le lendemain, sept Oblats renouvelaient à Dieu leurs vœux de religion, lui promettant: *Ad mortem usque perseveraturum in sancto Instituto et in Societate Missionariorum Oblatorum Sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ. Sic Deus nos adjuvet. Amen.*

Le temps était précieux, il fallut l'employer à régler les grandes questions qui intéressent nos Missions. La mesure la plus importante arrêtée dans cette circonstance fut de travailler à la réalisation du désir exprimé dans les diverses lettres de nos Pères de la rivière Mackenzie. Ces bons Pères, effrayés de leur isolement et de leur éloignement; convaincus, d'ailleurs avec raison, de l'importance de leur Mission, demandaient qu'on leur donnât un évêque à eux: un évêque qui, demeurant avec eux, pût les diriger, et, par le poids de son influence et de la considération qui nécessairement entoure ceux qui sont revêtus des premières dignités de l'Église, les empêchât d'être exposées aux mille tracasseries qu'ils avaient déjà eu à endurer; "un évêque-roi," disait le P. Grollier, à opposer au traiteur-roi du Nord; un évêque des *lieux*, qui n'eût pas à courir du midi au septentrion, seulement à de rares intervalles, mais qui fût toujours là pour répondre à toutes les demandes, satisfaire à toutes les exigences. Il fut donc décidé que l'on demanderait au Souverain-Pontife la division du diocèse de Saint-Boniface en en retranchant les districts de la rivière Mackenzie et d'Athabaskaw pour former un nouveau siège; puis, que le Vicaire de Jésus-Christ serait supplié de préconiser le P. Faraud comme évêque-roi (ou valet) de ces froides régions. Dans la crainte que cette mesure ne rencontrât trop de difficultés, il fut décidé que l'évêque de Saint-Boniface irait en Canada l'été suivant, pour obtenir le consentement de l'archevêque de Québec et des autres suffragants de la province; qu'en attendant la conclusion de cette importante affaire, Mgr Grandin partirait au printemps pour visiter les districts d'Athabaskaw-Mackenzie. Au lieu d'une simple visite, il y prolongerait son séjour assez longtemps pour tout régler à la plus grande

gloire de Dieu. Il fut ensuite décidé que l'on reprendrait d'une manière effective la Mission du lac Caribou et que le P. Végreville irait, cette année-là même, en faire la visite. Le fort Carlton réclamait aussi un secours si urgent, que le P. Moulin reçut ordre de s'y rendre et d'y passer une partie de l'hiver. Ces questions, si fécondes en résultats avantageux, étant réglées, l'évêque de Saint-Boniface n'attendait pour reprendre sa route que le moment où les rivières et les lacs seraient assez gelés. Mais il y avait là tout auprès des Scolastiques qui, croyant entendre des entretiens en quelque chose semblables à ceux du vénérable P. Benoît, en désiraient la prolongation. Ils demandaient non des orages et des tempêtes, mais, au contraire, la continuation de la belle saison. Ils avaient été jusqu'à prophétiser que, contrairement à ce que l'histoire du pays pouvait faire prévoir, le lac de l'Ile-à-la-Crosse ne se glacerait pas avant le 23 novembre, anniversaire du sacre de Mgr Taché. Cette prophétie s'accomplit à la lettre. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu pareille température en pareille saison. Ce n'est que le 24 novembre que l'on commença un peu à marcher sur la glace du lac. Il fallut donc, le 23, passer par tout le cérémonial d'une fête pompeuse. La nuit suivante, on se fit des adieux d'autant plus pénibles, ce semble, que les jours de la réunion avaient été plus heureux et plus gais.

Le 28 du même mois, le P. Végreville partit pour le lac Caribou.

Le 1er décembre, le P. Moulin s'achemina vers Carlton. Les chemins étaient affreux; il n'y avait pas assez de neige pour les traîneaux, certains lacs et rivières n'étaient qu'à demi gelés. Ce n'était ni l'été, ni l'hiver. Les trois Missionnaires, dans des directions à peu près opposées, eurent des difficultés à peu près semblables. Le P. Végreville arriva au lac Caribou, où nous le retrouverons le printemps prochain; tandis qu'à Carlton, nous souhaiterons la bonne année au P. Moulin.

Contentons-nous, pour le moment, de suivre l'évêque de Saint-Boniface, qui, lui, devait aller plus loin. L'état affreux des chemins et l'impossibilité de traverser le grand lac Froid, non encore gelé, l'obligèrent

à dévier de la route qui devait le conduire à N.-D. des Victoires. Il se rendit au fort Pitt, où il arriva épuisé de fatigue, après dix jours d'une marche bien pénible. De là, il renvoya à l'Ile-à-la-Crosse ses guides et ses chiens, changea les traîneaux, qui s'étaient complètement usés sur la terre et sur les troncs d'arbres : puis, montant lui-même à cheval, il se dirigea vers le lac la Biche, où il arriva la cinquième journée. C'était le 8 décembre ; malheureusement, c'était à soleil couché. Toute la diligence possible n'avait pas permis au prélat d'arriver à temps pour célébrer les saints Mystères. Cette cruelle privation fut compensée par le plaisir de voir les PP. Maisonneuve et Tissot, et les FF. Bowes et Salasse.

Le lendemain, dimanche, l'évêque donna la confirmation et annonça son départ pour le 13. La fête de l'Immaculée-Conception était précisément le jour qui avait été fixé pour donner la confirmation au lac Sainte-Anne. Le Vicaire, craignant que la population de cette Mission, fatiguée d'attendre, ne se dispersât dans les forêts et les prairies avant son arrivée, se vit forcé, quoique à regret, d'abréger un séjour qui lui eût été si agréable. Après s'être assuré de l'état de la Mission et avoir pris des mesures que lui suggéraient les circonstances, il s'éloigna des Missionnaires, que ce prompt départ contrariait aussi.

C'est le 13 décembre que l'évêque de Saint-Boniface se mit en route. La veille, deux hommes avaient pris les devants avec les chevaux, les provisions et le bagage destinés au voyage. L'évêque partit avec le fidèle Alexis, que tout le monde doit ou devra connaître, et un traîneau attelé de quatre chiens. La neige n'était pas assez profonde, en sorte qu'au lieu de monter sur le traîneau, Sa Grandeur demanda à ses jambes les services accoutumés. Le 14, maître Alexis donnait l'éveil dès une heure du matin, prétendant que ce n'était pas trop tôt pour pouvoir atteindre ce jour-là même ceux qui avaient les devants. Après un précoce déjeuner, l'évêque et son guide reprirent le sentier mal frayé et continuèrent leur pénible marche. Vers les dix heures, nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de nourriture : la rareté du bois ne nous permit de faire que très peu de feu. Je m'assis auprès, un peu sérieux. J'avais

froid, j'avais faim, j'étais fatigué. Dans cette position quelque peu pénible, à plus de trois cents lieues de Saint-Boniface, il me vint en pensée de regretter mon habitation, l'espèce de bien-être que j'y aurais goûté si quelque enchantement féerique m'y avait tout à coup transporté.

Hélas! pourquoi faut-il donc que nous soyons si facilement portés à désirer ce que nous n'avons pas, à regretter le sort que nous fait la Providence, pourtant si bonne et si paternelle ? Comme l'on sait peu quelquefois ce que l'on souhaite !...Dans cette circonstance, auprès d'un petit brasier qui me réchauffait à peine, j'étais porté à regretter les colorifères de l'évêché de Saint-Boniface, et à cette même heure, ces mêmes calorifères réduisaient et mon évêché et ma cathédrale en un immense brasier, dont la violence détruisait en quelques instants ces édifices qui m'étaient si chers. Je trouvais désagréable le sifflement du vent, agitant avec bruit les cimes des arbres décimés de la forêt, me glaçant moi-même, et j'aurais voulu être là où j'aurais entendu le craquement de nos édifices religieux s'affaissant sous le poids de la destruction et lançant à ceux qui les environnaient des torrents de feu et de flammes. J'étais tenté de trouver pénibles quelques souffrances physiques, et Dieu m'épargnait les tortures morales, les déchirements du cœur, que m'aurait coûté la vue du désastre qui venait fondre sur nous. C'étaient le jour et l'heure de cet incendie dont il a déjà été parlé dans les *Annales de la Congrégation* (t. 1, p. 78), de cet incendie par lequel nos Frères habitant l'évêché de Saint-Boniface se trouvèrent sans abri, sans le moindre vêtement, sans un livre. Il a, sans doute, été assez question de ce désastre ; mais ce que je désire que toute la Congrégation sache, c'est la conduite tenue en cette circonstance par notre noble et digne ami, M. Mac-Tavish, gouverneur de la colonie de la Rivière-Rouge. Non content d'accourir sur les lieux au moment où l'incendie éclata, il donna à nos Pères les témoignages les plus éclatants de sa sympathie, versant des larmes abondantes et prodiguant les preuves d'une générosité égale à l'exquise délicatesse qui l'inspirait.

Le soir du même jour, l'évêque de Saint-Boniface re-

joignit ses hommes et ses chevaux, et sans se soucier trop de son palais, dont il ignorait la destruction, étendait simplement sa couverture au pied d'un arbre et s'y reposait tranquillement. Le 15, de grand matin, l'évêque et sa suite étaient en selle, et, le 19, arrivaient à Saint-Joachim. Le P. Lacombe en était parti le matin même. Nous continuâmes, et dès le lendemain nous rencontrâmes d'abord le P. Caër, qui s'en allait passer les fêtes de Noël à Saint-Joachim. Un peu plus loin, c'était le P. Lacombe, qui nous attendait si peu qu'il ne voulut pas nous reconnaître lorsque nous le rencontrâmes à l'improviste au milieu de la forêt et que nous l'invitâmes à rebrousser chemin. Tout occupé du soin de ses chiens qui menaçaient de s'embarrasser au milieu des voitures qui les précédaient, il trouva Notre Grandeur trop haut placée sur son cheval, et se confondit en une masse de : " Est-il possible ? " qui nous donna tout le plaisir de lui sauter au cou et de lui reprocher son incrédulité.

Le soleil disparaissait de l'horizon ; il était nuit close lorsque nous entrâmes dans la chapelle du lac Sainte-Anne, où le bon P. Rémas nous accompagna tout joyeusement, nous aidant à chanter un *Te Deum* dont l'harmonie n'était pas, certes, le mérite principal, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'entrain. Les Sœurs de la Charité, que nous avions eu la consolation de bénir en entrant dans la chapelle, nous y suivirent, pensant un peu comme nous et nos Missionnaires, et pourtant elles ne purent point chanter comme nous. Je laisse à ceux qui nous connaissent, ainsi que le P. Rémas, à expliquer ce phénomène. Nous passâmes ensuite quelques jours avec nos Missionnaires, jouissant du bonheur de nous entretenir avec eux et d'atténuer par là la monotonie de leur isolement. Nous leur racontâmes, et ils écoutèrent avec un plaisir particulier, ce que nous savions du voyage de Mgr Grandin, de ses épreuves, du bien fait par nos Pères jusqu'à l'extrême nord. Nous nous félicitâmes tous ensemble, à la fin de cette année, de ce que le diocèse possédait dix-neuf Pères Oblats, deux Pères novices et huit Frères convers. Des consolations que le bon Dieu nous accorde quelquefois, une des plus sensibles est sans doute de voir augmenter

le nombre des nôtres, et l'assurance de salut que cette augmentation donne aux âmes infortunées confiées à notre sollicitude.





TRÈS-RÉVÉREND PÈRE JOSEPH FABRE,
SECOND SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES OBLATS, M. I.

IV

1861

Mon révérendissime et bien cher Père, deux événements signalent l'année dont nous allons parler ; deux événements dont les incalculables conséquences n'affectent pas seulement le Vicariat de la Rivière-Rouge, mais bien toute notre chère famille, toute la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Impossible de nommer l'année 1861 sans sentir nos cœurs en proie à la plus vive émotion. Des souvenirs d'une trop juste douleur, des souvenirs d'une joie trop juste aussi, se rattachent à cette année, qui fit époque partout où se trouvent les nôtres et que nous considérons ici, nous, comme la première partie de la quatrième période de l'histoire de nos Missions.

Dès le commencement de cette année, un cri d'alarme avait été poussé à Marseille, et son écho solennellement douloureux avait redit jusqu'aux extrémités du monde les vives inquiétudes des enfants dévoués de Mgr de Mazenod. En vain des prières aussi ardentes que nombreuses s'étaient élevées vers le ciel. La couronne du grand serviteur de Dieu était ornée de tous ses fleurons, la mesure des mérites était pleine. Dieu, si fidèlement et si généreusement servi pendant une longue et noble carrière, ne voulait plus différer la récompense. Le 21 mai compte parmi nos jours les plus tristes. Nous étions orphelins ! Le cœur si aimant de notre Père avait cessé de battre sur la terre. La tombe se refermait sur ce que nous avions de plus cher et de plus vénéré. L'âme de notre Fondateur s'envolait vers un monde meilleur, laissant au service de l'Eglise la famille qu'il avait fondée, et laissant à cette famille elle-même l'exemple des plus grandes et des plus généreuses vertus.

La douleur est souvent injuste ; la nôtre nous portait à croire que le ciel avait été trop sévère, lorsque lui-même voulut nous montrer qu'il a bien le droit d'af-

fliger, puisqu'il a le pouvoir de prodiguer de si abondantes consolations, et qu'à toutes les peines qu'il nous ménage, il offre une compensation qui montre partout la main paternelle qui sait tirer le plus grand bien même de ce que nous redoutons le plus, de ce que nous regrettons davantage.

Le 21 mai avait jeté la consternation dans toutes nos maisons ; une espèce de prostration générale semblait être le partage des Oblats, lorsque le grand événement du 5 décembre fit renaître la joie dans tous les cœurs, releva tous les esprits par la plus entière confiance. Dieu ne nous avait point abandonnés. Sourd à une première demande, il avait écouté la seconde ; nous n'étions plus orphelins. L'œuvre de notre bien-aimé Père se continuait dans et par son fils chéri ; la personne était changée, l'esprit et le sentiment ne l'étaieut pas.

Aujourd'hui, en rapprochant ces deux grands événements, il nous est donné de voir combien Dieu protège et bénit notre chère famille, puisqu'il a permis de passer, sans secousse violente,par la plus cruelle épreuve qu'il puisse envoyer à une communauté naissante. Adorons les desseins impénétrables de Dieu. Imitons le Père généreux que nous pleurons, consolons celui que la Providence a suscité pour continuer et consolider son œuvre.

Pour rentrer d'une manière plus immédiate dans notre sujet, groupons, autour de ces deux grands événements, ceux accomplis dans nos Missions et pour nos Missions, pendant l'année 1861.

C'est en la compagnie des Pères du lac Sainte-Anne que le Vicaire salua la nouvelle année. Avec ces zélés Missionnaires, il fut décidé que l'on fonderait un nouvel établissement pour suppléer à ce qui manquait à l'établissement actuel, et faciliter la desserte de la Mission de Saint-Joachim. Une place magnifique, à 8 milles et demi d'Edmonton, fut choisie pour cette nouvelle fondation et dédiée à saint Albert. Les plans de campagne pour l'année furent arrêtés. Le 14 janvier, l'évêque prit congé des Missionnaires et des chrétiens qu'ils évangélisent. Notre cœur regrettait cette séparation, il était vivement touché du zèle de nos Pères et du bien accompli si généreusement.

Qu'on nous permette aussi un mot de reconnaissance à l'adresse de M. J. W. Christie, agent de l'honorable Compagnie dans cette importante et belle partie du pays. Depuis son arrivée à Edmonton, ce monsieur n'avait cessé de donner à nos Missionnaires les marques les plus ostensibles de respect et d'attachement. Pour leur facilité et leur satisfaction, il avait fait construire gratuitement, à l'intérieur même de son fort, une jolie petite église, à laquelle est adjointe une résidence commode pour les Pères. A l'arrivée de l'Évêque, et pendant tout son séjour, M. Christie se montra d'une attention aussi délicate qu'empressée ; puis, quand il s'agit du départ, il fit spontanément tous les frais et préparatifs, et prit si bien ses mesures que, pour la première fois, l'Evêque fit un long voyage sans fatigue. Sur une espace de 1,500 kilomètres, il ressentit les suites de ces attentions qui furent secondées par M. Alexandre Christie, son frère, en charge du district voisin. Ces deux messieurs nous donnèrent tant de facilités, que ce long voyage, au milieu de la saison la plus rigoureuse, nous reposa au lieu de nous éprouver. Il nous reposa d'autant plus que notre cœur jouissait d'une bien douce consolation, par l'assurance que nous donnèrent les deux messieurs Christie d'en finir, dans leurs districts respectifs, avec le commerce des liqueurs enivrantes parmi les sauvages, promesse qu'ils effectuèrent l'année suivante, et qui assure à nos Missions de l'Ouest une bien plus grande prospérité et aux pauvres sauvages une protection dont ils ont tant besoin

Nous passâmes par le fort Pitt. A Carlton, nous eûmes la consolation de rester quelques jours avec l'excellent Père Moulin, qui y faisait le bien, s'accommodant parfaitemeut à sa solitude.

Le 5 février au soir, arrivé au fort de la montagne de Tondre, l'évêque de Saint-Boniface apprit l'incendie de sa cathédrale. Quelques jours après, en voyant la baie des Canards (autrefois Mission de Saint-Edouard), puis le poste Manitoba (Mission de Notre-Dame du Lac), Mgr de Saint-Boniface sentit son cœur plus vivement en proie à la peine que lui avait toujours causée l'abandon de ces Missions, et remit à son retour à prendre des mesures pour réparer ce malheur. Enfin, le 23 février, il s'agenouillait au milieu des ruines de sa cathédrale,

pour en offrir à Dieu le sacrifice, et lui demander le moyen de la reconstruire, si tel était son bon plaisir.

Conformément à ce qui avait été réglé au moment même où le vicaire laissait Edmonton, le P. Lacombe en partait aussi pour aller visiter le fort de la Montagne. Au mois d'avril, on commença les travaux de Saint-Albert, et les trois Pères du lac Sainte-Anne se partagèrent, en hiver et en été, le soin des Missions confiées à leur sollicitude et la visite des camps de la prairie.

Le P. Tissot, de son côté, alla passer le carême au fort Pitt. Le zèle de ceux qu'il y évangélisa lui procura de grandes et de bien douces consolations. L'été suivant, le même Père visitait ses confrères du lac Sainte-Anne. C'est pendant ce voyage qu'il enseigna aux gens de cette localité à faire de la chaux, tout comme il l'avait enseigné aux gens du lac de la Biche et à ceux de l'Ile-à-la Crosse.

Ces prêtres catholiques sont de tels éteignoirs que, même au milieu des splendides lumières du dix-neuvième siècle, il leur est donné d'enseigner bien des choses utiles, lors pourtant qu'ils ont pour mission principale d'enseigner l'unique chose nécessaire.

Le 6 janvier, le P. Gascon prononçait ses vœux entre les mains du P. Eynard ; les courses incessantes nécessitées par les exigences de l'apostolat avaient différé cette profession et prolongé son noviciat pendant près de deux ans. Le 5 mars, le nouvel Oblat, sans faire attention à la maigreur excessive de ses jambes, les chargeait du poids de lourdes raquettes, et partait pour le fort de Liard. Saint Raphaël, qui l'avait guidé l'automne précédent, l'aida à s'y rendre encore cette fois ; car ce n'est pas bagatelle de franchir ainsi une distance de 700 à 800 kilomètres. Le Missionnaire visita la Grosse-Ile et le fort Simpson, qu'il revit encore avec plaisir à son retour. Après sa mission au fort de Liard et après y avoir arboré l'étendard du salut, il revint en barque et fut heureux de trouver son supérieur à la Grosse-Ile.

Le P. Eynard, parti le 2 avril, avait laissé le Fr. Kearney seul à Saint-Joseph. Animé, lui aussi, d'une tendre dévotion pour les Anges, il avait aussi chaussé ses raquettes, et, consultant son zèle beaucoup plus que ses forces, était aller visiter la Mission de Saint-Michel. Il en repartit le 6 mai encore sur la glace, et vint à la

Mission du Saint-Cœur-de-Marie. C'est là que le P. Gascon eut la consolation de le rejoindre et de lui aider à répondre au zèle empressé d'un grand nombre de sauvages qui y étaient réunis.

Les deux missionnaires reprirent ensuite la route de Saint-Joseph, où ils arrivèrent heureusement le 30 juin. Les sauvages y étaient en nombre et leurs missionnaires eurent la consolation de les voir partager le désir ardent avec lequel ils soupiraient après la visite du grand homme de la prière.

Le P. Clut n'oubliait pas ses bons Mangeurs de caribou ; il alla encore cette fois exercer ses forces sur les glaces du lac Athabaskaw, pour se rendre à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Au mois de décembre, nous avons laissé le P. Végreville au lac Caribou. Allons vite l'y chercher, car il court risque de s'y ennuyer ; il n'a encore ni compagnon, ni maison. Plutôt, qu'il vienne lui-même ; il a bonne jambe, la raquette lui va si bien qu'il s'est fait une réputation à cet égard. Le 1er avril il arrive à l'Ile-à-la Crosse. Les nouvelles qu'il apporte sont favorables. La Mission de Saint-Pierre se continuera, mais elle sera placée à l'extrémité septentrionale du lac.

Le P. Séguin, voyant un compagnon à Mgr Grandin, va le laisser. Il lui tarde de débuter dans la carrière où il veut marcher avec générosité. Il part pour le portage à la Loche, afin d'y donner la mission tout le printemps.

Notre intrépide P. Moulin, après avoir planté une nouvelle croix sur les rives si grandioses et si pittoresques de la Siskatchewan, ne veut pas laisser partir la neige sans la fouler de nouveau aux pieds. Dans la semaine sainte, il laisse Carlton, salue le lac Vert, où la famine sévit impitoyablement, puis continue jusqu'à l'Ile-à-la Crosse, où il arriva après Pâques, dans la neige fondue jusqu'à mi-jambe, jeûnant bien plus qu'il n'est tenu de le faire même en carême, épuisé de fatigue, mais animé d'un courage plus grand que toutes ses épreuves, ses privations et ses souffrances.

Le P. Simonet, nouvellement arrivé, devait, lui aussi, aller là où l'appelaient les intérêts de la Foi. Il fit d'abord une visite à Saint-Joseph et à Pembina, puis fut chargé des Missions du lac Manitoba, comprenant celles dites du Bout-du-Lac, Mission de Saint-Laurent, l'an-

cienne Notre-Dame-du-Lac, et la baie des Canards. Ces deux dernières n'avaient reçu aucun secours religieux depuis que le R. P. Bermond en était parti en 1850, si ce n'est deux visites, bien passagères, de l'Evêque. Le Bout-du-Lac avait été plus heureux. Des prêtres de la colonie et Monseigneur y allaient plusieurs fois par an. M. Gascon, avant son entrée au Noviciat, y avait passé une année et y avait construit une petite chapelle.

Ces différents postes comptent une population catholique de plusieurs centaines d'âmes et un plus grand nombre d'infidèles. Le zèle du P. Simonet reçut volontiers le soin d'évangéliser tout ce monde, et c'est encore là, aujourd'hui, le théâtre de ses travaux. Notre cœur fut d'autant plus consolé que les protestants faisaient plus d'efforts de ce côté, et menaçaient de s'établir là même où avait été placée la chapelle catholique.

Cette même année, le P. Lestanc, après avoir passé deux mois à Saint-Laurent, se mit à la poursuite d'autres pauvres enfants de l'Eglise, dispersés sur les bords des rivières Rouge et Winnipeg,près de leurs embouchures. Une couple de fois par année, il continue cette œuvre méritoire. C'est un acheminement vers Wabassimong et le lac Lapluie. Puissions-nous y retourner un jour! Puissent les pauvres infidèles mériter la grâce qui nous ramènerait au milieu d'eux!

C'est au commencement de juin de cette année que Mgr Grandin partit de l'Ile-à-la-Crosse avec le Fr. Boisramé. Mgr de Satala allait visiter les Missions d'Athabaskaw-Mackenzie. Cette visite, qui devait durer plus de trois ans,porta la consolation dans l'âme de tous ceux qui en ont été l'objet, l'édification dans tous ceux qui en furent les heureux témoins. Cette visite a mis au grand jour une vertu hors ligne, un dévouement dont les cœurs les plus généreux, les âmes d'élite, sont seuls capables. Nos annales ont déjà publié, en grande partie, le journal de cette visite. " L'Evêque, le Prêtre, le Missionnaire, le Religieux, l'Oblat de Marie Immaculée s'y peignent sous des traits qui ne peuvent qu'exciter l'admiration " et qui excitent la nôtre en particulier au plus haut degré ; nous savons ce que sont des voyages

comme ceux qui ont été accomplis alors ; nous connaissons aussi la faiblesse du tempérament de Mgr Grandin, l'excessive et exquise sensibilité de son cœur. Il nous est donc plus facile qu'à bien d'autres d'apprécier le degré de zèle, d'abnégation, d'amour de ses frères, dont cette longue et difficile visite a été un enchaînement continuel.

Nous dirons plus tard ce qu'en ont pensé d'autres autrement placés que nous, mais connaissant comme nous ce qu'a fait notre si digne et si aimé coadjuteur et dans quelles circonstances il l'a fait. Je ne répéterai pas ici ce que dit le journal de Mgr Grandin ; je n'en veux emprunter que les faits indispensables à la suite et à l'ensemble de mon récit. L'illustre visiteur, arrivé au portage de la Loche le 6 juin, y trouva le P. Séguin absorbé par et pour les Montagnais ; il le prit avec lui, et les trois voyageurs arrivèrent le 15 à la Mission de la Nativité.

Le départ du P. Végreville pour aller établir la Mission du lac Caribou devant laisser le P. Moulin seul, l'occasion fut favorable pour approcher le P. Faraud et rendre ainsi plus facile l'exécution des projets qu'on avait en vue. Le Missionnaire de la Nativité reçut donc son obédience pour l'Ile-à-la Crosse, où il se rendit, peu après, avec le Fr. Péréard. Le P. Clut, ne sachant rien des grands plans en question, comprit difficilement pourquoi on le laissait seul à Athabaskaw. Pour le consoler de son futur isolement, le P. Séguin reçut ordre de demeurer quelques semaines avec lui.

Le P. Gasté fit ses vœux au commencement de juin et partit ensuite. Rendu à l'Ile-à-la Crosse, il fit connaissance avec ses nouveaux frères, puis redescendit avec le P. Végreville, et le Fr. Péréard pour se rendre à la Mission de Saint-Pierre, à l'extrémité septentrionale du lac Caribou. Ce poste est le plus difficile, je crois, de tous ceux où nous sommes établis. Le froid y est extrême, la végétation presque nulle, ce qui multiplie les difficultés pour la construction de la moindre cabane ; puis l'isolement est si complet ! Ils sont donc bien généreux, bien dévoués ceux qui se résignent à

une semblable position, qui même l'ambitionnent. Remercions Dieu du zèle qu'Ils inspire en face des difficultés qu'Il a créées.

Mgr Grandin, après avoir encouragé de son mieux le P. Clut à faire un bon solitaire et l'avoir consolé en séjournant quelques jours avec lui, reprit sa route avec le Fr. Boisramé. Le 4 juillet, il débarquait chez son ancien hôte, le seigneur de la Rivière-au-Sel. Le bon vieillard Beaulieu ne se possédait pas de bonheur en voyant le Grand Prêtre. Monseigneur lui bénit un cimetière et, tout en espérant le revoir parmi les vivants, prit congé de lui après une de ces bénédictions qui sont trop désirées pour n'être pas fructueuses.

Le 8 juillet fut un jour de fête et de bonheur pour les Missionnaires de Saint-Joseph. Ces dévoués enfants de la Famille avaient déjà tant travaillé, tant souffert ! Ils avaient surtout tant craint pour l'œuvre sainte qui leur était confiée ! L'arrivée de l'Evêque consolidait cette œuvre, leur en assurait le succès, la stabilité ; aussi, il est plus facile d'imaginer que de dire leur vive satisfaction, leur sincère reconnaissance envers Dieu, envers la Congrégation, envers Mgr Grandin. Les quelques jours de jouissances furent bientôt écoulés, puisque déjà, le 30 juillet, Sa Grandeur était à la Grosse-Ile.

Mgr Grandin avait laissé le Fr. Boisramé au grand lac des Esclaves et pris avec lui le Fr. Kearney. De la Mission du Saint-Cœur-de-Marie, un jour d'une heureuse navigation conduisit l'illustre voyageur jusqu'à un endroit appelé le Rapide. Il y fut rejoint par le chef traiteur du district. Les rives du fleuve Mackenzie, en cet endroit, semblaient offrir des avantages tout particuliers pour un établissement central. Monseigneur eut l'excellente pensée d'en prendre possession au nom des Missionnaires catholiques et voulut que le chef du district fût témoin de cette prise de possession. Le lendemain, 7 août, Mgr Grandin disait la sainte Messe et plantait une croix à l'endroit qui, dans sa pensée, devait être, plus tard, le siège du nouvel Evêque d'Athabaskaw-Mackenzie. L'enchaînement tout providentiel des événements qui ont préparé ce résultat, le besoin immense d'un secours tout particulier, firent donner à cette place le nom de Providence.

Trois jours après, Monseigneur était au fort Simpson, où les sauvages lui prouvèrent qu'ils lui trouvaient meilleure tournure qu'à l'antagoniste de nos Missions, dont aucun Indien ne faisait cas. C'est là que Monseigneur apprit la maladie du P. Grollier. Déjà il se préoccupait vivement du retard du P. Séguin, qui avait été désigné comme futur compagnon de notre pauvre exilé du pôle, lorsque, le 12, il eut la consolation de voir arriver ce Père, ainsi que le P. Gascon, qui s'était joint à lui au grand lac des Esclaves. Tous deux, après avoir salué cordialement le P. Eynard, lui laissaient en partage les délices de la solitude. Le P. Séguin continua tout de suite sa route avec le Fr. Kearney, et le 26, ils arrivaient à Good-Hope, auprès du P. Grollier, malade et seul, seul depuis près de deux ans !

Que l'on juge de la joie et du bonheur de ce véritable martyr du zèle ; et, certes, il méritait bien cette joie, ces instants de bonheur. Oui, ce cher P. Grollier méritait bien cette consolation. Attaqué violemment de l'asthme, l'hiver précédent, suffoqué au moindre mouvement, il était devenu incapable d'exercice soutenu. Tout en voyant ses forces s'anéantir, il sentait que son courage ne diminuait pas. Il voulut encore voyager, s'embarquer dans un petit canot d'écorce, dont l'humidité et le malaise augmentèrent son mal. Il se rendit ainsi au fort Norman ; il n'y resta que six jours : son cœur était encore plus malade que son corps. En partant de Good-Hope, il avait rencontré le ministre protestant qui s'y rendait et qui devait même aller plus loin. Le zèle de l'apôtre s'anime davantage, son courage se surexcite, son âme, si fortement trempée, prend une détermination capable d'effrayer une santé robuste. Il se met à la suite de celui dont il craint les dangereux enseignements ; il veut aller le combattre jusqu'à Peel's River, où, l'automne précédent, il avait eu la consolation de jeter les premiers fondements de la Foi. Ce cher enfant de la Famille n'a rien de ce qui peut adoucir sa position, il n'est pas même certain de trouver un aliment grossier pour soutenir sa faiblesse. C'est égal, il part, fort de sa confiance en Dieu et sûr de trouver un appui en Marie. Notre-Dame de Bonne-Espérance console son fidèle serviteur ; celui-ci salue sa Mission

en passant et s'assure que le bien n'y est nullement compromis, puisque personne n'a voulu écouter le ministre de l'erreur. Le 28 juin, il arrive à Peel's River; celui qu'il poursuit en est déjà parti pour la Maison de la Pierre et le Youcon, les deux postes les plus reculés : le dernier est même sur le territoire russe. Le pauvre Père est désolé, il lui est physiquement impossible d'aller plus loin : les postes que va visiter le ministre de l'erreur ne l'ont jamais été par les prêtres catholiques ; c'en est fait de ces tribus nombreuses ! Cette pensée éprouve cruellement son zèle. Il prie Celle qu'on n'a jamais invoquée en vain. L'année précédente, il était arrivé à Peel's River le jour du Saint-Nom de Marie, et c'est ce nom sacré qu'il invoque. Dans l'impossibilité de poursuivre le ministre, il se décide à l'attendre là, afin de neutraliser son action parmi les sauvages de ce poste. Sans abri, presque sans nourriture, ne vivant que de pêche, notre généreux asthmatique était là étendu sur le rivage humide du grand fleuve, priant, pleurant, exhortant. Dieu le consola, Marie le protégea. Non seulement sa présence empêcha beaucoup de mal, mais elle fit beaucoup de bien. Les sauvages, séduits un peu par l'offre des présents faits au nom de la prière anglaise, furent sensibles au zèle de celui qui leur donnait des exemples d'abnégation assez grands pour leur en inspirer le sentiment. Ce zèle n'obtint pas tout ce qu'il aurait désiré ; mais quelques traits frappants de la grâce firent équilibre à l'amertume dont était remplie l'âme du Missionnaire, et le dédommagèrent des peines extrêmes et des douleurs aiguës qu'il éprouvait.

Après ce magnifique exemple de dévouement, digne des plus belles pages de l'histoire de l'Eglise, le P. Grollier retourna à Good-Hope. Il était toujours malade et souffrant, et pourtant il écrivit : " Je ne désire rien tant que de rendre mon dernier soupir dans nos Missions sauvages. " Il ne faut pas s'étonner de la joie et du bonheur qu'il éprouva en voyant arriver le P. Séguin et le Fr. Kearney. Cette vue lui arracha la touchante exclamation : *Dieu nous aime !* Oui, Dieu l'aimait, puisque, à la vie comme à la mort, rien ne pouvait le séparer de la charité de Jésus-Christ.

L'établissement de l'Eglise nous montre que le sang des martyrs a toujours été une semence féconde de chrétiens. L'établissement de nos Missions nous prouve jusqu'à l'évidence que les fatigues, les sueurs, les souffrances de nos généreux Missionnaires ont attiré toutes sortes de bénédictions.

Le P. Moulin, qui avait beaucoup souffert au printemps, ne désirait rien tant que de revoir les lieux devenus d'autant plus chers à son cœur qu'il y avait été plus éprouvé. Le 8 octobre, il se mettait en route. Il s'arrêta au lac Vert (Mission de Saint-Julien) ; il y séjourna jusqu'au 12 novembre ; après y avoir planté le signe glorieux du salut, il continuait jusqu'à Carlton, pour y finir l'année.

Nous avons laissé Mgr Grandin au fort Simpson. Sa Grandeur en partit, le 20 août, avec le P. Gascon, pour visiter la Mission du fort de Liard. Une occasion s'étant présentée pour le fort Halket, le P. Gascon se mit en route de ce côté, pendant que Monseigneur donnait seul la mission de Saint-Raphaël.

Le P. Gascon, après des efforts inouïs et des dangers très grands, au milieu des torrents qui descendent ces montagnes, dut renoncer à un projet que la crûe des eaux rendait impossible pour le moment ; il redescendit au fort de Liard, où il passa l'hiver. Pendant son absence, Mgr de Satala, voyant la saison s'avancer, se vit forcé de remonter dans son canot d'écorce et de se confier à la merci des flots, sous un ciel déjà glacé et avec deux sauvages dont l'un était malade. Sa Grandeur arrivait, tant bien que mal, au fort Simpson le 16 septembre ; le 4 octobre, Elle était au fort Norman, et le 9 à Good-Hope. Le P. Séguin courut à la rencontre du cher [Mon]seigneur ; le P. Grollier, lui, ne courait pas ; il marchait à peine. Lorsque Monseigneur le rejoignit, il était tout haletant, tout hors de lui-même. Son cœur chantait ce que ses lèvres pouvaient à peine balbutier : l'hymne du Vieillard de l'Evangile. Sa foi lui montrait dans l'illustre visiteur le salut de Dieu, préparé à tous les peuples du Nord. L'accueil bienveillant que Monseigneur avait rencontré partout, la prépondérance

incontestable acquise au catholicisme, furent autant de sujets de la plus pure comme de la plus vive allégresse pour le cœur de celui qui désirerait tant voir Dieu connu, aimé, servi.

Dans la réunion des deux évêques à l'Ile-à-la-Crosse, l'automne précédent, il avait été convenu que l'évêque de Saint-Boniface se rendrait en Canada pour y appuyer la demande de la division du diocèse et l'élection du P. Faraud au nouveau siège. Mgr Taché partit de la Rivière-Rouge au mois de juin. L'incendie de sa cathédrale donnait un prétexte plausible à son voyage et ne permettait pas d'en soupçonner le motif réel, qu'on était convenu de tenir secret.

La santé du P. Frain semblant s'affaisser de jour en jour, le Vicaire crut devoir l'emmener avec lui pour essayer si un changement d'air et de position ne pourrait pas prolonger une existence précieuse à la Congrégation. Trois jours après leur départ, les voyageurs apprirent le coup terrible qui venait de frapper la Famille dans la personne vénérée et chérie de son Père, et aussi la convocation d'un Chapitre général pour le mois de décembre.

Après quelques difficultés, l'archevêque de Québec et tous ses suffragants voulurent bien apposer leurs signatures à la supplique que l'évêque de la Rivière-Rouge adressait au Souverain-Pontife. Ce premier succès fut suivi d'autres consolations. Les évêques du Canada offrirent spontanément à leur pauvre collègue de l'aider à la reconstruction de sa cathédrale. L'appel des Pasteurs fut entendu par leurs diocésains, et de généreuses aumônes furent offertes en faveur de la pauvre Mission de Saint-Boniface.

Mgr Guigues, provincial du Canada, voulut bien donner le P. Richer, puis le vénérable P. Tempier envoya de France le P. André. Ces deux nouveaux Missionnaires s'acheminèrent vers Saint-Boniface, où ils arrivèrent heureusement le 26 octobre, en la compagnie de deux Sœurs de Charité, et de plusieurs autres personnes qui s'y rendaient pour aider les Missions et la construction de la cathédrale.

Le P. Richer fut chargé de la desserte de Saint-Charles. Le P. André fut envoyé à Saint-Joseph et à Pembina, missions restées sans pasteur par le départ de M. Goiffon.

Le Vicaire, pendant son séjour en Canada, obtint de plus que, le printemps suivant, trois Sœurs de Charité se rendraient au lac la Biche.

Après ces succès, tous si consolants pour son cœur, l'évêque de Saint-Boniface passa en Europe avec Mgr d'Ottawa et le bon P. Aubert ; tous trois goûtèrent une bien douce consolation en visitant nos belles et florissantes maisons d'Angleterre. Le commencement de décembre nous réunit à Paris.

Comme il nous fut doux, à nous en particulier, qui avions, pour ainsi dire, toujours été éloigné de la Famille, de nous trouver dans son sein, de faire partie de cette assemblée où tous les cœurs, confondus dans un sentiment commun, après avoir payé un juste tribut d'hommage et de respect à notre vénéré Fondateur, se groupèrent unanimement autour de celui que Dieu leur inspirait de choisir pour combler le vide immense fait parmi nous ! Comme il nous fut doux de revoir ceux des nôtres que nous connaissions, de saluer ceux qui, étrangers à nos yeux, ne l'étaient pas à nos affections ! Nous goûtions aussi une bien vive satisfaction, en voyant l'intérêt affectueux que tous les membres de cette vénérable assemblée voulaient bien porter à nos pauvres Missions si lointaines, si isolées. Les larmes aux yeux, l'émotion dans l'âme, nous savourions toute la vérité de cette délicieuse parole : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Votre bienveillance, mon révérendissime et bien cher Père, voulut bien donner son consentement à nos projets. Fort de toutes ces volontés, après avoir vu nos maisons de Marseille, nous nous embarquâmes pour la ville éternelle. Le dernier jour de l'année, l'aimable Pontife, qui sait inspirer tant de vénération et de dévouement, permettait au pauvre Evêque de Saint-Boniface d'approcher de sa personne sacrée, et lui donnait l'assurance que ses demandes seraient accueillies favorablement. C'est alors que, prosterné aux pieds

du Vicaire de Jésus-Christ, nous le priâmes de nous bénir, de bénir tout ce que nous avons de cher ici-bas, de bénir, d'une bénédiction spéciale, la Congrégation des Oblats et les trente membres de cette Congrégation qui travaillaient dans le diocèse de Saint-Boniface.



1862

L'évêque de Saint-Boniface, après avoir obtenu tout ce qu'il avait demandé au Saint-Siège, en particulier l'assurance que son diocèse serait divisé, que la partie soustraite à sa juridiction serait confiée à l'un des nôtres, que le P. Faraud serait nommé à ce nouveau siège ; après avoir goûté encore une fois le bonheur de voir le Saint-Père et en avoir reçu, pour lui et les siens une de ces bénédictions qui font tant de bien au cœur, l'évêque de Saint-Boniface, dis-je, partit de Rome pour repasser en France.

Pendant que le Vicaire de nos Missions de la Rivière-Rouge contemplait avec admiration les splendeurs de la ville éternelle, puis que, monté sur un beau vapeur, il sillonnait avec une rapide facilité les eaux de la Méditerranée, sous l'influence du beau soleil d'Italie et de Provence, le Provicaire de ces mêmes Missions, au-delà du cercle polaire, se traînait difficilement sur les glaces (*bourguillons*) du grand fleuve Mackenzie, savourant à loisir les rigueurs du plus rude climat (I), les difficultés et fatigues des tristes voyages à la raquette, n'ayant pour toute lumière, même en plein midi, que le crépuscule d'un soleil qui n'ose pas paraître sur l'horizon, effrayé qu'il est, dans son abaissement, du travail colossal que va lui imposer la nature, pour déchirer l'épais manteau de glace dont il est enveloppé.

Le 8 janvier, les Pères et le bon Frère de Good-Hope éprouvaient une peine bien sensible occasionnée par le départ de Mgr Grandin, qui, décidé à tout voir par lui-même, ne tenait pas plus compte des obstacles que de la délicatesse de sa santé. Ce cher seigneur entreprenait

(1) Le P. Grollier nous écrivait : " Le voyage de Mgr Grandin a été heureux *et pas si froid que nous le redoutions,* " donc un hiver moins rigoureux que de coutume. Le thermomètre centigrade consulté chaque jour donne le tableau suivant des douceurs exceptionelles que notre délicieux climat offrit à Sa Grandeur pendant les jours de son voyage de Good-Hope à fort Norman : 33o, 33o, 35o, 26o, 36o, 40o (26o, 25o, gros vent), 17o, 18o, 35o, 38o, 43o, au-dessous de zéro Que l'on juge des hivers rigoureux ! ... et que l'on n'oublie pas que ces voyages se font sans autre abri, même la nuit, que la forêt, et sans autre couche que la terre glacée.

un des plus longs et des plus rudes voyages que nos Missionnaires aient faits dans ce pays. Quatorze jours de difficultés et de misères conduisirent Sa Grandeur à une première étape au fort Norman. Monseigneur, trouvant du bien à faire aux pauvres sauvages, ne partit de ce poste que le 8 mars, en compagnie de jeunes commis, qui, se figurant qu'une Grandeur doit facilement marcher à grands pas, précipitèrent la marche, sans même se douter que le pauvre Evêque, blessé aux pieds, ensanglantait derrière eux le sentier qu'ils voulaient parcourir si rapidement. Le 17, ils arrivèrent ensemble au fort Simpson. Monseigneur s'y reposa trois jours, reprit la route de la Grosse-Ile, saluant de loin la Providence. Arrivé, le 28, à la Mission du Saint-Cœur-de-Marie, Sa Grandeur en repartait le 31, pour, le 6 avril, porter le bonheur et le contentement dans la Mission de Saint-Joseph, où le P. Eynard et le Fr. Boisramé furent aussi heureux que surpris de le revoir.

Quelque besoin qu'eût le P. Eynard de cette consolation, son zèle ne lui permit pas d'en jouir longtemps. Les sauvages, réunis en camps considérables, étaient malades à quelques jours de marche. Le bon Missionnaire de Saint-Joseph, laissant seul l'évêque de Satala, alla porter secours à ce pauvre peuple. Il était heureusement de retour le Jeudi saint, à temps pour délivrer Monseigneur des inquiétudes que ce saint homme sait toujours se multiplier en faveur des nôtres ; assez à temps pour avoir lui-même la consolation de faire ses Pâques des mains de son Supérieur.

Le mardi suivant, Monseigneur montait, ou mieux, *embarquait*, *en carriole à chiens* pour aller visiter le fort Raë, y faire un bien immense, et revenir, le 19 juin, édifier et réjouir la solitude du P. Eynard.

Le P. Clut, seul prêtre aussi à Athabaskaw, ne peut pas supporter l'idée que ces chers Mangeurs de caribou vont être deux ans sans revoir de prêtre. Généreusement inspiré, il laisse au bon Fr. Alexis le soin de la Mission de la Nativité et va donner une Mission à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Après quelques semaines, il revient consolé, satisfait de cette satisfaction

si douce que donne la pensée qu'on ne s'est point épargné pour procurer la gloire de Dieu, pour fortifier ses frères dans la foi.

Nous avons laissé le P. Moulin à Carlton, à la fin de 1861 : nous l'y retrouvons au commencement de cette année. Il n'y est pas tout à fait content. Le bruit des violons, les pas cadencés des danseurs,qui trouvent bon de célébrer ainsi le retour de l'année, lui disent que ce fort est encore ce qu'étaient naguère tous les établissements du même genre, dans toute l'étendue du pays ; qu'il lui faut, à lui aussi, batailler pour faire comprendre à ses ouailles que c'est à Dieu qu'appartiennent les prémices des années qu'il ne nous donne que pour le servir.

En février, le P. Moulin arrivait à l'Ile-à-la-Crosse pour demander au P. Faraud, ce vieil habitué de l'isolement, comment il s'était porté depuis le mois d'octobre. Voyant que les choses n'allaient pas si mal, même en son absence, notre bon petit Père redemanda à ses jambes un nouveau service : c'était de le conduire au portage de la Loche, pour y consacrer son printemps à l'instruction des sauvages de ce poste ; puis, revenant aider le P. Faraud, à l'époque des grandes réunions des Indiens, il en prit ensuite congé encore une fois pour aller au lac Froid et accompagner jusque dans les plaines de la Siskatchewan la bande des Montagnais, à laquelle il voulait donner son été.

Les jours les plus saints ne dispensent point des courses apostoliques ; car nous sommes, ici, si peu maîtres des circonstances, qu'il nous faut nécessairement les subir, afin de les utiliser. C'est ce qui explique pourquoi le P. Séguin partait le Samedi saint pour un long voyage. Il se rendait à Peel's River, Mission du Saint-Nom de Marie. Dieu réservait à ce fidèle serviteur de bien douces consolations. La présence du ministre, qui croyait y avoir triomphé l'année précédente, ne fit que rendre plus sensible le succès de la vraie foi. Le P. Séguin fut bien récompensé, bien encouragé ; il continua même son voyage jusqu'au poste suivant (maison de la Pierre ou de la Montagne), où il arriva le 11 juin, et qu'il confia à saint Barnabé.

Le compagnon de saint Paul (St Barnabé), qui certainement n'avait jamais voyagé avec un ministre de l'Eglise d'Angleterre, fut tout surpris de se trouver, cette fois, face à face avec un de ces messieurs qui accompagnait le P. Séguin ; aussi il lui laissa faire un peu des siennes pour voir comment il y allait en besogne. Si le Révérend souffrit de la non-protection des Saints, il est rumeur qu'il ne les imita pas, et qu'à la maison de la Montagne, il fit des choses toutes différentes de ce que ces Actes des Apôtres rapportent des premiers prédicateurs de l'Evangile. Quelques-uns furent cependant victimes de la fausse doctrine du Révérend, quoique le grand nombre écoutât docilement le prêtre catholique. Le ministre poussa jusqu'à Youcon. Le P. Séguin revint à Peel's River, où il revit son antagoniste, avec lequel il romplit une lance, bien sûr assez forte et assez longue. Le 2 août, il était de retour pour consoler le P. Grollier. Ce dernier, pendant l'absence de son compagnon, avait encore tenté un voyage ; mais à bout de forces, quoique non déouragé, il fut contraint de revenir à Notre-Dame de Bonne-Espérance.

On le voit assez, l'heureuse époque des *doublures*, si joyeusement saluée autrefois, n'existait plus. Le Pere Gascon était seul au fort de Liard, depuis le mois de septembre. Pour donner cours à son zèle, encore plus que pour faire diversion à la monotonie de son isolement, il partait, le 4 avril, pour le fort Halket. Le torrent impétueux, appelé la rivière du Courant, fort dompté par les rigueurs du froid, offrait moins de résistance à la raquette qu'il n'en avait opposé l'automne précédent à une frêle embarcation ; aussi, cette fois, le P. Gascon put atteindre le terme désiré.

Le jeûne retenait dispersés dans les montagnes le plus grand nombre des sauvages qui, d'ordinaire, visitent ce poste ; aussi le Missionnaire n'en vit-il que quelques-uns ; ceux-ci se montrèrent si bien disposés, que leur apôtre eut tout lieu de se féliciter des dangers qu'il avait courus, des fatigues qu'il avait essuyées pour leur salut. Il confia ce poste aux saints Anges, qui, encore plus agiles que lui, pourraient escalader les pics élancés des montagnes au milieu desquelles vit cette pauvre

tribu ; il reprit ensuite le chemin du fort de Liard, et arriva le 24 mai. Malheureusement, pendant son absence, l'esprit mauvais et des bouches mauvaises avaient soufflé au cœur des pauvres sauvages des dispositions moins heureuses que celles désirées par leur Missionnaire, qui, après avoir souffert avec eux et prié pour eux, retourna au grand lac des Esclaves, où il travailla à se refaire, pendant quelque temps, avec son ancien maître en perfection.

La rivière Mackenzie n'était pas le seul théâtre de luttes difficiles, d'efforts généreux ; nous venons de voir qu'à Athabaskaw, à l'Ile-à-la-Crosse, nos Pères étaient dignes de leurs frères. Au lac Caribou, même zèle, même dévouement ; là, aussi, le protestantisme veut entraver la marche du bien ; nos Pères s'y agitent, s'y multiplient pour asseoir leur établissement sur des bases solides et empêcher ce qui peut devenir préjudiciable à leurs pauvres sauvages.

Ils ont, de plus, à lutter contre un autre ennemi non moins redoutable, la faim. A la veille de manquer de tout, n'entendant parler que de jeûne et de famine, ils voient, un jour, arriver un affamé qui n'était pas, du moins dans son œuvre, l'objet de toutes leurs sympathies. C'était un certain maître d'école, envoyé au lac la Hache pour empêcher les sauvages de devenir catholiques. Cet infortuné, à bout de tout, arrivait au fort, à la porte de la Mission de Saint-Pierre, n'ayant pas mangé une bouchée depuis trois jours. Jamais peut-être nos Pères, vrais pasteurs des sauvages, n'ont trouvé plus vrai le proverbe qui dit que " la faim fait sortir les loups du bois. " Le P. Végreville décida que, pour empêcher le mal, il accompagnerait ce pédagogue jusqu'à l'extrémité septentrionale du grand Lac, puis qu'il irait voir les sauvages au portage du fort de Traite ; qu'enfin pendant l'été, il se rendrait à l'Ile-à-la-Crosse pour se procurer les objets nécessaires à sa mission. Le tout fut exécuté tel que réglé, pendant que le pauvre petit P. Gasté, qui n'avait pas encore un an de profession, restait et travaillait seul à Saint-Pierre.

Le P Tissot alla encore cette année au fort Pitt, et le P. Maisonneuve, suivant une invitation qu'il en avait

reçue, prenait le chemin de la Rivière-Rouge, ce que faisait aussi le P. Lacombe, après s'être généreusement employé avec ses confrères, les PP. Rémas et Caër, au soin de leurs trois Missions et de leurs nombreux chrétiens dispersés dans les plaines avoisinantes.

Mgr Taché, repassant en France, avait obtenu l'assurance de quelque secours ; en effet, quelque temps après son arrivée en Canada, il eut la consolation d'être rejoint, à Montréal, par le P. Petitot, les Fr. Scallen et Duffy.

L'évêque de Montréal, toujours l'ami et le protecteur de nos Missions, eut aussi la générosité de céder deux de ses prêtres, MM. Ritchot et Germain, à l'évêque de Saint-Boniface. De plus, les bonnes Sœurs de la Charité accordèrent des sujets pour la Mission du lac la Biche.

Au commencement du mois de mai, l'évêque de la Rivière-Rouge ordonnait prêtre, à Boucherville, M. Emile Grouard, jeune ecclésiastique, venu du Mans, deux ans auparavant, avec Mgr Grandin, et qui avait terminé ses études théologiques au grand séminaire de Québec. Le lendemain, le P. Petitot, M. Grouard et le Fr. Scallen partaient de Montréal avec leur évêque. Trois semaines après, ils arrivaient heureusement à Saint-Boniface.

Quelques jours après, les PP. Maisonneuve et Lacombe se joignaient à leurs frères de la Rivière-Rouge pour augmenter la joie d'une nombreuse réunion de famille.

Le 7 juin, MM. Joseph Ritchot et Auspice Germain, ainsi que le Fr. Duffy, débarquaient au milieu des décombres amoncelés par l'incendie de la cathédrale et de l'évêché, pour arriver à cette bicoque qui servait de résidence à l'Evêque, à ses frères en religion, et à son clergé. En même temps, les dévouées Sœurs de la Charité, venues pour aller fonder un établissement au lac la Biche, passaient du bateau à vapeur à la maison provinciale de leur institut.

Le même soir, M. Grouard prenait l'habit de novice, et le lendemain, grand jour de la Pentecôte, il montait avec le P. Petitot, sur les barques qui devaient les conduire là où le Saint-Esprit les voulait, pour renouveler les prodiges qui ont marqué le jour de sa descente dans le cœur des Apôtres. Les disciples du cénacle n'étaient pas seuls sur ces barques, un ministre anglican y avait aussi pris passage pour la rivière Mackenzie.

Le dimanche précédent, une bien vive inquiétude avait été causée à Saint-Boniface par la triste nouvelle que le P. Mestre, seul à Saint-Norbert, venait d'être frappé d'une maladie violente et dangereuse. Monseigneur et le P. Lacombe se hâtèrent de se rendre auprès du malade, sans connaissance depuis plusieurs heures déjà, et qui ne revint à lui que le lendemain. Comme cette attaque n'était pas la première et qu'elle menaçait même de se renouveler, on crut plus prudent de rappeler le P. Mestre au milieu de ses confrères de l'Evêché. Il fut remplacé par M. Ritchot, nouvellement arrivé du Canada, et qui est resté à Saint-Norbert depuis. Cette paroisse cessa alors d'être dirigée par nos Pères, mais nous goûtons tous les jours le plaisir de pouvoir dire qu'un ami de la famille y a remplacé un de ses enfants, car le bon curé de Saint-Norbert joint à ses nombreuses et heureuses qualités ce sentiment fraternel qui établit entre lui et nos Pères un lien d'une véritable et douce amitié.

C'est aussi au mois de juin que le P. André accompagna à la prairie les chasseurs de Saint-Joseph. L'isolement donnait des droits à ce jovial et bon Breton. C'est pour reconnaître ces droits qu'au mois de janvier le P. Lestanc, à peine de retour du fort Alexandre, prenait le chemin de Saint-Joseph, où il n'arriva qu'après avoir sauvé son existence en passant une nuit sous la neige, pour se dérober aux dangers de la tempête. Quand le P. André fut revenu de la prairie, Monseigneur alla aussi lui faire visite, amenant avec lui M. Germain, qu'il lui laissa pour compagnon.

Après quelques semaines de repos, le P. Maisonneuve reprit le chemin du lac la Biche en la compagnie des

Sœurs de la Charité, qui y allaient joindre leurs efforts et leur dévouement au zèle de nos Pères pour le bonheur de leurs néophytes.

Le P. Lacombe partait en même temps, accompagné du Fr. Scallen, qui recevait, lui, pour mission spéciale, d'ouvrir une école anglaise au fort Edmonton. Cette école, maintenue depuis, fait d'autant plus de bien que le bon Frère sait assurer un succès complet à son enseignement.

Avant de laisser Saint-Boniface, disons que c'est le P. Lestanc qui fut chargé de la direction de notre petit collège et de l'enseignement de la langue française, pendant que le Fr. Duffy y remplaçait M. Oram, forcé de laisser le diocèse par suite de ses infirmités.

Le P. Simonet, chargé de sillonner les eaux du lac Manitoba et Winipagons, choisit la baie des Canards pour ses quartiers d'hiver. Il s'y rendit suivi d'un bon nombre de personnes qui lui construisirent une petite chapelle, où il leur prodigua et les instructions et le dévouement le plus complet.

En retournant dans le nord, nous verrons que le Fr. Salasse est passé de Notre-Dame des Victoires à notre Mission de l'Ile-à-la-Crosse.

Revenons auprès de Mgr Grandin, que nous avons laissé au grand lac des Esclaves au mois de juin. Les sauvages de ce poste, accourus en grand nombre, firent preuve d'un attachement à la fois bien capable de dédommager Sa Grandeur et leurs Missionnaires des fatigues auxquelles ils s'étaient exposés pour eux. Plein de joie et de consolation, Mgr de Satala laissa le grand lac des Esclaves le 1er juillet. Dès le lendemain, le P. Gascon vole le Fr. Boisramé au P. Eynard, que des ordres précis veulent qu'on laisse seul, et les deux déserteurs s'en vont à la Providence commencer les travaux de l'établissement central projeté, établissement qui n'a encore d'épiscopal que le choix qu'on en a fait pour être, plus tard, la résidence de l'Evêque de cet important Vicariat.

Pendant que le P. Gascon descendait le grand fleuve,

Mgr Grandin le remontait pour arriver à Athabaskaw, où l'attendaient les plus vives inquiétudes. Le bon P. Clut, seul depuis un an, faillit mourir de bonheur ou d'autre chose en revoyant sa Grandeur, qui eut toutes les peines du monde à le retenir ici-bas, en suppliant tous les saints du ciel de lui fermer la porte de la terre des délices, afin de lui faire passer la fantaisie de quitter la terre des misères.

Mgr de Satala était à dire la sainte Messe, pour remercier le ciel de ne lui avoir pas demandé autres choses que la frayeur et les fatigues, dans le danger auquel le P. Clut avait été exposé, lorsque entrent dans la chapelle de la Nativité les PP. Petitot et Grouard ; tous deux s'affublent de surplis qu'ils trouvent sous la main, et viennent au saint autel assister Sa Grandeur, qui dût en éprouver une fameuse et aimable distraction. Le P. Clut était hors de danger ; pour le soutenir au milieu des faiblesses de sa convalescence, on lui laissa une *doublure* chaude et moelleuse dans la personne de l'aimable petit novice qu'on confia à sa direction.

Monseigneur abandonna de nouveau sa barque à la complaisance du courant, et, accompagné du P. Petitot, il quitta Athabaskaw. En passant au grand lac des Esclaves, les deux voyageurs saluèrent affectueusement le bon P. Eynard, qu'ils laissèrent aussitôt, et se rendirent à la Providence. Le P. Petitot débarqua à cette dernière place, échangeant avec le P. Gascon, qui interrompit subitement ses fonctions de bûcheron et de charpentier pour se procurer l'honneur d'accompagner Monseigneur jusqu'au fort Simpson ; ils y travaillèrent ensemble, pendant que les deux ministres (celui venu cette année et l'impitoyable petit bonhomme qui l'avait précédé) regardaient les sauvages s'attacher aux ministres de Jésus-Christ.

Ayant appris que le nouveau prédicant irait à Youcon, le P. Séguin, qui avait demandé cette faveur, reçut l'ordre de s'y rendre, ce qu'il fit, nonobstant les difficultés exceptionnelles de ce voyage. Craignant que l'autre ministre n'allât au fort de Liard, le P. Gascon, malgré les désagréments que les sauvages lui avaient

causés le printemps précédent, sollicita la grâce d'y aller de nouveau. Le ministre ne l'y suivit pas, et Dieu, pour récompenser le zèle du courageux Oblat, bénit sa mission, qui, cette fois, fut très prospère et le dédommagea de ses fatigues présentes, ainsi que de ses déboires antérieurs.

Le P. Gascon, revenu du fort de Liard au fort Simpson, en partait le 30 septembre pour se rendre auprès du P. Grollier, à Good-Hope. Sous nos rigoureux climats, cette époque est déjà quelquefois la saison pénible pour les voyages ; aussi le P. Gascon, surpris par les glaces, n'arriva que très difficilement à Notre-Dame de Bonne-Espérance.

Mgr Grandin, heureux du succès de la bonne cause à la Mission du Sacré-Cœur-de-Jésus, en partit à la fin d'août, pour aller rejoindre le P. Petitot et le Fr. Boisramé à la Providence, et commencer là ce travail colossal qu'il a rempli ; travail qui ne donne pas les consolations qui accompagnent le ministère apostolique, mais que les circonstances exigent quelquefois, et qui, exécuté comme il le fut par Mgr Grandin, et comme il l'est habituellement par plusieurs de nos Pères, est certainement un titre de gloire et un sujet de mérite.

Pendant que les Missionnaires travaillaient ainsi à se préparer un gîte, on n'oubliait pas les absents. Le P. Petitot alla à la Mission de Saint-Joseph consoler un peu le P. Eynard. Il était de retour le 4 octobre. De suite, Mgr de Satala partait pour la Grosse-Ile, d'où, malgré toute la diligence possible, il eut beaucoup de difficulté à revenir. Le vénérable prélat courut même de grands dangers, les glaces ayant fait plusieurs voies d'eau à sa frêle embarcation d'écorce.

La Providence avait ses habitations ; ce n'étaient que des cabanes, mais enfin on avait quelque chose ; c'était une prise de possession et le seul titre valable dans le pays. L'hiver, avec ses rigueurs et ses interminables nuits, permettait un peu plus d'étude, un peu plus de cette vie régulière dont personne plus que le Missionnaire sauvage ne sent le besoin, parce que personne autant que lui n'en est privé.

Au mois de décembre, le P. Petitot et le Fr. Boisramé arpentaient la surface glacée de la mer des Esclaves. Ils s'en allaient porter la consolation au bon P. Eynard et lui dire que, si on était forcé de le laisser seul, du moins on ne l'oubliait pas ; que son isolement n'avait d'autre cause que le désir de l'environner au ciel, lui et ses frères, d'un plus grand nombre d'âmes, rendues participantes, par cet isolement même, aux mérites de la rédemption du Sauveur des hommes.

Trente-trois Oblats et un Père novice formaient, à la fin de cette année, le petit corps d'élite que la Congrégation avait mis au service de l'église dans les deux sections du diocèse de Saint-Boniface.



1863

Nous disons les deux sections du diocèse de Saint-Boniface, car c'est pendant cette année qui vient de s'écouler que le Souverain-Pontife avait bien voulu accueillir favorablement la supplique que lui avaient adressée tous les Evêques de la province de Québec, demandant la division du diocèse de Saint-Boniface. Le 13 mai 1862, les importants et vastes districts d'Athabaskaw et de la rivière Mackenzie avaient été soustraits à la juridiction de Mgr Taché et érigés en Vicariat apostolique,confié à la sollicitude de Mgr Faraud,nommé Vicaire apostolique, avec le titre d'Evêque d'Anemour *in partibus infidelium.* Cette détermination, si féconde en heureux résultats, ne fut connue officiellement de Mgr Faraud qu'au mois de juillet 1863.

Enumérons les événements d'une importance moindre qui se multipliaient dans toute l'étendue de nos Missions pour y développer l'œuvre commencée et y étendre le royaume de Jésus-Christ.

Le 22 janvier, le P. Petitot et le Fr. Boisramé étaient de retour de leur expédition consolatrice auprès du solitaire de Saint-Joseph. Le cher P. Eynard vit partir ses confrères à regret ; il se résigna pourtant d'autant plus volontiers qu'il savait que, pour lui procurer cette satisfaction, l'Evêque de Satala, écrasé de travail, était resté seul à la Providence ; aussi ce bon seigneur fut-il très heureux de voir arriver ses compagnons

Le plaisir d'être ensemble ne devait pas durer longtemps. Le 19 mars, le P. Petitot retournait auprès du P. Eynard pour se charger de sa Mission et lui donner la facilité d'aller au fort Raë. En effet, le 15 avril, de nouveaux adieux isolaient les deux confrères. Le P. Petitot, à son tour, devenait solitaire, et le P. Eynard redevenait voyageur sur les glaces du Grand Lac. Ce dernier, après la mission donnée à Saint-Michel, revenait égayer le P. Petitot ; puis, en juillet, il se rendait à la Providence, où le zélé Provicaire était seul.

La maladie avait privé Mgr Grandin de son seul com-



MGR. HENRI FARAUD,

ÉVÊQUE D'ANEMOUR,

Vicaire Apostolique d'Athabasca, McKenzie.

pagnon, le Fr. Boisramé. Ce dernier était allé demander à la Rivière-Rouge le rétablissement d'une santé épuisée par des travaux excessifs. Avant l'arrivée du P. Eynard à la Providence, Monseigneur avait été faire une petite excursion à la Grosse-Ile et y baptiser une quinzaine de sauvages.

Si la solitude a ses inconvénients, avouons que, comme les autres épreuves de la vie, elle a aussi ses avantages ; c'est dans les longs jours de l'isolement que le cœur comprend et sa faiblesse et le besoin qu'il a de trouver où s'appuyer. Trop souvent on n'apprécie bien les avantages d'une position que quand on en est privé ; aussi, comme elles sont douces et agréables ces relations fraternelles dont on ne jouit que rarement ! Elles ont certainement un charme inconnu à ceux qui n'ont jamais senti le vide ni l'inquiétude que l'éloignement de ses frères cause au cœur du religieux.

Loin, bien loin du grand lac des Esclaves, d'autres généreux enfants de la famille subissaient les mêmes épreuves. Les besoins de l'établissement du lac Caribou imposaient à ses Missionnaires de pénibles sacrifices. Menacés de la famine, ils décidèrent que le P. Végreville resterait seul et que le P. Gasté et le Fr. Péréard se replieraient sur l'Ile-à-la-Crosse, tout simplement pour avoir de quoi manger. Nos deux pauvres affamés se mirent en route. Le P. Gasté débuta dans l'exercice du long cours à la raquette. Ce premier essai fut fort heureux ; plus de 800 kilomètres furent parcourus en seize jours de marche, et ce sans fatigue excessive, tant il est vrai que Dieu prend soin des siens. Chemin faisant, et grâce à l'obligeance du rév. M. Smith, ministre protestant, le P. Gasté trouva l'objet dont sa Mission avait le plus de besoin, du fil à rêts. Après avoir passé tout le printemps et une partie de l'été à l'Ile-à-la-Crosse, le P. Gasté y laissa le Fr. Péréard et retourna auprès de son confrère au lac Caribou.

Au même mois de mars, le P. Clut imposait à son novice l'épreuve de la solitude, en le quittant à la Mission de la Nativité pour aller, lui, à Notre-Dame des Sept-Douleurs revoir ses aimables Mangeurs de

caribou. Il y passa tout le printemps avec ses chers sauvages et retourna en juin.

Le P. Gascon, voyant que la santé du P. Grollier lui permettrait de faire la mission du printemps à Notre-Dame de Bonne-Espérance, voulut procurer le même avantage aux sauvages si délaissés du fort Norman. Sainte-Thérèse obtint bien des grâces à ses protégés, et le Missionnaire goûta avec eux d'abondantes consolation jusqu'au 29 mai, jour où il reprit le chemin de Good-Hope.

Le 20 avril, l'évêque de Saint-Boniface, appelé au troisième Concile provincial de Québec, se mettait en route pour le Canada. Il arriva dans la métropole de la province le 13 mai, la veille même de l'ouverture du Concile. Le P. LeFloch accompagna Monseigneur Taché jusqu'à Pembina, se rendit même à Saint-Joseph, pour y donner une retraite, puis revint à Pembina et ensuite à Saint-Boniface, accompagné du P. André. C'est pendant l'absence de ce dernier que M. Germain, son compagnon, profita de l'occasion qui se présenta pour racheter trois pauvres enfants américains qui avaient été faits prisonniers, l'automne précédent par les Sioux, lorsque ces barbares attaquèrent les colons de Minnesota.

Le P. Simonet avait, en hiver, visité le fort Alexandre. Au mois de juin, les sollicitations des chasseurs de la prairie obtinrent qu'il les accompagnerait dans leur aventureuse excursion. Au retour de cette course, le P. Simonet retourna au Bout-du-Lac, où il hiverna, tout en donnant ses soins aussi au poste Manitoba, autrefois Notre-Dame du Lac.

Le P. Mestre, qui avait passé l'hiver à l'évêché, prêcha le mois de Marie à la cathédrale. Ses instructions furent bien goûtées et suivies avec une pieuse attention. C'était le chant du cygne, du moins dans le désert de l'ouest ; car, dès les premiers jours de juin, ce cher Père recevait son obédience, le rappelant en Canada, théâtre plus digne des brillants talents que Dieu lui a prodigués. Le Vicaire était absent quand le P. Mestre quitta la Rivière-Rouge ; il eut du moins la

consolation de rencontrer, à Saint-Paul Minnesota, ce Père, envers lequel il s'estime heureux d'entretenir une vive affection.

Le P. André, lui aussi, alla à la prairie, pour y accompagner les chasseurs de Saint-Joseph.

Anticipons de quelques mois l'ordre chronologique des événements pour saluer avec admiration, dans la personne de notre joyeux P. André, le plénipotentiaire, ou du moins l'agent militaire du gouvernement des Etats-Unis de l'Amérique.

Agent militaire !...un Missionnaire !...De grâce, ne vous scandalisez pas ; il ne s'agit pas des épouvantables boucheries de la guerre contre le Sud. Le P. André ne pouvait qu'être et fut choisi pour être *agent de paix.* Pendant la chasse à la prairie, les métis de Saint-Joseph qui accompagnaient le P. André, rencontrèrent une armée américaine, commandée par le général Sibley, et lancée à la poursuite des Sioux, pour venger contre ces barbares les horribles massacres de 1862. Nos métis, en grande ordonnance de chasse, Missionnaire en tête, se présentèrent au camp des braves fils de l'Union. Arrivé près de la tente du général, au pied du drapeau aux indivisibles étoiles, le P. André, monté sur son fier coursier, et environné de ses incomparables cavaliers métis, adressa au général et au drapeau américain un véritable discours en selle, vrai chef-d'œuvre d'éloquence militaire ! Aussi l'orateur donna-t-il dans l'œil du général et de son état-major. Au mois de décembre, l'humble Missionnaire de Saint-Joseph recevait ses diplômes d'agent militaire du gouvernement des Etats-Unis pour la pacification des Sioux. Le bon Père, tout étonné des fruits inattendus de son éloquence, vint à Saint-Boniface pour y montrer ses parchemins et y recevoir une direction pour cette nouvelle et importante Mission. Quelques jours après, au milieu des rigueurs de l'hiver, il voyageait à travers des immenses plaines, au sud de Saint-Joseph, à la recherche des chefs sioux, auxquels il voulait rendre l'immense service de les soustraire à la destruction, en les réconciliant avec leur gouvernement irrité.

Puisque les extrêmes se touchent, laissons là les barbares Sioux pour dire que les Sœurs de la Charité du lac Sainte-Anne avait transporté leur établissement à Saint-Albert, avec la perspective d'y opérer plus de bien.

Le P. Rémas, cette fois encore, allait à la Prairie avec les chrétiens de ses Missions, tandis que le P. Caër se dirigeait du côté de la Rivière-Rouge.

Nous avons laissé le pauvre P. Séguin à Youcon, Mission de Saint-Jean, sur le territoire russe. Il y fut traité à la cosaque. Il ne goûta point la moindre consolation, pas le moindre dédommagement d'un long et pénible voyage à travers les montagnes, sous un ciel de fer, lorsque les neiges précoces de septembre venaient glacer les torrents qu'il fallait traverser presque à la nage, où la santé et la vie courent des dangers continuels. Le zélé Missionnaire passa là un triste hiver. Les quelques sauvages qui se rendirent au fort, et qui déjà deux fois avaient reçu la visite d'un ministre protestant, s'attachèrent de préférence à celui qui leur arrivait en même temps que le P. Séguin. Puisse le Ciel entendre les soupirs et les regrets de ce dernier, compter ses peines et ses souffrances, et donner, plus tard, à ce peuple la grâce d'une conversion véritable.

Le P. Séguin partit d'Youcon le 3 juin. Vingt et un jours de marche au milieu des mêmes torrents encore à demi glacés et des autres embarras de la route, le tout enrichi du mérite de voyager avec le ministre qui lui avait ravi les sauvages, le conduisirent à la Mission de Saint-Barnabé, d'où le prédicant retourna à Youcon. Le Père repassa les montagnes, revit Peel's River, et, le 14 juillet, il avait le bonheur d'embrasser ses frères de Good-Hope, après onze mois d'un isolement d'autant plus cruel que l'échec avait été plus complet.

“ Arrivé ici, m'écrivait ce cher confrère, je me crois en paradis.” Je comprends facilement cette exclamation. Les joies du paradis de la terre sont si relatives ; quand on a beaucoup souffert, on sait se contenter de peu.

Le P. Gascon partit de Notre-Dame de Bonne-Espérance le 23 juillet, et le 14 août il était au fort Simpson auprès de Mgr Grandin ; il avait ensuite l'honneur d'accompagner Sa Grandeur jusqu'à la Providence, où.

Elle débarqua. Le P. Eynard se joignit alors au P Gascon pour faire route avec lui jusqu'au grand lac des Esclaves. Ils y arrivèrent le 7 septembre. Le P. Eynard continua jusqu'à Athabaskaw, où il trouva le P. Clut et le Fr. Salasse : ce dernier était venu de l'Ile-à-la-Crosse.

Mgr Taché revenait du Canada le 22 juillet. Le P. Caër, après avoir traité les affaires qui l'amenaient à Saint-Boniface, se dirigea de nouveau vers l'importante vallée de la Siskatchewan. Il s'arrêta à Carlton, où il se tira très sagement des difficultés qui lui furent suscitées, et fit beaucoup de bien. Il continua ensuite jusqu'au fort Pitt, où il donna une mission qui eut un tel succès que lui-même m'écrivait : "Ce poste ressemble, en ce moment, plutôt à une communauté religieuse qu'à un fort de traite." *O tempora ! o mores !* Un fort offrir l'aspect d'une communauté religieuse !...L'eusses-tu cru ?... se diraient les anciens. Nous, nous le croyons, puisque nous avons le bonheur de voir l'enseignement de la morale évangélique succéder à l'école de débauche établie autrefois dans tous ces forts.

A la fin de l'année, le P. Caër arrivait à Saint-Joachim, puis à Saint-Albert.

Le Fr. Boisramé était rendu à l'Ile-à-la-Crosse, toujours faible, toujours souffrant, quoique un peu mieux. Mgr Faraud jugea prudent de lui faire continuer sa route, l'honorant même de sa compagnie ; il se dirigea avec lui vers la Rivière-Rouge, où ils arrivèrent heureusement le 26 août. Grande fut la joie de Mgr de Saint-Boniface, qui revoyait dans la personne de Mgr Faraud, non seulement un frère, mais bien un ancien compagnon d'apostolat et de souffrance. L'amitié qui les unissait depuis seize ans devenait plus étroite par l'élévation de Mgr d'Anemour à la même dignité épiscopale et le partage du diocèse de Saint-Boniface fait entre ces deux seigneurs. Mgr Taché était soulagé de 'limmense responsabilité de diriger les lointaines Missions d'Athabaskaw-Mackenzie : il était heureux de les voir confiées à celui que, devant Dieu et devant les hommes, il avait cru le plus en état de les faire prospérer et grandir.

Une des bonnes Sœurs de l'Ile-à-la-Crosse accompagnait l'Evêque élu d'Anemour. Tout le monde était

dans la joie ; le P. Lestanc, qui avait consacré ses loisirs de vacances à faire une mission au Fort Alexandre, revenait pour prendre part à l'allégresse commune. Mgr d'Anemour ne put donner que quelques jours à ses frères de Saint-Boniface : il en prit congé au commencement de septembre, en indiquant le printemps de 1865 pour l'époque de son retour.

Mgr Faraud passa par le Canada, alla en France, et c'est le 30 novembre dans la métropole de Tours, que Sa Grandeur recevait la consécration épiscopale des mains du doyen des Evêques Oblats, Mgr l'archevêque Guibert. Sa Grandeur prenait pour devise les mémorables paroles de l'illustre saint Martin : *Non recuso laborem.*

Malgré la division du diocèse, Mgr Grandin continuait à diriger la partie échue au Vicaire apostolique.

Au mois d'août, le P. Grouard quittait Athabaskaw en la compagnie du Fr. Alexis. Il descendait le courant, saluait, en passant, le P. Petitot, et arrivait à la Providence. Mgr Grandin laissa le Fr. Alexis dans son nouvel établissement et s'embarqua avec le P. Grouard pour le fort Simpson. Le digne évêque et son jeune zélé collaborateur donnèrent la mission au chef-lieu du district. Le plein succès de cette mission jeta un grand éclat sur le ministère de nos Missionnaires.

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est là que le P. Gascon rejoignit Mgr de Satala pour se rendre avec lui jusqu'à la Providence.

Cependant,le P. Grouard remontait la rivière du Liard encouragé par les succès dont ses débuts avaient été couronnés ; il allait donner la mission à Saint-Raphaël, où il arrivait le 8 septembre.

Le bon Dieu traite souvent les Novices en enfants gâtés ; le nôtre eut en abondance les bonbons de la vie de Missionnaire. Les heureuses dispositions des sauvages le comblèrent de la joie la plus légitime.A son retour, il faisait encore le bien au fort Simpson et, le 10 octobre, la neige sur le dos, il arrivait à la Providence.

Après un mois, Monseigneur se mettait en retraite avec son Novice et le pieux Fr. Alexis. A la fin de cette retraite, le 21 novembre, le P. Grouard prononçait ses vœux, devenant, aussi lui, l'un de vos fils, mon révérendissime et bien-aimé Père. J'ai la conviction que le

Ciel accueillera le vœu de notre cœur, demandant pour ce jeune religieux toutes les vertus qui font le digne Oblat de Marie Immaculée.

Un événement qui, sans une intervention spéciale de la Providence, serait devenu une funeste tragédie, marqua le mois de décembre : Mgr Grandin, toujours animé d'une charité si ardente pour ses frères, voulut aller visiter ceux du grand lac des Esclaves. Malgré la rigueur de la saison, il se mit en route avec quelques jeunes officiers de l'honorable Compagnie de la Baie-d'Hudson qui passaient à sa Mission. Arrivé déjà presque au terme du voyage, on se félicitait d'avoir évité les dangers et les misères extrêmes qui s'attachent si souvent à ces courses aventureuses, lorsque tout à coup les voyageurs furent assaillis par une tempête furieuse, une tempête telle que notre aquilon seul sait en causer. La neige, soulevée en tourbillons épais, déroba bientôt la vue du ciel et du rivage que l'on côtoyait à distance. Cette neige, balayée de dessus le lac, n'y laissait qu'une glace vive et dure, sur laquelle les pieds des voyageurs et leurs chiens ne laissaient aucune empreinte. Mgr de Satala, avec des jambes et des chiens moins agiles que ceux de ses compagnons, resta en arrière, suivi seulement d'un tout jeune homme envoyé à son service ; déjà les autres voyageurs avaient disparu. Un sauvage qui les guidait, poussé par l'instinct du danger qu'ont tous les enfants des bois, parla d'attendre Monseigneur. Ses maîtres, saisis par le froid, et ne croyant nullement au danger, lui commandèrent d'aller en avant.

C'en fut fait ; Monseigneur ne voyant ni compagnon, ni terre, et rien au monde, si ce n'est la glace qu'il foulait aux pieds et la neige qui l'aveuglait, se trouva perdu sur cette mer solide. Sa Grandeur erra à l'aventure jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées. Trop fatigué pour espérer réchauffer ses membres, que le froid saisissait déjà, Monseigneur confessa son petit compagnon, implora pour lui-même la miséricorde de Dieu, et se résigna à la mort qui lui semblait inévitable. Le reste de chaleur fut dépensé à détacher la couverture liée sur le petit traîneau ; celui-ci renversé formait le seul abri contre le vent. Monseigneur s'appuya contre cette faible protection, puis s'enroula de son

mieux dans ses couvertures avec son petit compagnon qui pleurait et ses chiens qui hurlaient de froid. Il attendit là la fin de ses jours, ou le miracle qui devait les prolonger.

Dieu nous épargna la douleur que nous eût causée la perte de notre si digne et si aimé coadjuteur. Les froides horreurs de cette affreuse position se prolongèrent pendant les longues heures de la nuit : mais Dieu avait conservé les siens, et quand l'aurore commença à poindre, Mgr de Satala reconnut sa position. Il n'était qu'à une petite distance de la Mission, où l'on souffrait tant de le savoir en danger sans pouvoir lui porter secours. L'espoir de salut surexcita le courage de Monseigneur et de son jeune compagnon ; ils déployèrent le peu de forces qui leur restaient,et se remirent en route. A peine avaient-ils marché quelques instants qu'ils rencontrèrent les employés de la Mission qui étaient envoyés à leur recherche. Ces derniers avaient appris, le soir, que, Monseigneur, n'étant pas arrivé au fort avec les autres voyageurs, devait s'être égaré. Ils comprirent toute l'imminence du danger et attendaient avec la plus vive anxiété les premières lueurs du crépuscule pour commencer une recherche qui eût été pour eux un danger inutile au milieu de l'obscurité d'une nuit de *poudrerie.* Les pieds de Sa Grandeur commençaient à se geler, les efforts d'une marche pénible y ramenèrent la chaleur, et, sans autres conséquences désastreuses que de cruelles angoisses,Mgr Grandin entrait dans la chapelle de la Mission. Il s'agenouilla au pied de l'autel où le P. Petitot offrait pour lui le saint sacrifice, ne sachant pas s'il devait prier pour le repos de son âme ou pour la conservation de sa vie mortelle.

Avouons que si, l'année précédente, l'arrivée inattendue des PP. Petitot et Grouard avait causé à Mgr Grandin une distraction dans la chapelle de la Nativité, l'arrivée si désirée de Sa Grandeur dut causer cette fois au P. Petitot une distraction encore plus grande et plus agréable.

Le dernier décembre, par le froid le plus rigoureux de l'hiver, le P. Lestanc, en route pour le fort Alexandre, passait tout le jour et presque toute la nuit sur le lac Winipeg, en carriole à chiens,exposé tout le temps

à un vent de nord violent qui lui soufflait le froid à la figure. Ce n'est qu'à deux heures du matin qu'il arrivait au fort.

En parlant des vains efforts des éléments déchaînés pour étouffer la vie de nos Missionnaires, en relisant toute l'histoire de notre chère Congrégation, depuis vingt-deux ans que ses membres ont mis, pour la première fois, le pied sur le sol de l'Amérique britannique, on serait tenté de croire que le vent qui y souffle avec tant de rigueur est un vent d'immortalité ; que la terre qu'on y habite, dont une partie est constamment glacée à une grande profondeur, ne veut pas entr'ouvrir son sein pour recevoir les nôtres. Oui, on aurait pu croire à une espèce d'impossibilité pour les Oblats de mourir ici, si cette douce illusion n'avait pas été dissipée par l'accident tragique qui a plongé la province du Canada et toute la Congrégation dans un deuil profond, au mois d'août dernier.

La mort du si digne et si regretté P. Vincens est venue écrire une page de deuil dans les annales de nos Missions sur le continent du nouveau monde. Cette catastrophe inattendue ne se rattache sans doute pas directement à l'histoire particulière de nos Missions de la Rivière-Rouge ; néanmoins, notre cœur ne veut pas nous permettre de la passer sous silence. Nous le pouvons d'autant moins que Dieu, qui nous affligea si profondément alors, voulut bien nous consoler depuis, en rattachant à ce cruel événement un autre fait qui en est comme la compensation. La visite du R. P. Vincens n'était point terminée lorsque la mort le surprit ; il fallait compléter cette importante Mission ; c'est pourquoi, à la fin de décembre, un autre membre du Conseil général, le R. P. Vandenberghe, arrivait au Canada pour mettre la dernière main à la visite de cette province, et, par l'extension de cette visite jusqu'à nous, inaugurer pour le Vicariat de la Mission de la Rivière-Rouge, la cinquième période de son histoire.

V

1864

Aussitôt que le Vicaire de nos Missions de la Rivière-Rouge apprit que le rév. P. Vandenberghe était en Amérique, il lui écrivit pour le conjurer de se rendre jusque dans ces Missions. Le Rév. P. Visiteur ayant ordre de pousser jusqu'au diocèse de Saint-Boniface, l'acceptation de l'invitation de ses frères de la Rivière-Rouge devenait une obligation que son cœur généreux accepta volontiers. Toutes les mesures étant prises pour atténuer, autant que possible à cette époque de l'année, les difficultés du voyage à travers le désert, le Rév. P. Vandenberghe partit du Canada, à la fin d'avril, en compagnie d'une nombreuse escouade de Sœurs de la Charité, que la Provinciale de leur maison de Saint-Boniface avait recrutée à leur maison-mère de Montréal, à la suite du chapitre général auquel elle avait assisté.

C'est le 22 mai que les Oblats de la Rivière-Rouge avaient le bonheur de recevoir au milieu d'eux le digne réprésentant de leur révérendissime et bien aimé Supérieur général. Il nous serait difficile d'exprimer la joie qui animait nos cœurs à tous. L'arrivée du Rév. P. Visiteur nous mettait tout à fait en famille. A plus de deux mille lieues du centre de la Congrégation, un abîme, au moins de distance, semblait toujours exister entre nos supérieurs et nous ; entre la tête de la Congrégation et nous ses membres, sinon les plus éloignés, du moins les plus isolés.

Outre l'isolement fraternel, que la plupart d'entre nous ont supporté si souvent et pendant si longtemps, il y a l'isolement filial que nous subissons tous. Préoccupés de nous-mêmes comme le sont toujours, plus ou moins, tous les égoïstes fils d'Adam ; préoccupés de nos œuvres, parce que c'est une partie de nous-mêmes, nous nous figurions facilement n'être point compris, et nos œuvres nous semblaient n'être point appréciées, du moins au point de vue où le rapprochement nous les

fait voir. Membres de la famille, non seulement par notre profession religieuse, mais bien aussi par la vive affection que nos cœurs ressentent pour elle, nous voyions, ce semble, un ieln nouveau se former et resserrer cet attachement si juste et si sincère par la visite du Rév. P. Visiteur.

Merci, mon révérendissime et bien cher Père, merci d'avoir pensé à nous dans notre isolement ; merci, dans l'impossibilité où vous étiez de nous procurer le bonheur de vous voir vous-même, de vous être fait représenter auprès de nous, et d'avoir choisi à cet effet le si digne et si vertueux P. Vandenberghe.

Que ce bon Père accepte aussi publiquement l'expression de notre reconnaissance pour les moments de vrai bonheur et de si douce consolation que son arrivée au milieu de nous assurait à tous.

Pour nous personnellement, qui n'avons pour ainsi dire connu de la vie de communauté que celle nécessairement exceptionnelle que nous menons ici, notre joie était peut-être plus vive que celle de tous les autres. Animé d'un vif désir du bien, d'un vif désir de rendre nos frères heureux, nous sentons, à chaque instant, tout ce qui manque pour arriver à ce double but, la fin de toutes nos pensées, la source des plus ardents battements de notre cœur. Nous allions donc trouver, dans celui qui nous arrivait, ce après quoi nous soupirions depuis la fondation de nos Missions.

Le Rév. P. Visiteur, tout imprégné de l'esprit de la famille, aidé de la connaissance des personnes, des lieux, des œuvres, des besoins, allait nous indiquer sûrement la voie véritable. Notre faiblesse allait trouver où s'appuyer, nos doutes un juste éclaircissement, les légitimes aspirations de notre cœur, l'élément qui devait les nourrir et les développer. Puis une amitié de vieille date promettait de joindre à tous ces avantages une satisfaction à laquelle nous ne saurions être indifférent. Aussi, nous goutâmes une joie abondante, et c'est dans toute la sincérité de notre âme qu'en entrant dans notre cathédrale, avec le Rév. P. Visiteur, nous nous écriâmes : *Te Deum laudamus.*

l'Evêque de Saint-Boniface était aussi heureux que le Vicaire de nos Missions ; il savait combien cette visite serait profitable à son diocèse et pour témoigner

au Rév. P. Visiteur de son profond respect et de son entière confiance, il lui remit, de suite, des lettres de Vicaire Général.

Le Rév. P. Visiteur voulut bien s'étonner de voir quelle est la position des Missionnaires catholiques de la petite colonie d'Assiniboïa. L'ascendant qu'ils y exercent le frappa surtout ; la population catholique, malgré ses défauts, lui parut avec raison animée d'une foi vive et d'un bien bon esprit ; puis la position physique et matérielle le surprit aussi. La cathédrale, sortie à peine de ses ruines, et non encore achevée, l'étonna par la régularité de ses lignes, l'élégance de ses formes et la solidité de sa construction. Le couvent et le collège lui parurent des édifices raisonnablement en proportion avec l'œuvre religieuse et civilisatrice qu'ils sont chargés de développer et de conduire à bonne fin. L'évêché, dont les travaux s'élevaient à peine au-dessus du sol, dessinait déjà les proportions du noble édifice, qui avait été entrepris pour offrir un séjour commode à ceux de nos Pères que l'Evêque est heureux d'avoir habituellement auprès de lui et aussi un lieu de refuge pour ceux des nôtres qui pourraient avoir besoin de faire diversion aux fatigues exceptionnelles de la vie de Missionnaire chez les sauvages. En un mot, notre aimable Visiteur voulut bien nous faire le compliment qu'il ne s'attendait pas à si bien. Nous avions donc la consolation d'être plus civilisés qu'on ne nous avait crus.

Qu'on nous pardonne cette naïveté, c'est bien un peu ce que nous pensions nous-mêmes. Nous étions heureux de voir cette conviction partagée par celui dont l'opinion nous était, à si juste titre, d'un grand poids.

Tous les Pères de la colonie et des environs se réunirent pour saluer l'heureuse arrivée du Rév. P. Visiteur. Notre clergé séculier, peu nombreux, mais si dévoué, comprit notre juste joie et vint la partager en offrant ses respects à celui qu'il était heureux de connaître. Quinze jours d'une véritable jouissance marquèrent le séjour du Rév. P. Vandenberghe à Saint-Boniface.

On comprend facilement que les merveilles de notre localité ne peuvent pas captiver l'attention bien longtemps. Aussi, pour empêcher que le désenchantement

n'enlève au Père Visiteur les favorables impressions de son arrivée, hâtons-nous de lui faire part de ce qui, nécessairement, fera sur son esprit une impression bien forte ; hâtons-nous de lui raconter ce qu'ont fait nos zélés Missionnaires depuis le commencement de cette année. Comme à tout seigneur tout honneur, parlons d'abord de Monseigneur de Satala.

Nous avons frémi à la seule pensée du danger que ce pieux prélat avait couru en suivant l'attrait de la charité qui le portait à visiter ses frères de Saint-Joseph. Une autre épreuve l'attendait à son retour. Il s'égara encore sur le grand lac des Esclaves. (Hélas ! pourquoi faut-il que les infortunés Evêques du Nord soient sujets à tant d'égarements ?) Cette fois, Monseigneur n'était pas seul. Sa Grandeur était bien accompagnée et en vue du rivage, en sorte qu'on y campait et y faisait du feu au besoin. La position, pour être moins pénible et moins dangereuse que la première fois, n'était pourtant pas des plus agréables. Le givre était si épais qu'il confondait toute la plage et tous les points de vue en une indéfinissable uniformité, qui mit en défaut l'habileté pourtant si grande de nos sauvages et de nos métis. Les provisions s'épuisaient ; déjà Sa Grandeur et ses compagnons en étaient réduits à l'extrémité de tuer un de leurs maigres chiens de charge pour se nourrir, lorsque Monseigneur lui-même, après plusieurs jours d'égarement, en contredisant ses guides, parvint à trouver quelque trace et à s'orienter. Comme dans presque toutes les épreuves de la vie, la joie succéda à la peine. L'année était renouvelée, et les glaces du grand lac avaient seules offert leurs souhaits à Mgr Grandin.

Nous avons vu le P. Lestanc arriver au fort Alexandre tout transi de froid. Les calorifères du fort le réchauffèrent pendant que son zèle s'efforçait d'en embraser tous les habitants du feu sacré de la divine charité.

Le P. André avait besoin de tout l'éclat de son importante mission pour faire diversion à la rigueur de la saison, à la recherche des chefs Sioux. Ses efforts et son influence auraient eu un plein succès, pour pacifier la masse de cette nation, si l'indigne trahison de quelques subalternes de l'armée américaine n'avait pas mis

des obstacles insurmontables aux efforts de notre cher confrère. Celui-ci en fut quitte pour ses peines, ses fatigues et ses regrets ; car son cœur ne tint pas compte de la récompense pécuniaire assez libérale qu'il a reçue ; ce n'est pas ce qu'il recherchait. Les Sioux y gagnèrent plus d'estime pour le prêtre catholique et une haine plus invétérée pour les agents que le gouvernement des Etats-Unis emploie auprès des sauvages.

Dans le même temps, le P. Richer parcourait des camps de métis, dispersés sur différents points boisés des prairies, pour y passer l'hiver. Ces hivernements (comme on les appelle) réunissent un grand nombre de familles catholiques, qui, éloignées ainsi de tout établissement fixe, sont entièrement dépourvus de tout secours religieux. La mission du P. Richer leur vint en aide et, en général, ils surent en profiter.

A peine arrivé à Saint-Albert, le P. Caër en repartait pour une visite d'hiver, au milieu des sauvages de la prairie afin d'y affermir les chrétiens, et d'y continuer la conversion des infidèles. On voit que les rigueurs de l'hiver éprouvent mais ne découragent pas. Comme d'autres braves, nos Missionnaires peuvent chanter : " Qu'ils ont vu glacer leurs corps, sans refroidir leurs cœurs. "

Le P. Simonet, venu à Saint-Boniface pour s'y joindre à ses confrères, dans les pieux exercices de la retraite annuelle, fut ensuite envoyé à Pembina pour y donner la mission aux militaires catholiques qui y étaient stationnés. Il retourna ensuite au Bout-du-Lac où il passa le reste de l'année, visitant quelquefois Saint-Boniface et le poste Manitoba.

Le P. Eynard prenait le frais, lui aussi, en mesurant la distance qui sépare la Mission de la Nativité, où il était, de celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, où il se rendit. Le trajet se faisant tout entier sur le même lac Athabaskaw, notre pieux voyageur n'avait pas, du moins, à lutter contre les difficultés d'un terrain accidenté.

Le même avantage était réservé au P. Petitot, se rendant de Saint-Joseph au fort Raë. La Mission de Saint-Raphaël ne fut pas le seul théâtre où s'exerça le zèle du Missionnaire des " Plats Côtés de Chiens. " Ces sauvages, campés du côté du grand lac d'Ours, deman-

daient avec instances qu'on se rendît jusqu'à leur camp. Le P. Petitot accéda volontiers à leur demande, et, certes, son voyage ne fut pas inutile, puisqu'il eut l'inappréciable consolation de baptiser trois cent dix-neuf de ces sauvages, et entendre d'environ six cents confessions.

Pendant que le P. Petitot recevait, parmi les enfants de Dieu et de l'Eglise, un si grand nombre des Indiens de la tribu des " Plats Côtés de Chiens, " les anges gardiens de ces heureux néophytes achevaient de tresser au ciel, la couronne d'immortalité destinée au premier Missionnaire de cette tribu. C'est dans un monde meilleur, où son zèle en avait déjà placé plusieurs, que le P. Grollier devait connaître les fruits si abondants de sanctification produits par la semence de salut qu'il avait, le premier, jetée sur ces plages arides et glacées.

Le 4 juin, la mort ouvrait, parmi nous, son funèbre catalogue pour y inscrire le nom du zélé P. Henri Grollier, qui, après douze ans d'apostolat, remettait son âme à son Créateur. Digne enfant de Marie Immaculée, il mourait de la mort des prédestinés, remplissant d'admiration et de confiance tous ceux qui furent témoins de son trépas. La gloire de Dieu avait toujours été le mobile de ses actions ; au dernier moment, elle fut encore le thème de son délire, et, bien sûr, une éternité de bonheur lui prouvera que lui aussi avait choisi la meilleure part.

Le Rév. P. Vandenberghe était venu à la Rivière-Rouge avec la pensée de ne point aller plus loin. Nos pressantes sollicitations, appuyées sur les meilleures raisons, lui persuadèrent que sa visite n'aurait qu'un bien faible résultat, s'il ne voyait que Saint-Boniface et ses environs, puisque ce n'est pas là que sont nos missions sauvages proprement dites.

On conçoit facilement qu'il nous en coûtait de faire au bon Père Visiteur une demande qui devait lui imposer une année entière de retard et un voyage de plusieurs mois, pendant lesquels il lui faudrait vivre de la vie du Nord, souffrir avec et comme nous. Son dévouement bien connu, la force de sa santé et son âge nous encourageaient ; c'étaient autant de raisons ajoutées aux autres, pour nous faire réjouir de ce que vous aviez bien voulu le choisir comme Visiteur. Il en est peu

auxquels il eût été possible de demander les épreuves et les fatigues du long voyage qu'exigerait la visite de nos Missions de l'intérieur. Le Rév. P. Vandenberghe nous édifia et nous consola beaucoup en consentant à partir pour le Nord. Il s'embarqua le 4 juin, sur les bateaux du portage à la Loche. Une Sœur de Charité et une de leurs généreuses " filles données " prenaient passage sur les mêmes embarcations pour l'Ile-à-la-Crosse.

Le Père André, venu à Saint-Boniface en hiver, pour la retraite, reçut au mois de mai, la visite de Mgr Taché. Après avoir salué le Rév. P. Visiteur, à la Rivière-Rouge, il partait pour Saint-Paul Minnesota, allant rendre compte à Mgr Grace de l'état des Missions de son diocèse confiées à nos soins, et rendre compte aussi, au général Sibley, de la mission de pacification qu'il lui avait confiée, au nom du gouvernement, ainsi que des causes qui avaient paralysé son action. Comme on pouvait s'y attendre, ce cher Père fut accueilli favorablement des deux autorités auxquelles il était comptable de ses actes administratifs.

Les Pères de la Siskatchewan voulurent encore agrandir le champ déjà si vaste de leurs travaux apostoliques, l'arène dans laquelle ils combattaient avec tant de courage et de succès. Le P. Rémas partit pour le petit lac des Esclaves, autrefois visité par M. Bourassa, puis par M. Lacombe, mais délaissé depuis 1855. Le voyage est long et difficile ; le zèle le fit entreprendre avec courage. Quarante baptêmes en furent un des fruits extérieurs. Ce poste fut confié à la protection de saint Bernard.

Le P. Végreville, sentant sa santé se délabrer, quitta le lac Caribou pour venir à Saint-Boniface, où il arriva au milieu de juillet, après avoir donné ses soins aux chrétiens qui se trouvaient sur son passage.

Cependant, le temps fixé pour le terme de la visite de Mgr Grandin dans le district d'Athabaskaw-Mackenzie était accompli. Ce vénérable Missionnaire laissa donc la Providence, vit, en passant, les Missions de Saint-Joseph de de la Nativité. Avant de laisser le Vicariat apostolique de Mgr Faraud, Mgr Grandin y arrêta les dispositions suivantes : le P. Clut devait rester seul avec le Frère Salasse ; le P. Eynard, qui partait d'Athabaskaw, prendrait avec lui le P. Petitot en passant à

Saint-Joseph, y laissant le P. Gascon seul, et se rendrait à la Providence, où se trouvaient déjà le P. Grouard et le Frère Alexis ; le P. Grouard s'embarquerait à la place du P. Eynard, pour continuer, avec le P. Petitot, jusqu'au fort Simpson, où tous deux donneraient la plus belle mission possible, à la suite de laquelle le P. Petitot descendrait à Good-Hope pour y rejoindre le P. Séguin et le Frère Kearney, pour prier sur la tombe du digne P. Grollier, qu'il allait remplacer, et soutenir, par la pensée de la sainte mort de ce Père, les dispositions heureuses et analogues dont son cœur est rempli ; le P. Grouard, lui, retournerait au fort de Liard, goûter les abondantes consolations que le Dieu bon lui avait prodiguées l'été précédent, en accordant tant de grâces aux sauvages. Ce Père reviendrait ensuite, par le fort Simpson, jusqu'à la Providence.

Ces dispositions prises, Mgr Grandin fit ses adieux au Vicariat Athabaskaw-Mackenzie.

Pour faire mieux comprendre les justes regrets et la douleur occasionnés par ce départ, que l'humilité de notre si digne coadjuteur et provicaire nous permette de traduire ici ce qui lui fut adressé à lui-même par un des officiers de l'honorable Compagnie de la Baie-d'Hudson, qui l'avait vu à l'œuvre dans le district de la Rivière Mackenzie, et qui, par cela même, pouvait plus justement apprécier le zèle et le dévouement du premier Evêque qui ait visité ces lointaines régions :

" 14 janvier 1865.

" Mon cher Seigneur,

" La réception de votre si estimée lettre du 24 juillet " dernier ne m'a pas causé plus de satisfaction que la " nouvelle de votre heureux retour, après un long sé- " jour dans le Nord, où comme je l'ai vu de mes propres " yeux, vous avez glorieusement suivi les exemples de " votre illustre prototype, saint Paul, travaillant de vos " propres mains et prêchant fidèlement, à temps et à " contre-temps, l'Evangile de Jésus-Christ aux païens.

" La noble abnégation, le calme, l'admirable énergie " avec lesquels vous avez supporté des difficultés, sur- " monté des obstacles et enduré des souffrances d'une " nature exceptionnelle, sont au-dessus de tout éloge. " Pour ma part, quoique j'aie passé une quinzaine d'an- " nées dans ces régions sauvages, que j'aie vu et senti, " dans ma propre personne, plusieurs des vicissitudes de " la vie de l'extrême Nord, je reculerais devant les souf- " frances et les privations si longues, si multipliées et " si continuelles que votre Grandeur a endurées sur les " bords de la Mackenzie. Si vos amis éloignés vous " avaient vu, comme moi, dans un *palais* construit avec " quelques troncs d'arbres informes, superposés les uns " sur les autres, à une élévation de six ou sept pieds, " éclairé seulement par quelques grossiers morceaux de " parchemin qui seuls servaient de croisées, n'ayant " que le sol glacé pour votre parquet, et, pour porte, " quelques planches mal jointes, à travers lesquelles la " neige et le vent pénétraient à chaque instant ; pour " couche, quelques morceaux de bois sur des tréteaux ; " pour nourriture habituelle, des aliments que le der- " nier des domestiques, dans la belle France aurait re- " jetés avec mépris ; vos longs et pénibles voyages, " souvent dans un demi-état de jeûne ; n'ayant pour " compagnons que des barbares, qui n'ont rien des " habitudes ni des sentiments qu'inspire la civilisation " européenne, certainement ces amis auraient versé des " larmes d'attendrissement sur votre malheureux sort. " Je sais que votre patience sans exemple, et votre " courage inaltérable ont excité l'admiration de tous les " officiers du district, sans parler de l'estime si pleine " d'affection que les qualités personnelles de Votre " Grandeur ont inspirée à toutes les classes des habi- " tants de la rivière Mackenzie. Volontiers, je vous " félicite de votre heureux retour, après l'accomplisse-

" ment des devoirs si ardus, remplis souvent au milieu " des fatigues et des peines d'esprit et de corps.

" J'ai appris avec un regret sincère la mort préma- " turée du Rév. P. Grollier. Quelles qu'aient été ses " relations avec d'autres, je dois avouer que j'ai toujours " trouvé en lui un aimable compagnon, plein de zèle " pour l'accomplissement de ses devoirs et un ferme " support des intérêts de la Compagnie parmi les sau- " vages. Tel est, au reste, le caractère général de tous " ceux de vos Missionnaires avec lesquels j'ai eu des " relations. Je considère l'estime et l'affection que je " nourris pour quelques-uns de ces messieurs, comme " l'un des plus chers souvenirs qui me restent de mon " séjour dans ce pays."

Mgr Grandin arrivait au portage à la Loche ; que l'on juge de sa surprise, de sa joie et de son bonheur, lorsqu'en débarquant, il apprit l'arrivée d'un Visiteur, du Rév P. Vandenberghe, qu'il ne savait pas même avoir été envoyé en Canada.

Il faut avoir vécu de notre vie, de nos privations, de notre impitoyable isolement, pour comprendre ce qu'une telle surprise cause d'émotions, cause de véritables jouissances.

Le Rév. P. Visiteur était parti de Saint-Boniface, avec la pensée de se rendre jusqu'à Athabaskaw ; Mgr Grandin le voyant fatigué et exposé à des difficultés particulières pour le reste du trajet, étant d'ailleurs en état de lui rendre un compte fidèle, rendu intelligible par l'analogie exacte entre les Missions d'Athabaskaw et celles qu'il devait visiter, le détermina à ne pas aller plus loin. Tous deux reprirent ensemble le chemin de l'Ile-à-la-Crosse, où ils arrivèrent heureusement le 5 août. C'est là que Mgr de Saint-Boniface avait promis de rencontrer le Rév. Père Visiteur, pour continuer la visite en sa compagnie. Le temps du départ approchant, Monseigneur régla ce qui suit : Le P. Lestang fut retiré du collége et placé à l'évêché comme supérieur ; le P. LeFloch continuait le service de la paroisse de Saint-Boniface ; le P. Végreville devait remplacer le

P. Lestang au collége, tandis que le Fr. Duffy y continuerait l'enseignement de la langue anglaise. Le P. Richer reçut son obédience pour les missions de Saint-Joseph et de Pembina, en remplacement du P. André, qui fut appelé à l'évêché et chargé de la desserte de Saint-Charles.

Le 14 août, l'Evêque de Saint-Boniface bénissait son peuple, embrassait ses frères, et, se recommandant aux prières de tous, prenait, par terre, le chemin de l'Ile-à-la-Crosse ; le 15, accompagné de son Grand Vicaire et du P. Végreville, il arrivait à la première station des missions du P. Simonet, où, le 16, il donna la confirmation à quarante personnes. Le 17, il avait laissé et compagnons et maisons, et s'acheminait seul avec son guide et un autre jeune homme. Rendu au fort Ellice, le manque d'eau sur la route ordinaire détermina les voyageurs à suivre la vallée de la rivière Qu'Appelle. Nous étions bien aise de cette circonstance ; nous n'avions jamais vu le lac Qu'Appelle ; pourtant nous savions qu'il avait été le siége d'une mission protestante ; que des catholiques s'y rendent tous les ans, en grand nombre ; enfin, que la Compagnie y commençait, cette année-là même, un poste de traite pour les tribus sauvages qui le visitent habituellement.

C'est avec plaisir que nous longeâmes la petite rivière, voyant varier les scènes si pittoresques et si gracieuses qui se multiplient à chaque instant, dans la vallée profonde qui encaisse le petit ruisseau et qui fut probablement, autrefois, le lit d'un grand fleuve, enfermé entre des côtes escarpées, à plusieurs centaines de pieds d'élévation. Plusieurs jolis lacs ajoutent encore aux charmes de cette délicieuse vallée, et semble attester, eux aussi, qu'elle fut autrefois remplie d'eau.

Arrivé au centre de ces lacs qui sont de véritables viviers, nous y trouvâmes toutes les raisons d'y fonder un établissement, ainsi que les éléments nécessaires à sa prospérité. Nous promîmes donc aux quelques familles que nous y rencontrâmes que nous y viendrions l'année suivante y donner la mission et y jeter les premiers fondements de l'établissement projeté.

Toutes les autres circonstances de ce voyage s'étant accomplies comme nous les avions prévues, au jour du rendez-vous nous vîmes arriver les deux

sauvages de l'Ile-à-la-Crosse qui venaient nous prendre là où le voyage avec des chevaux devenait impossible.

Le canot d'écorce si frêle, si gentil et si rapide, recevait à son bord notre pauvre Grandeur, bien souffrante, bien fatiguée et, surtout, bien désireuse d'arriver à l'Ile-à-la-Crosse. Les deux excellents Indiens qui nous conduisaient, et qui étaient de vieilles connaissances, devinèrent facilement ce qui se passait en nous. Aussi ils ne s'épargnèrent pas. Il fallait six jours de navigation ordinaire: " Mon Père, nous n'en mettrons que " quatre ; le beau clair de lune vaut le soleil, là où la " navigation est facile." Et ces bons jeunes gens sacrifiaient deux de leurs nuits pour hâter la satisfaction qui nous était réservée le 15 septembre. Dès le lever du soleil, nous entrions dans le lac de l'Ile-à-la-Crosse, et puis bientôt, la grande croix, le clocher argentin, l'église, tout l'établissement de la Mission de St-Jean-Baptiste, reflétaient les rayons de notre magnifique soleil de septembre.

En nous renvoyant à la figure des flots de lumière, cette vue inondait notre âme des plus délicieuses émotions. Là, sur les bords de ce lac tranquille, dans un site que bien des touristes admireraient avec enthousiasme, s'assit cet établissement qui a déjà fait tant de bien et qui en promet davantage pour l'avenir. Nous rapprochions, pour le comparer, ce qui se passait en ce moment dans notre cœur, de ce qui s'y était passé dix-huit ans auparavant, lorsque, pour la première fois, nous arrivions à cette même Ile-à-la-Crosse où alors il n'y avait rien pour le Seigneur, rien, si ce n'est le bon vouloir des sauvages, le bon vouloir des Missionnaires qui venaient les évangéliser.

Merci, mon Dieu, d'avoir béni nos efforts, d'avoir accepté les sacrifices que nous vous avons offerts, d'avoir écouté les accents des prières ardentes que nos cœurs vous ont adressées.

Ce que nous avons vu à l'Ile-à-la-Crosse, la dernière fois que nous l'avons visitée, prouve jusqu'à l'évidence que nous n'avons pas prié en vain, la première fois que nous en avons foulé le sol. Notre cœur chantait intérieurement l'yhmne de la reconnaissance ; ses battements précipités semblaient marquer la cadence qui guidait le jeu des avirons, pour imprimer à notre course

une rapidité particulière. La nacelle volait, pour ainsi dire, sur les eaux.

De toutes parts des salves joyeuses disaient que notre allégresse et notre bonheur trouvaient leur écho sur cette rive, où les heureux enfants de l'école agitaient les oriflammes qu'ils tenaient en main ; un instant après, nous étions dans les bras de Mgr Grandin et du Rév. P. Vandenberghe, mêlant nos larmes et confondant nos émotions ; puis le bon P. Moulin, les Frères Dubé et Péréard nous donnaient l'accolade fraternelle ; notre joie, fut mise au grand complet par la rencontre du P. Gasté, venu tout récemment du lac Caribou ; nous revoyions aussi, avec un plaisir bien sensible, les bonnes Sœurs de la Charité, toujours si dévouées et si généreuses

Le Rév. P. Visiteur, arrivé depuis plus d'un mois à l'Ile-à-la-Crosse, s'y trouvait avec six Oblats, deux évêques, deux prêtres,et deux frères convers. L'ensemble de l'établissement, la piété du bon peuple qui le visite, lui faisaient dire qu'il n'aurait jamais cru pouvoir trouver, au milieu des forêts et à de pareilles distances des dernières limites du monde civilisé, un ensemble aussi complet, une œuvre aussi parfaite. Ce témoignage nous causa la plus vive satisfaction. Il confirmait notre opinion ; plusieurs de nos Missions ressemblant à celle-là, nous étions heureux de voir que le travail de nos frères causait quelque contentement à nos supérieurs.

Les heures de cette douce réunion dûrent se compter ; car pour faire le bien, le repos ne peut pas être long. C'est le Père Gasté qui, le premier, devait s'arracher à cette jouissance et, par son départ, diminuer celle des autres. Ce digne enfant de la Famille, arrivé au portage du fort de Traite, après le passage du Rév. Père Visiteur, y avait trouvé une lettre l'invitant à monter à l'Ile-à-la-Crosse, et c'est ce qui explique le bonheur de l'y trouver ; mais il fallait repartir pour retourner au lac Caribou ; le 20, il nous faisait déjà ses adieux. Nous admirâmes son courage, sa généreuse abnégation. Ce cher Père partait seul, pour aller passer, seul, dix mois à ce lac Caribou, le coin le plus dénué du diocèse, et le Missionnaire partait volontiers, satisfait de son sort. Que Marie le garde !...que Dieu le protége !... Comment nos Missions ne réussiraient-elles pas ? elles sont servies avec tant de dévouement et de zèle.

Après le départ du Père Gasté, vint le tour du Père Moulin, qui, heureux comme un prince, le cœur fort comme un apôtre, prit joyeusement congé des illustres voyageurs, dirigea sa course vers le portage à la Loche, où il fit beaucoup de bien. Il en revenait aux premières glaces, pour ne s'arrêter qu'un seul jour à l'Ile-à-la-Crosse, et continuer ensuite jusqu'à Carlton, où il était convenu qu'il irait préparer les fidèles à la visite de leur premier pasteur.

Mgr Grandin lui-même fut obligé de faire une absence de plusieurs jours pour voir des malades.

Les exigences de la saison avaient fixé au 8 octobre le départ du Rév Père Visiteur et de Mgr de Saint-Boniface. Cette fois encore, le ciel voulut bien déranger le cours ordinaire de la température ; le temps étant remarquablement beau, les voyageurs crurent pouvoir différer jusqu'au 15. C'est en ce jour qu'ils firent leurs adieux à Mgr Grandin, qu'ils laissaient seul et malade.

Nous l'avons déjà dit, et tout le monde comprend qu'il est plus facile d'imaginer que d'exprimer ce qui se passe dans le cœur en de pareils moments.

Le même petit canot d'écorce, conduit par deux excellents sauvages montagnais, reçut les deux voyageurs. C'était un mode nouveau pour le Rév. Père Vandenberghe, c'en était un bien connu de Mgr Taché, mais dans des circonstances telles qu'il pouvait dire lui aussi: " C'est du nouveau." Toujours seul dans ces petits canots, comme le temps nous a souvent duré ! Mais en si bonne et si aimable compagnie, cette fois, nous comptons parmi les agréables journées de notre vie les huit qui nous conduisirent au lac Froid. Là nous attendait, depuis longtemps, le Père Maisonneuve. Ce cher confrère avait bien voulu se donner, et à lui et à nous, le plaisir de venir nous rencontrer. Nous passâmes le dimanche avec les Montagnais du lac Froid. Le lundi, nous montions à cheval et, après une course de cinq jours, le 28 octobre, à 1 heure P.M, nous arrivions au lac la Biche. A ce même moment, la pluie cessait, le soleil venait raviver la scène et nous permettre de contempler et d'admirer le magnifique établissement de Notre-Dame-des-Victoires. La fusillade exécutée par les premiers habitants que nous rencontrâmes annonçait notre approche. L'aimable Père Tissot et l'ex-

cellent Frère Bowes nous firent l'accueil le plus cordial. Ici aussi, de bonnes Sœurs de la Charité donnent leurs soins à la population, et elles partagèrent la joie de notre arrivée.

Notre établissement du lac la Biche est vraiment admirable, non-seulement dans son ensemble, mais même dans les moindres détails. C'est une victoire complète d'un travail intelligent sur la nature inculte. Toutes les ressources locales ont été utilisées, et la chose est d'autant plus digne de remarque que les Missionnaires ont été seuls à l'œuvre. Ils ont fait le tout en grande partie de leurs mains, et dirigé ce qu'ils ne pouvaient accomplir eux-mêmes.

Au lac la Biche, les Missionnaires n'avaient point encore fait leur retraite annuelle : nous nous joignîmes à eux pour ces pieux exercices ; nous étions tous bien sérieusement et bien pieusement occupés, lorsque tout-à-coup nous arriva le cher Père Rémas, nous apportant avec lui une fameuse distraction enrichie d'un plaisir véritable.

Il était accompagné d'un frère du Père Lacombe, l'excellent " petit Gaspard," dont nous conserverons longtemps un précieux souvenir, et du " bon Alexis."

Le 28 novembre était le jour fixé pour le départ ; nous prîmes congé de nos chers Missionnaires. Nous étions cinq pour le voyage. Les uns montèrent à cheval, les autres descendirent en carriole, et nous voilà à la recherche d'un chemin moins mauvais que la route ordinaire. Il n'y avait encore que très-peu de neige ; les détours faits pour éviter les mauvais pas allongèrent tellement la distance, qu'il fallut six jours de marche forcée pour arriver au terme. L'avant-dernier jour, montant à cheval après une longue course à pied, nous demandions au Rév. Père Visiteur ce que lui disait le sang à l'adresse de la température. 15°, tout au plus, fut la réponse ;—le nez et les pieds nous disaient à nous au moins 24°.

Le thermomètre décida la question, marquant 25°. Nous admirions de tout notre cœur le bon Père Vandenberghe qui, sans l'habitude de nos voyages, monté à cheval, perdait sans s'en apercevoir 10° des 25° de froid qui lui étaient montés en croupe.

Le 3 décembre, à la tombée de la nuit, nous arrivions

à Saint-Albert. Deux heures de retard avaient fait manquer le programme de réception. Tous les hommes, l'arme au bras, les femmes, la couverte sur la tête, avaient passé l'après-midi à attendre ; la nuit congédia toutes ces braves gens, si avides pourtant de voir et de saluer le Rév. Père Visiteur et son compagnon de voyage. Le Père Lacombe, le Frère Scallan, les bonnes Sœurs de la Charité, étaient seuls à nous souhaiter la bienvenue. C'était plus qu'il n'en fallait pour nous faire goûter une joie bien grande et bien douce.

Le retour de la lumière nous permit de contempler avec une sorte d'orgueilleuse complaisance la belle Mission de Saint-Albert, si avancée quoique si nouvelle. La beauté naturelle du site, rehaussée par l'art, nous étonna, quoique nous l'eussions choisi nous-même. Il n'y a pas encore quatre ans que ce choix avait été fait, et quel travail déjà!... De belles et vastes constructions s'étaient élevées comme par enchantement ; des champs spacieux, défrichés, bien enclos et bien cultivés, donnaient déjà d'abondantes moissons. Quarante maisons, construites tout autour du joli monticule sur lequel se trouve la Maison du Seigneur, celles de ses ministres et de ses dévouées servantes, forment le groupe qui domine tout le paysage ; la petite rivière qui serpente au pied des collines et que l'on traverse sur un beau pont, puis à une petite distance, le lac dont les eaux peu profondes baignent le pied de la montagne qui fournit le bois de construction. Voilà ce que nous ne pouvions nous lasser de contempler ; notre étonnement était partagé par le bon Père Visiteur, qui ne savait quoi le plus admirer, ou la beauté du pays, ou le travail colossal de ses apôtres.

Pourtant, les rêveurs de systèmes absurdes veulent que le prêtre ne soit pas l'homme de l'époque. Qu'ils viennent donc, ces ennemis des ministres de la révélation. Il y a encore de par le monde assez de sauvagerie pour que chacun puisse faire ses expériences. Il y a encore assez de ténèbres pour que chacun puisse essayer son *système luminaire*...... Oui, qu'ils viennent, qu'ils rendent aux Indiens ignorants plus de services que ne leur en rend le pauvre prêtre ! qu'ils civilisent davantage, et plus vite ! qu'ils adoucissent plus tôt les mœurs barbares des sauvages ! qu'ils viennent opérer,

dans nos déserts glacés, les merveilles qu'y opère le prêtre ! qu'ils donnent au monde le spectacle d'un pareil dévouement, d'une pareille et entière abnégation ! alors, nous croirons à leur mission réformatrice ; mais, en attendant, pendant qu'ils jouissent de tous les bienfaits que la main civilisatrice du christianisme a semés avec tant de profusion pour le monde, qu'ils ne blasphèment pas contre Dieu, ni sa loi sainte, ni ses ministres sacrés !

Le lundi suivant, nous visitions le fort Edmonton, Mission de Saint-Joachim, pour y offrir nos respects à Mr J. W. Christie et y saluer nos chrétiens. Nous y retournâmes pour y célébrer les grandes solennités de Noël, à la suite desquelles nous fîmes l'examen des enfants de l'école tenue par le Frère Scallan. Il nous fut facile de nous convaincre que les bruits avantageux qui circulaient, au sujet de cette école, n'étaient que l'expression de la stricte vérité.

Le P. Caër, chargé de la Mission du lac Sainte-Anne, vint de suite nous voir à Saint-Albert ; nous lui rendîmes sa visite à la plus ancienne de nos Missions, trouvant partout une satisfaction véritable à la vue du bien opéré et de l'avenir prospère qui semble réservé à ces belles contrées.

Pendant que nous visitions nos Missions de l'Ouest, le P. Grouard laissait celle de la Providence et allait consoler le P. Gascon dans sa solitude du grand lac des Esclaves, où il arrivait le 14 décembre.

1865

Le courrier d'hiver avait laissé Athabaskaw. Le P. Clut avait reçu, par lui, les lettres des Pères du nord, et, après lui avoir confié ses propres dépêches, était rentré dans sa profonde solitude, comptant les jours qui le séparaient de la fin de février, et n'attendant aucune nouvelle avant cette époque.

Il avait repris ses occupations ordinaires, un peu diversifiées, pour préparer ses lettres. Un soir, il était à instruire ses sauvages, lorsque entrent, tout-à-coup, trois étrangers qui lui demandent sa bénédiction et répondent en langue indienne aux questions qu'il leur adresse en cet idiome. Il ne fut pas possible de jouer la pièce longtemps. L'un des inconnus était le P. Grouard et les autres, deux jeunes sauvages qui l'avaient accompagné depuis le grand lac des Esclaves. Le bonheur d'avoir consolé le P. Gascon dans sa solitude lui avait été si doux, que ce cher Père, oubliant les fatigues d'un long voyage, avait voulu se donner la même jouissance auprès du P. Clut. La surprise de ce dernier était à son comble ; son bonheur plus grand encore. Resté seul depuis l'été, et n'espérant voir un confrère que l'été suivant, l'émotion lui fit verser des larmes abondantes ; de grand cœur il remercia son ancien novice de la charité qui l'avait poussé vers lui. La satisfaction mutuelle goûtée par les deux Missionnaires se prolongea pendant plus d'un mois ; ils se séparèrent au commencement de mars, après avoir appris ensemble les nouvelles que leur apportait le retour du courrier. Le P. Grouard reprit ses raquettes, sut, par le P. Gascon, en passant au grand lac des Esclaves, que le soleil de mars n'empêche pas toujours le thermomètre centigrade de descendre jusqu'au 41°, et retourna auprès de son compagnon à la Providence.

Cependant, le Rév. Père Visiteur avait vu se renouveler l'année, et loin, bien loin de Paris, à l'extrême ouest du diocèse de Saint-Boniface, il avait reçu les souhaits des Oblats réunis à Saint-Albert. En retour, il donna pour étrennes, au P. Lacombe, la mission de courir les prairies pour tâcher d'y atteindre les pauvres

sauvages Cris et Pieds-Noirs, et développer en eux les germes de foi déjà reçus.

Le P. Rémas reçut pour cadeau du jour de l'an le soin de la charmante résidence du lac Sainte-Anne ; tandis que le P. Caër fut nommé premier officier du château Saint-Jean, Ile-à-la-Crosse.

Le Frère Scallan continuerait son école à Saint-Joachim, avec la perspective d'un agrandissement pour cette œuvre si utile.

Nous sommes heureux de constater, de nouveau, les soins obligeants de Mr J. W. Christie, et les services rendus au Rév. Père Visiteur, en préparant tout ce qui était nécessaire à son voyage.

Le 9 janvier, le Rév. P. Vandenberghe faisait ses adieux à ses frères du fort des Prairies et reprenait la direction de la Rivière-Rouge ; monté sur un traîneau attelé de quatre chiens, il entreprenait un voyage de quinze cents kilomètres. Le P. Vicaire accompagnait le Rév. Père Visiteur. Après six jours de marche, les voyageurs arrivaient au fort Pitt. Le P. Tissot les y avait précédés.

Le plaisir de saluer ce cher Missionnaire fut diminué par la peine de le voir souffrant. Les fatigues du trajet entre le lac la Biche et le fort Pitt avaient douloureusement aggravé son mal opiniâtre, qui s'était déclaré quatre ans auparavant dans ce même trajet. Le P. Tissot reçut son obédience pour passer de la Mission de Notre-Dame-des-Victoires à celle de Saint-Albert, comme P. Préfet des Missions de l'Ouest.

Les heureuses dispositions des chrétiens du fort Pitt, l'affectueuse complaisance de M. Chatelain, qui en a la charge, consolèrent beaucoup le Rév. Père Visiteur, qui promit de faire tout en son pouvoir pour hâter un établissement dont l'urgence semble d'autant plus grande que ces belles terres ne peuvent pas rester longtemps sans être habitées.

Nécessairement, d'autres que les tribus errantes des plaines et des forêts iront bientôt demander à ce sol les richesses qu'il peut produire et en arracher les trésors qui y sont enfouis. Le versant oriental des Montagnes-Rocheuses, comme celui qui saluent les rayons du soleil couchant, est une région aurifère. L'amour de l'or, cette autre " fièvre jaune," si peu redou-

tée, devra conduire, tôt ou tard, une population considérable vers la partie supérieure de la vallée de la Siskatchewan ; car, en la remontant depuis le fort Pitt jusqu'au pied des grands monts, on trouve la plus belle, la plus avantageuse portion du pays.

Le 18, le Rév. P. Visiteur se séparait du P. Tissot et laissait le fort Pitt, pour, après sept jours de marche, arriver à Carlton, où l'attendait le P. Moulin. Ce dernier s'était perdu dans la forêt en venant. Il riait de bon cœur de cette aventure et s'en dédommageait en déployant tout le zèle possible en faveur de ceux pour le bonheur desquels il avait failli perdre la vie. Ce cher Père reçut, avec le bon vouloir qui le caractérise, obédience pour le lac Caribou. Les provisions manquant au fort Pitt, il fit ses adieux au Rév. Père Visiteur et reprit avec deux sauvages, le chemin de l'Ile-à-la-Crosse.

Les différents courriers d'hiver qui viennent de tous les points du pays, se réunissent à Carlton pour y échanger les lettres dont ils sont porteurs. Le 27 janvier, ils étaient tous arrivés. Le Rév. P. Vandenberghe, qui n'avait pas l'habitude d'un courrier semi-annuel, soupirait après les nouvelles de Paris et du reste de la Congrégation. Les lettres à son adresse purent satisfaire sa légitime impatience.

Les missives du nord disaient que Mgr Grandin, resté seul et malade à l'Ile-à-la-Crosse, avait dû faire des voyages longs et pénibles pour visiter les Indiens mourants, et que nos Pères continuaient partout, avec zèle, le soin des œuvres confiées à leur sollicitude.

Le 29 au matin, les pauvres chiens de Carlton étaient attelés aux traîneaux, malgré la maigreur extrême où les tenait le triste état des magasins. Ces infatigables quadrupèdes devaient pourtant, dans le cercle de leurs attributs, remplacer les rapides locomotives et traîner la plus prompte des malles du pays, comme qui dirait, à Marseille, " la malle des Indes." De nobles voyageurs prenaient aussi passage par ce train exprès. M. Prudon, avec une générosité bien digne de notre reconnaissance, sacrifia pour ces derniers une partie relativement considérable de ce qui lui restait pour nourrir sa famille.

Le Rév. P. Vandenberghe et son compagnon étaient

de nouveau en route. Plusieurs circonstances retardèrent leur marche ; ce n'est que le 7 février qu'ils arrivaient à la Montagne de Tondre, où M. Taylor et sa famille leur firent l'accueil le plus aimable. Le lendemain, ils partaient pourvus de tout ce qu'un établissement prospère peut fournir pour ces sortes de voyages. Le quatrième jour, au lever du soleil, ils entrèrent au fort Pelley. M. Campbell, sa dame, ses commis et leurs familles, semblaient avoir pris à tâche de prouver qu'un fort de traite au milieu des forêts est, pour le voyageur, un oasis où l'on s'étonne de trouver le confort et la bienveillance des pays les plus recommandables par leur hospitalité.

Le 13, de grand matin, les voyageurs continuèrent leur route en compagnie de M. Campbell, et le 15 au soir, sans pour ainsi dire s'en être douté, le Rév. P. Vandenberghe, rendu à la baie des Canards, bénissait le P. Simonet à la porte de la chapelle de Saint-Edouard, dans laquelle il était ensuite si heureux de s'agenouiller devant le Saint-Sacrement.

Oh ! mon Dieu, pourquoi faut-il que vos tabernacles, même les plus modestes, ne soient ici échelonnés qu'à de si grandes distances !

Le 16, vingt-deux personnes recevaient la Confirmation, et les voyageurs repartaient, en donnant au P. Simonet rendez-vous à Saint-Boniface pour le mois suivant. Plusieurs commis, qui cheminaient avec eux, leur continuèrent les bons offices dont ils étaient l'objet depuis leur départ d'Edmonton. Le 18 au soir, ils arrivaient chez M. McDonald, au poste Manitoba (Notre Dame du Lac) ; ils y passèrent le dimanche, pour repartir le lundi matin et arriver le mardi à Saint-Laurent. Le mercredi 22, malgré une furieuse tempête de neige, ils parcoururent les soixante kilomètres qui les séparaient de la paroisse de Saint-François-Xavier, où ils arrivèrent chez M. Thibault, vicaire-général, et où ils eurent, de plus, la consolation de rencontrer le P. Lestang. Enfin, le 23, les cloches de la cathédrale de Saint-Boniface proclamaient hautement les joies du retour.

Deux semaines après, le P. Simonet, ayant été jusqu'au lac du Cygne, arrivait à Saint-Boniface. Le P. Richer revenait aussi de Saint-Joseph. Les PP.

Lestang, LeFloch, Végreville et André s'unissaient à leurs confrères, et tous ensemble avaient le bonheur de faire leur retraite sous la sage et pieuse direction du R. P. Vandenberghe. Après cette retraite, le P. Végreville alla faire la mission à Pembina, le P. Simonet retourna à Saint-Laurent, le P. Richer à Saint-Joseph, le P. André à Saint-Charles, les PP. Lestang et LeFloch continuaient à l'Evêché leurs besognes respectives.

Pendant que ces événements s'accomplissaient à la Rivière-Rouge, les œuvres de zèle réclamaient ailleurs de nouveaux efforts, de nouveaux sacrifices. Le P. Gasté, seul au fond du lac Caribou, s'y multipliait pour procurer les consolations de la religion aux infortunés Indiens, frappés d'une maladie contagieuse.

Pendant plus d'un mois, au milieu des rigueurs extrêmes de janvier, il fut constamment en marche, pour baptiser et confesser les sauvages mourants. Ce cher Missionnaire, en parlant d'une de ces courses, nous écrivait : " Je m'étais gelé presque toute la figure, bien " que je ne fisse que courir toute la journée ; ce qui " faisait dire à un pauvre vieillard que j'allais visiter : " ' Oh ! que je suis heureux que tu sois venu vers nous ! " Mon cœur aurait pleuré si tu t'étais montré pares- " seux ; mais en te voyant, en voyant surtout ton visage " défiguré, jc connais aujourd'hui que la religion est " forte. puisque ni la longueur de la route, ni la rigueur " du froid ne t'arrête."

L'importante mission confiée au P. Lacombe demandait un surcroît d'énergie, de force et de zèle. Il se mit en campagne au milieu de janvier. Il alla d'abord visiter les Cris, parmi lesquels il y avait déjà un certain nombre de chrétiens. Il les vit, les encouragea et leur donna rendez-vous pour le printemps, à un endroit qu'ils choisirent eux-mêmes, comme étant le plus avantageux pour leur réunion, sur les bords de la Siskatchewan, environ cent cinquante kilomètres en bas d'Edmonton.

Après ces préludes à l'exécution du plan projeté pour la conversion des sauvages, le P. Lacombe revint à Saint-Albert ; à peine était-il arrivé, qu'une députation des Pieds-Noirs vint réclamer le bonheur de sa visite. Ces féroces enfants de la prairie étaient attaqués de l'épidémie qui se répandit par tout le pays. Infidèles

encore, ils avaient quelquefois un peu entendu parler de religion. Sous la pression du malheur, ils tournèrent leurs regards vers celui qui a toujours quelques paroles d'encouragement et de consolation--vers le Prêtre—qu'il fait bon d'avoir près de son chevet, tenant la croix d'une main, et de l'autre, montrant le ciel dont le Dieu crucifié lui a remis les clefs.

Le P. Lacombe n'hésita point, il partit malgré les difficultés et les dangers. Il fit pour ses sauvages tout ce que l'on peut attendre d'un bon prêtre. Il en baptisa près de quatre cents, qui presque tous moururent de suite. Il vous a écrit lui-même, mon Révérendissime et bien cher Père, et les consolations et les poignantes émotions qu'éprouva son cœur généreux et sensible à la vue des maux dont était affligé ce peuple. L'épreuve était cruelle, mais c'était un coup de la Providence.

Cette redoutable nation des Pieds-Noirs, comme celle des pacifiques Mangeurs de Caribou, comprit le dévouement de son apôtre, et en reçut une heureuse impulsion vers le bien.

Plein de mérites, mais épuisé de fatigue, le P. Lacombe revint à Saint-Albert. D'autres instances l'appelèrent dans une autre direction. La contagion sévit au fort de la Montagne ; le Missionnaire y va consoler les chrétiens et les munir des secours de la religion.

Au commencement de mai, il est de nouveau en route pour aller jeter les premiers fondements de la Mission de Saint-Paul. Il y trouve un gros camp de Cris, qui avaient été fidèles au rendez-vous, mais qui, eux aussi, étaient en proie à la maladie, à la souffrance, à la mort. Le Père commença à les instruire, à les consoler, et pour compléter la série des services qu'il veut bien leur rendre, il saisit les manchons de la charrue, que lui seul peut conduire, et ouvre les sillons où les pauvres sauvages vont déposer la semence que, pour la première fois, ils confient à la terre.

Le 20 mai, le Père nous écrit : " La chaleur du printemps a changé la maladie de l'hiver en une dyssenterie qui enlève tous ceux qui en sont attaqués. Depuis deux jours, je me sens atteint de cette maladie ; " je ne suis pourtant point encore arrêté, et puis vaquer " à mon ministère. Si cette contagion doit m'emporter, " mon sacrifice est fait, je mourrai heureux et content

" au milieu de mes chers néophytes, en leur adminis-
" trant les derniers sacrements tant que j'en aurai la
" force."

Le zélé Missionnaire ne mourut pas ; Dieu le conserva ; quelques jours après, il se délassait dans une visite à ses confrères du lac la Biche, puis il retourna à Saint-Albert.

Pendant que le P. Lacombe consolait ses néophytes, nos autres Pères se livraient, dans leurs postes respectifs, aux mêmes œuvres méritoires, et avec un zèle égal.

Le P. Tissot, malgré ses souffrances, prodiguait ses soins aux chrétiens de Notre-Dame-des-Victoires, jusqu'au 23 mai, où il les laissa pour aller commencer ses onctions de P. Préfet à Saint-Albert. A cette dernière place, le P. Caër s'était épuisé auprès des malades. Malade lui-même, il dût garder le lit pendant plusieurs jours. Il était mieux à l'arrivée du P. Tissot ; il partit de suite pour l'Ile-à-la-Crosse, où il n'arriva qu'après la mi-août, s'étant arrêté pendant quelques semaines auprès du P. Maisonneuve au lac la Biche.

Le bon P. Rémas, tantôt au lac Sainte-Anne, tantôt à Saint-Albert, se soutenait au milieu des plus grandes fatigues ; se préparant, ainsi, aux fatigues plus grandes encore qu'il éprouva pendant le long voyage qu'il entreprit le 19 mai pour visiter la Mission de Saint-Bernard.

A peu près au moment où la main de Dieu s'appesantissait sur les Pieds-Noirs, pour les appeler à lui, le même Dieu bon faisait offrir son joug si aimable à la nation des Esquimaux. C'est le P. Petitot qui, malgré l'état de souffrance où il était, se rendit sur la terre des Mangeurs de Chair Crue, (signification du nom Esquimaux). Les apôtres d'aujourd'hui, comme ceux de la primitive Eglise, savent se faire tout à tous, pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ. Le Père Petitot se rendit à l'embouchure du grand fleuve Mackenzie, et descendit jusque dans la cabane souterraine des habitants des rives de l'océan Glacial. Il y séjourna pendant dix jours, vivant de la vie de ce peuple pour travailler à son instruction. Le chef dans la hutte duquel il était, touché de son zèle et de son abnégation, le prit même pour le Fils de l'Eternel, et l'excès de sa confiance le porta à un excès de superstition qui obligea le

Missionnaire à partir plus tôt qu'il n'aurait désiré et sans opérer tout le bien qu'il avait à cœur.

Pendant que la divine semence tombait sur la plage glacée de la mer Arctique, le vénérable Prélat, auquel le Vicaire de Jésus-Christ avait confié cette partie de l'Eglise de Dieu, reprenait le chemin de ses lointaines et difficiles Missions.

Mgr Faraud avait repassé l'océan. Pendant un séjour de quelques semaines en Canada, il surveilla l'impression de livres sauvages et travailla à l'avantage de son Eglise naissante.

Le 25 avril, Mgr d'Anemour, accompagné des PP. Genin, Tissier et Leduc, des FF. Lalican, Hand et Mooney, laissait Montréal pour la Rivière-Rouge, et le 24 mai, le clergé et la population catholique de la colonie avaient le bonheur de voir arriver la pieuse caravane. Les cloches sonnèrent leurs plus joyeuses volées, la cathédrale retentit des chants de la plus vive allégresse.

Deux évêques étaient agenouillés au pied de l'autel, auprès duquel ils avaient reçu tous deux l'onction sacerdotale, au-dessus du caveau qui renferme les dépouilles mortelles du premier Evêque de la Rivière-Rouge, qui les avait faits tous deux prêtres de Jésus-Christ, et dont ils sont les successeurs, étant chargés chacun d'une partie de son diocèse. Que de choses semblent étranges ici-bas ! Quelles surprises nous ménage la Providence ! Seigneur, que vos desseins sont impénétrables ! faites que nous concourions à leur réalisation !

Je n'entreprendrai pas de dépeindre ce qui se passa en nous, en ce jour, dont le souvenir est gravé en caractères ineffaçables dans notre âme. A toutes les joies, à toutes les consolations, à toutes les espérances que l'arrivée de Mgr Faraud et de ses compagnons procurait à l'évêque de St-Boniface, vint se joindre la satisfaction de pouvoir offrir l'hospitalité aux nouveaux venus. Les travaux de l'évêché avaient été hâtés, non pas pour son achèvement, ce qui était impossible, mais, du moins, pour le rendre logeable, et nous eûmes le bonheur de voir dix-sept Oblats assez commodément abrités sous notre toit. Le plaisir de cette nombreuse réunion de famille dans notre maison compensait les difficultés, les inquiétudes, les soucis que nous a coûtés son érection.

13

Mgr Faraud était accompagné d'un gentilhomme français, monsieur le Vicomte Hyacinthe de Bélizal, qui venait, comme touriste, visiter notre pittoresque contrée. L'évêque de Saint-Boniface fut trop heureux de lui offrir la modeste mais cordiale hospitalité de sa demeure. Le nom de cette honorable famille nous était avantageusement connu ; puis, nous devons tant à la France, que tout ce qui est français rencontre nos plus chaleureuses et plus sincères sympathies. C'est la France qui fournit presque tous nos Missionnaires ; c'est elle qui, en grande partie, nous nourrit et nous soutient ; du haut du ciel, nos pauvres sauvages prient Dieu de bénir la France, puisque ce sont ses enfants et ses aumônes qui les y ont conduits en grand nombre.

L'Evêque de Saint-Boniface voudrait pouvoir dire à toutes les âmes généreuses de ce noble pays combien son cœur est reconnaissant pour tout ce qui est fait pour l'Eglise confiée à ses soins. Privé de cette consolation, il était du moins heureux d'offrir l'hospitalité à l'un de ses aimables enfants.

Avant l'arrivée de Mgr Faraud, le Rév. P. Vandenberghe, accompagné du P. Lestang, avait été visiter la Mission de Saint-Joseph, où se trouvait alors les PP. Végreville et Richer ; cette excursion offrit au bon P. Visiteur l'occasion de goûter à une petite aventure de voyage. Déjà il avait parcouru des centaines et centaines de lieues dans le diocèse de Saint-Boniface, sans que le moindre accident personnel eût compromis le bien-être possible dans ces sortes d'expéditions. Le retour de la visite à Saint-Joseph vint faire exception et permit au Rév. P. Vandenberghe d'enrichir son calepin d'une note nouvelle, et au P. Lestang d'en ajouter une au sien, d'une espèce bien connue.

Les deux vénérables voyageurs s'en revenaient, causant, sans doute, des choses faites et à faire, du pour ou du contre de quelque grave question. Leur guide, à cheval devant eux, arrive sur les bords d'une petite rivière, dite rivière aux Prunes ; il la traverse, sa monture presque à la nage. Le P. Lestang, chargé de conduire le char de l'état, croit qu'il en peut faire autant et guide son cheval au beau milieu de la rivière. Le courant rapide, surpris d'une pareille audace, s'empare de l'espèce de caisse posée sur les roues, il la renverse

et plonge à l'eau et Visiteur et conducteur. On n'était encore guère qu'à la fonte des neiges ; l'eau était très-froide, les voyageurs furent trempés de la tête aux pieds, perdirent une partie de leurs effets et mouillèrent le reste. Ils étaient loin de toute habitation, au milieu d'une plaine déserte, dans l'impossibilité, par conséquent, de faire du feu pour se sécher et se réchauffer ; force leur fut de marcher ainsi pendant plusieurs heures. Heureusement, la rencontre d'une famille métisse qui était en loge, au milieu de la prairie, et qui avait un peu de bois, fit que cet accident n'eut pas les suites fâcheuses qu'il pouvait occasionner.

Le bon P. Vandenberghe voulut bien s'en amuser ensuite, avec nous, et nous laisser lui dire que cet accident était heureux, puisqu'un Visiteur doit aller même jusqu'au fond des......... " choses courantes."

Le Rév. P. Vandenberghe avait prolongé son séjour à Saint-Boniface, pour y rencontrer Mgr Faraud et régler, après l'arrivée de ce dernier, ce qui n'avait pas été prévu ou déterminé avant.

Nous en étions bien aise ; la présence de votre digne représentant, au milieu de cette nombreuse réunion d'Oblats, ne pouvait qu'être très-agréable à tous, et utile aux œuvres qu'ils ont tant à cœur.

Enfin, le jour fixé pour le départ était arrivé ; le 5 juin, l'illustre Visiteur laissait Saint-Boniface. Puissent les larmes brûlantes qui coulèrent alors de nos yeux répandre sur l'âme de ce bon Père un bonheur égal à la peine que nous sentions le jour de son départ ! Puissent les accents de la reconnaissance et les vœux de l'amitié lui obtenir une ample récompense pour tout ce qu'il a fait et souffert pour nous !

Le P. Simonet accompagna le Rév. P. Visiteur jusqu'à Pembina.

Le jeudi suivant, le P. Tissier, les frères Lalican, Hand et Mooney laissaient aussi Saint-Boniface, pour se rendre aux postes respectifs que leur assignait l'obéissance.

Le 13 au matin, d'autres adieux vinrent demander à notre cœur d'autres sacrifices. Mgr Faraud, que nous avions vu arriver avec tant de bonheur, s'embarquait, à son tour, pour franchir la distance considérable qui le

séparait encore de la portion de son héritage. Il partit accompagné du P. Genin et du F. Boisramé.

Le P. Lestang nous laissait en même temps, pour une courte mission au fort Alexandre. De retour, il alla visiter le P. Simonet dans son isolement de Manitoba. Le visité vint faire la conduite au visiteur jusqu'à Saint-Boniface, où le P. Lestang ne resta que quelques jours, repartant pour une autre mission au fort Alexandre, d'où il ne revint qu'à la fin d'août.

Le P. Richer, qui était venu à Saint-Boniface faire ses adieux au Rév. P. Visiteur, partit ensuite pour la prairie. Il y accompagna les chasseurs de Saint-Joseph et de Pembina.

Le P. Leduc, arrivé avec Mgr Faraud, fut attaqué, en chemin, d'un violent rhumatisme inflammatoire qui le fit souffrir beaucoup et lui rendit la dernière partie du voyage très pénible. Rendu à Saint-Boniface, cet excellent jeune Père eut du soulagement. Tout permettant de croire à une prompte guérison, il reçut son obédience pour les Missions de la Siskatchewan. Déjà sa pieuse imagination de Missionnaire rêvait les consolants succès de son glorieux apostolat, au milieu des sauvages et nombreuses tribus des prairies, lorsqu'une cruelle rechute vint l'éprouver de nouveau ; non-seulement il souffrit beaucoup, mais même il fut réduit à la dernière extrémité. Le P. Supérieur crut devoir l'avertir de se préparer pour l'éternité ; mais notre cher malade, qui n'avait pas pu partir pour mission, ne voulut pas partir pour le ciel avant d'avoir gagné ses épaulettes de conquérant évangélique. Il reprit bientôt ses forces premières, sans que, pourtant, les douleurs de jambes n'eussent donné à sa démarche plus d'aplomb que par le passé.

Mgr Grandin, comptant sur la prochaine arrivée du Père Caër, avait signé la feuille de route du Père Moulin dès le commencement de juin. Ce dernier, ayant trouvé une occasion favorable, vint à Saint-Boniface, nous procurer la surprise et le plaisir d'une visite de deux jours, après laquelle il reprit le chemin du lac Caribou, où il réjoignit le Père Gasté, qui, aimant, lui aussi, à voir les évêques, était allé saluer Mgr Grandin à la Mission de Saint-Jean-Baptiste.

En juin, le Frère Bowes était descendu du lac la

Biche à l'Ile-à-la-Crosse, et le Frère Salasse y était venu d'Athabaskaw. En même temps, le Père Grouard était allé donner la mission au fort Simpson. A son retour, le Père Eynard rendait le même service aux chrétiens et catéchumènes de la Grande Ile, et, le 9 juillet, il arrivait à la Mission du grand lac des Esclaves, consoler le Père Gascon.

Nous avons vu le Père Rémas partir de Saint-Albert le 19 mai, pour la Mission de Saint-Bernard, du petit lac des Esclaves. Il y arriva le 31. Il y passa cinq semaines, s'y livrant à tous les exercices qu'inspire le zèle le plus généreux. Ce bon Père reprit ensuite le chemin du lac Sainte-Anne, où il n'arriva qu'après avoir surmonter les plus grandes difficultés et vaincu des obstacles sans nombre. Il fut trois semaines en route, mangeant, comme il l'écrit lui-même, *un peu trop peu*, et travaillant comme l'indique son récit, *un peu trop beaucoup*. Enfin, le 25 juillet, tout épuisé et déguenillé, il arriva au lac Sainte-Anne, et eut la consolation d'y trouver le Père Tissot qui y était venu assister un malade. Cette rencontre fut d'autant plus agréable au Père Rémas, qu'il avait conçu les plus vives inquiétudes au sujet du Père Préfet qu'on lui avait dit être mort en chemin.

Le Père Végreville, après avoir passé le printemps à Saint-Joseph, était revenu à Saint-Boniface. Sa santé s'étant refaite, l'obéissance assigna à son zèle la Mission de Notre-Dame-des-Victoires. Le Père Végreville sait les langues crise et montagnaise, l'une indispensable, l'autre utile au lac la Biche. On crut donc, avec raison, qu'il servirait avantageusement cette mission. La maladie du Père Leduc avait dérangé les calculs ; c'est au moment où il souffrait davantage que la caravane de l'Ouest se mit en route. Le Père André eut l'avantage, et pourquoi ne pas dire le plaisir ? d'être choisi pour le remplacer. Il reçut son obédience pour l'*Emporium* de l'Ouest.

C'est le 21 juin que les Pères Végreville et André laissèrent Saint-Boniface. Une Sœur de la Charité partait en même temps pour Saint-Albert avec deux jeunes personnes qui voulaient se consacrer, elles aussi, au service de cette belle mission. C'est le 22 que nous fîmes à ces généreux voyageurs des adieux qui coûtè-

rent cher à notre cœur et qui, certainement, éprouvèrent aussi les leurs. Pourquoi faut-il que la vie soit un enchaînement continuel de séparations et de déchirements ? La généreuse caravane n'arrivait au terme de son voyage qu'au commencement d'août.

Le 7 juillet, le Père Lacombe s'était, de nouveau, mis en route pour suivre les sauvages de la prairie. Il demeura avec eux jusqu'au mois de septembre. C'est dans le cours de cette expédition qu'il se rendit au fort Pitt. Dieu lui en avait inspiré la pensée, pour lui donner la consolation d'y rencontrer les Missionnaires qui venaient d'arriver à ce poste, en route pour les Missions plus éloignées,

Mgr Faraud, parti de Saint-Boniface le 13 juin, arrivait à l'Ile-à-la-Crosse le 25 juillet. Sa Grandeur y vit Monseigneur de Satala. La rencontre des deux prélats fut des plus agréables pour leurs cœurs.

Mgr Grandin, qui avait tant travaillé et tant souffert dans la Rivière Mackenzie, en voyait avec bonheur le vicaire. Cette vue le rassurait sur l'avenir de ces importantes Missions et en garantissait le succès. Les zélés coopérateurs de Mgr d'Anemour allaient être si heureux de son arrivée ; l'âme sensible de celui qui les avait dirigés pendant trois ans partageait leur bonheur.

De son côté, Mgr Faraud dût être bien affecté à la vue de Mgr de Satala. Il savait tout ce que ce pieux prélat avait enduré de fatigues et de privations, pour cultiver sa vigne, et aussi pour lui créer un établissement. La plus vive reconnaissance animait son cœur. Avec quelle affectueuse avidité il accueillit tous les précieux renseignements que Mgr Grandin pouvait seul lui donner ! Avec quelle entière confiance il lui fit part de ses craintes, de ses espérances, de ses projets !

On est si embarrassé quand on se voit chargé du soin des autres, qu'on est bien aise de se munir de tous les renseignements possibles, surtout quand on peut les puiser à une source comme celle que l'expérience et le dévouement de l'évêque de Satala offraient au nouveau Vicaire Apostolique.

Les barques ne s'arrêtant que très peu de temps à l'Ile-à-la-Crosse, les deux prélats ne purent consentir à se séparer si tôt. Mgr Grandin prit, lui aussi, passage sur ces embarcations. Par ce moyen, on prolongea les

entretiens pendant deux jours qui, pour être bien employés, furent des jours de vingt-quatre heures de veille ; puis les Grandeurs subirent, Elles aussi, l'implacable loi de la séparation.

A l'Ile-à-la-Crosse, le Frère Salasse s'était joint à Mgr Faraud en remplacement du Frère Lalican, débarqué au portage du fort de Traite, pour la Mission du lac Caribou.

Les joies, comme les douleurs, éprouvent, ,elles épuisent parfois. Quand, comme Mgr Gran- din, on a le dangereux privilége d'être doué d'une sensibilité extrême, d'un cœur par trop généreux et d'un faible tempérament, il est bien difficile de résister aux violentes impressions d'une joie extrême et d'une douleur poignante.

Il y avait de tout cela dans les nouvelles dont Mgr Faraud était porteur, dans les lettres adressées à l'évêque de Satala ; aussi ce dernier seigneur fut violemment éprouvé. Il se soutint encore tant que dura la surexcitation nécessaire pour répondre à ses lettres. Cette force factice épuisée, Mgr Grandin fit une dangereuse maladie. Lui-même, si peu soucieux d'ordinaire de sa propre conservation, craignit pour ses jours. Dieu eut pitié de nous et de notre diocèse, et, après le 20 août, Monseigneur entrait en convalescense.

Cependant, l'évêque d'Anemour avait continué sa route et atteint les limites de sa juridiction. Dans cette direction, ce sont les hauteurs du Portage à la Loche qui séparent le Vicariat de la Rivière Mackenzie du reste du diocèse, dont il a été détaché. Mgr Faraud, arrivé à cette hauteur des terres, salua, d'un côté, le diocèse de Saint-Boniface, auquel il n'appartenait plus, mais où il avait,lui aussi,porté le poids de la chaleur et du jour ; où il laissa des frères nombreux, des amis dévoués, et d'où s'élevaient journellement des vœux et des prières ardentes pour son bonheur et la prospérité des œuvres confiées à sa sollicitude. De l'autre côté de ces hauteurs, l'évêque d'Anemour voyait plus que la terre promise : c'était la terre donnée, la portion de son héritage et de son calice : terre de travail ; mais le prélat, fidèle à la devise qu'il a choisie avec tant d'à-propos et de générosité, répéta volontiers : " *Non recuso laborem* ; "— terre de consolation : on en est toujours si avide, il y

en a toujours tant à se sacrifier pour Dieu et le prochain !

L'imagination, souvent bien faible à côté de la réalité, nous montre le Vicaire Apostolique de la Rivière Mackenzie en proie aux vives émotions que lui inspire sa position ; position dans laquelle le cœur veut et ne veut pas ; dans laquelle toutes les répugnances et les difficultés agitent et bouleversent l'âme ; position dans laquelle la force et la générosité de l'abnégation peuvent seules assurer le triomphe de la grâce qui les inspire.

Un Vicariat Apostolique auprès du pôle Nord, ce n'est pas l'idéal de ce que l'homme ambitionne d'ordinaire, mais bien la parfaite réalisation des vœux de ceux qui ont été appelés à la vie religieuse par la méditation de la sublime maxime : *Evangelizare pauperibus misit me Deus.*

Les difficultés de cet apostolat sont encore grandes et nombreuses ; pourtant, l'on peut déjà dire avec un saint enthousiasme : *Pauperes evangelizantur.* Mgr d'Anemour est là où, vingt ans auparavant, un zélé Missionnaire venait, pour la première fois, offrir aux pauvres de ces pauvres contrées les richesses infinies du ciel, les trésors des miséricordes de l'immense charité du Dieu d'amour.

Quel changement s'est opéré depuis le jour où, pour la première fois, le sang de la Divine Victime a coulé sur les hauteurs du portage de la Loche ! Malgré la facilité avec laquelle la pensée du Missionnaire entrevoit, avec laquelle son cœur demande la conversion des infidèles, M. Thibault n'avait certainement jamais songé aux conséquences admirables de son zèle, à tout ce qui s'est opéré depuis. Au moment où il arriva au portage de la Loche, tout était infidèle dans cette partie de l'immense Vicariat du Nord-Ouest. Ce vénérable vieillard, qui lui avait toujours consacré ses aspirations et ses souhaits les plus ardents, n'avait que cinq auxiliaires qui pussent donner leur concours à un zèle qui avait déjà épuisé ses forces. Les Oblats, en route pour la Rivière-Rouge, n'étaient pas encore auprès de l'évêque de Juliopolis. Aujourd'hui, Monseigneur, vous êtes au portage de la Loche, comme pour y célébrer le vingtième anniversaire de la première visite du premier Missionnaire.

Avant de détourner vos regards de sur ce diocèse de Saint-Boniface, qui n'a été amoindri dans son étendue que parce que vous, et tous ceux qui sont sous votre juridiction et la nôtre, ont tant travaillé à en agrandir les œuvres ; avant de nous faire des adieux qui ne sont à la vérité qu'extérieurs, et ne diminuent en rien l'affection mutuelle qui nous unit si intimement depuis dix-sept ans ; oui, cher Seigneur, reposons-nous ensemble quelques instants, sur les bords de ce délicieux petit lac qui sépare nos diocèses ; jetons un regard d'une affectueuse complaisance sur ce que la Congrégation des Oblats, cette famille de nos cœurs et de nos plus légitimes espérances, a fait pour les pays confiés à notre sollicitude.

Il est si doux de s'occuper de ce que l'on aime davantage ! Les souvenirs de famille ont un attrait spécial, quelqu'abrégée qu'en soit l'expression. Le simple catalogue des lieux évangelisés, et des noms de ceux qui y coulent leurs jours, forme une page bien éloquente et bien agréable. Vous savez que :

La paroisse et le collége de Saint-Boniface, Saint-Charles, Saint-Alexandre, et le bas des rivières Rouge et Winnipeg reçoivent les soins :

1° D'un évêque Oblat,—des Pères 2° J. J. M. Lestang, 3° J. M. J. LeFloch, et des Frères 4° J. Gélnat, 5° J. J. Duffy.

Les différents postes échelonnés autour des lacs Manitoba et Winipagons sont visités par le Père ;

6° L. Simonet.

Saint-Joseph, Pembina, (Diocèse de Saint-Paul),—et les prairies adjacentes, sont confiés aux Pères :

7° J. Richer, 8° H. Leduc.

Saint-Albert, Sainte-Anne, Edmonton, Saint-Paul, le Petit Lac des Esclaves, les Forts Jasper et de la Montagne, ainsi que les nombreuses tribus des Prairies, exercent le zèle des Pères :

9° J. Tissot, 10° R. Rémas, 11° Alb. Lacombe, 12° A. André, et 13° du Frère C. Scallan.

Le Lac LaBiche et le fort Pitt sont le partage des Pères :

14° A. Maisonneuve, 15° V. Végreville.

Les deux forts du Lac Caribou, celui du Portage de Traite, et leurs environs, sont desservis par les Pères :

16° Moulin, 17° A. Gasté et 18° du Frère Lalican.

L'Ile-à-la-Crosse, le Portage-à-la-Loche, les lacs Vert et Froid, Carlton, possèdent un ami bien cher à notre cause, un autre évêque Oblat :

19° Monseigneur Vital Grandin, 20° le Père Caër, et 21° les Frères Ls. Dubé, 22° P. Bowes, 23° J. Péréard.

Quel heureux progrès, n'est-ce pas, même dans les limites actuelles du diocèse de Saint-Boniface, puisque, outre son clergé séculier, l'Eglise y est servie par deux évêques, quatorze Pères, et sept Frères Oblats ! Monseigneur, le spectacle n'est pas moins consolant du côté d'Athabaskaw-Mackenzie. Ce Vicariat a :

1° L'avantage de vous posséder.

Les cœurs généreux qui servent déjà ces Missions, et ceux non moins généreux qui vous accompagnent, vous ont permis les combinaisons suivantes que vous nous avez communiquées :

A Athabaskaw, Notre-Dame des Sept-Douleurs et la Rivière à la Paix, les Pères :

2° J. Clut, 3° C. Tissier, et 4° le Frère Mooney.

Au Grand Lac des Esclaves,(Missions de Saint-Joseph, Saint-Michel, et Saint Cœur de Marie,) les Pères 5° H. Gascon, 6° E. Eynard et 7° le Frère Hand.

A la Providence, Forts Simpson, du Liard et Halket, 8° les Pères Genin, 9° E .Grouard, et 10° les Frères A. Eynard, 11° Salasse, 12° Boisramé.

A Good-Hope, Fort Norman, et le bas du grand fleuve Mackenzie,les Pères, 13° Séguin, 14° E. Petitot : et 15° le Frère Kearney.

Oui, répétons-le, bien sûr, le premier Missionnaire qui a foulé les bords du lac tranquille où nous causons, et qui ne pouvait donner que quelques lueurs d'espérance aux nations infortunées d'au-delà du portage de la Loche, parmi lesquels il n'y avait pas un seul chrétien ; oui, ce zèlé Missionnaire, malgré les vœux ardents de son cœur généreux, était loin de soupçonner que vingt ans plus tard, ces froides et inhospitalières régions compteraient des milliers de chrétiens ; qu'elles auraient été sillonnées en tous sens par ses successeurs ; qu'elles seraient érigées en Vicariat Apostolique ; qu'un évêque, huit Pères, et six Frères de notre chère Congrégation,

qu'il ne connaissait même pas, y travailleraient à l'établissement du règne de Jésus-Christ.

Bénissons Dieu de ces succès, remercions-le de ce que sa grâce nous a choisis pour contribuer en quelque chose à la sanctification de son nom. Les succès passés nous sont une garantie raisonnable des triomphes à venir. Forts de la puissance même de Dieu, de la protection de Marie, appuyés sur cette Congrégation qui s'est déjà montrée si généreuse et si confiante à notre égard, poursuivons l'œuvre sainte en nous souvenant que la couronne n'est que pour ceux qui auront combattu jusqu'à la fin.

Depuis que nous sommes entrés dans la lice, tous nos efforts ont été confondus ; en nous séparant aujourd'hui, bien aimé Seigneur, nous n'en serons que plus unis, puisque non-seulement nous poursuivrons le même but, mais qu'une égale responsabilité va désormais peser sur chacun de nous.

En vous remettant cette portion de la vigne du Seigneur que le Souverain-Pontife vous a confiée et que j'administre en mon nom ou au vôtre depuis douze ans, par moi-même ou par notre commun ami, Monseigneur Grandin, je ne puis qu'éprouver une profonde émotion et une vive sympathie. Je ne vous dissimulerai pas non plus, et l'expérience permet de vous le dire, les splendeurs et la pompe qui entourent la dignité épiscopale n'en écartent ni les soucis ni les douleurs. Vous vous surprendrez plus d'une fois à regretter les heureux jours que nous avons coulés ensemble, lorsque nous n'étions que Prêtres Missionnaires et que ni l'un ni l'autre de nous n'avait le plus léger soupçon qu'il pût un jour échanger la croix d'Oblat pour celle de Pontife. Espérons que Dieu lui-même a voulu un ordre de choses auquel notre volonté n'a été pour rien.

Séparons-nous, Monseigneur, pour donner à Dieu et à la partie de son Eglise qui nous est échue en partage, le peu qui nous reste de force et d'énergie. Voyez avec quelle ardente et légitime impatience vous êtes attendu par tous nos frères d'Athabaskaw et de Mackenzie. Ils vous appelent de tous leurs vœux. Les tribus qu'ils évangélisent soupirent aussi après votre arrivée, comme après une époque de grâce et de sanctification. Allez inaugurer l'ère nouvelle que le Seigneur, dans son in-

finie miséricorde, réserve aux infortunés habitants de ces lointaines et arides régions. Adieu, cher ami ; oui, soyons à Dieu, pour que les peuples qu'il nous a confiés soient aussi à lui.

Quant à vous, mon Révérendissime et bien cher Père, à qui j'adresse ces pages, je pourrais craindre de vous avoir fatigué par leur longueur, si votre affectueuse sollicitude pour vos enfants ne vous inspirait pas le plus vif intérêt pour eux et pour les œuvres auxquelles ils consacrent leurs existences.

Les courses incessantes dont il est exclusivement parlé dans ce récit lui donnent presque les allures d'une leçon d'arpentage. Elles témoignent pourtant du zèle et de l'abnégation de vos enfants, et prouvent, jusqu'à l'évidence, qu'ils ont eu à cœur l'accomplissement de leur devoir. Une plus sage direction aurait pu diminuer la fatigue et augmenter le résultat.

Il est inutile de répéter ici que le plan général que j'ai eu dessein d'adopter exclut les occupations ordinaires ; c'est ce qui explique pourquoi quelques-uns de nos Pères et de nos Frères ne sont pas aussi souvent mentionnés que d'autres. Ce n'est pas à dire qu'ils aient eu moins de zèle, ou moins de fatigues ni de mérite. Dans une armée bien disciplinée, tous les braves ne montent pas à l'assaut, et tous n'ont point le privilége de se ruer dans la mêlée, où les appellent leur courage et leur ardeur. Quelques-uns des plus intrépides, des plus dévoués et des plus habiles sont forcés de garder les places conquises, ou d'aider à la combinaison des plans nécessaires à la poursuite de la campagne.

Plus d'une fois, j'ai dû me refuser aux pressantes sollicitations inspirées par le zèle généreux que je devais contenir ou diriger de façon à atteindre plus sûrement le but que nous poursuivons. Quoiqu'il en soit, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'aucun de vos Oblats ne s'est épargné.

Les " Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique " sont écoulées, puisque le jour auquel Mgr Faraud arrivait au chef-lieu de son Vicariat Apostolique est précisément le vingtième anniversaire du jour où le Rév. P. Aubert débarquait à Saint-Boniface, pour, au nom de notre bien-aimé Fondateur, offrir les

services de la Congrégation au premier Evêque de la Rivière-Rouge.

Pendant ce laps de temps, notre chère Famille a envoyé trente-neuf Oblats profès dans nos Missions. Elle en a rappelé cinq qui ont été remplacés par cinq autres qui ont fait profession ici. Le ciel en a pris un pour prouver son droit et encourager nos espérances. Nos Missions possèdent encore les trente-huit autres.

Pas une défection n'est venue affaiblir les rangs de la petite mais généreuse phalange qui combat les combats du Seigneur dans ce coin reculé du monde. Ce seul fait, nous le savons, console votre cœur paternel ; puisse-t-il contribuer à nous assurer quelques nouveaux renforts ! Mes fautes et mes misères ne me permettent pas de me glorifier de ce résultat. La grâce de Dieu et la générosité de mes frères, qui seules l'ont amené, procurent à mon cœur la vive allégresse qu'il éprouve en disant à la Congrégation : "*Quos dedisti mihi non perdidi ex eis quemquam.—Ego servabam eos in nomine tuo.*"



LETTRE

DE

L'ÉVÊQUE DE SAINT-BONIFACE

À SON CLERGÉ.

AVANT-PROPOS.

Nous faisons suivre les *Vingt années de missions* d'une lettre de l'Evêque de Saint-Boniface à son clergé au retour d'un voyage en France et à Rome.

Peu de temps après avoir donné au public le précis des œuvres apostoliques dont s'étaient enrichies les annales des Oblats durant les deux précédentes décades, Mgr Taché s'acheminait vers notre ancienne mère-patrie—berceau de son ordre—et vers la Ville Eternelle—foyer de lumière et de foi—où l'appelaient la gloire de l'Eglise, les intérêts de ses œuvres diocésaines, et le désir de se prosterner aux pieds du Saint Père.

Ce sont les principales étapes de ce voyage que cette lettre indique.

A cette époque, les relations de Saint-Boniface, et de tous les postes épars dans la prairie, avec le monde extérieur, étaient rares ; les missions de la Rivière-Rouge, c'était alors presque l'exil.

" Dans ces pays si profondément isolés," lit-on dans un endroit des *Vingt années de missions*, " le moindre " fait devient un événement. Un sauvage, un chien " qui arrive, met en émoi tout un établissement. Que " l'on juge par là des proportions que prend l'arrivée " d'un missionnaire."

Cette fois, c'était le père des missionnaires, c'était le pasteur de tout le troupeau, qui revenait d'auprès

du vicaire du Dieu dont il travaillait à étendre le règne, c'était l'évêque qui revenait de Rome, la ville chère aux fidèles.

On comprend quelles durent être " les joies du retour."

On sent également et l'avidité des auxiliaires de l'évêque à l'entendre leur redire son " tour du monde," et le besoin du pasteur d'épancher son cœur dans les cœurs de collaborateurs aussi dignes de le seconder, aussi capables de comprendre les suaves et fortifiantes impressions qu'avait laissées dans son âme le spectacle des magnificences et des triomphes de l'Eglise, de son Pontife suprême, et de ses saints. Tels les apôtres, dans les premiers siècles de l'Eglise, dispersés au milieu des gentils, racontaient à ces derniers les premières manifestations du christianisme, les sublimités du cénacle, les héroïsmes des catacombes romaines.

Ne pouvant immédiatement porter, avec les salutations de son retour, sa parole émue " à ses mission-" naires, à tous ceux qui l'aidaient à sanctifier les âmes " confiées à ses soins," et voulant néanmoins leur " faire partager le bonheur qu'il avait goûté," l'évêque leur écrit. Cette lettre est, pour ainsi dire, la suite des *Vingt années de missions.*

C'est toujours le missionnaire qui va son chemin, et qui dit à ses frères ses travaux, ses pérégrinations, ses impressions, qui ajoute à leur trésor ce qu'il rapporte pour l'avancement de leur œuvre commune.

Le théâtre change ; ce n'est plus la solitude de la prairie sans bornes, ni l'humble chapelle du désert, ni la simplicité de foi du pauvre sauvage ; mais l'agrandissement de la scène ne chasse point les préoccupations, qui restent les mêmes. S'il va, c'est pour son peuple ; s'il revient, c'est pour continuer son œuvre, avec les nouvelles forces, le courage nouveau qu'il a

puisés aux sources du dévouement chrétien, avec les recrues que ses supérieurs lui ont accordées et qu'il initiera prochainement aux bonheurs comme aux fatigues de la vie apostolique.

En repos, ou sur la route ; sur mer ou sur terre ; à Paris comme à Florence ; en face des merveilles du mont Cenis, comme à travers l'antique Savoie ; dans la sainte maison de Lorette comme aux champs glorieux de Castelfidardo ; à Saint-Pierre même, au milieu de l'imposant cortège des cardinaux et des patriarches, des archevêques et des évêques, des prêtres, des religieux de tous ordres, et de la foule immense qui se pressent aux abords de la Basilique d'où l'Eglise, par la voix infaillible de son chef visible qui s'appelait alors Pie IX, proclame, avec une solennité qui n'appartient qu'à ses fêtes, la sainteté des serviteurs de Dieu, partout, la pensée de l'éminent et pieux voyageur se reporte sans cesse vers ses pays de mission. Oh ! sans doute, ces derniers parlent moins à l'esprit et aux sens, mais le but qu'il y poursuit les rend plus chers à son cœur ; sa sollicitude se manifeste, ici par un souvenir, là par un mot affectueux ; tantôt par une ressemblance, ou par un contraste qu'il fait ressortir ; tantôt par une expression d'effroi ou de douleur que lui inspire l'état social des contrées qu'il traverse ; constamment, par la prière. Ce voyage n'est en réalité qu'un long pèlerinage, une prière continue qui se termine par cette admirable bénédiction, si solennelle dans son essence et jusque dans sa formule :

Et benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii, et *Spiritus Sancti descendat super vos, et maneat semper.*

Là où l'évêque de Saint-Boniface avait trouvé la splendeur, la paix et le repos, le voyageur qui visite aujourd'hui l'Europe, particulièrement la France et l'Italie, aperçoit des ruines et la désolation.

Dans de pieux asiles, élevés par les dons et la piété des fidèles, il avait trouvé la fraternelle hospitalité chrétienne ; ils sont maintenant fermés ces asiles, et les religieux qui les habitaient, en ont été chassés par les sectaires qui tiennent sous leur joug la noble et malheureuse patrie de Jeanne d'Arc, devenue encore une fois l'espoir des vrais français.

A Rome, un gouvernement usurpateur et sacrilége, le jouet des sociétés secrètes, rendrait désormais sinon impossible, du moins fort gênant, douloureux et sombre par quelque côté, le renouvellement des grandes solennités auxquelles il fut donné à l'illustre missionnaire de prendre part. La liberté du Pontife suprême, déjà menacée à cette époque, a finalement sombré, en même temps qu'un voile de deuil s'étendait sur la France. L'immortelle cité elle-même, la patrie des arts, ce conservatoire des antiquités, d'obscurs conseillers municipaux voudraient, en haine des souvenirs chrétiens attachés à ses murs et à ses palais, à ses jardins et à ses places publiques, lui faire perdre la physionomie que les Papes lui ont donnée. Obéissant, eux aussi, à la direction occulte de la franc-maçonnerie, ils se hâtent de la défigurer et de la réduire partiellement aux mercantiles et monotones aspects d'une ville moderne.

En vain les pays d'Europe, les savants et les artistes, protestent contre ces actes de vandalisme ; en vain, catholiques, nous leur crions de nous laisser notre Rome, de la rendre, avec la liberté, à l'auguste successeur des Pontifes dont l'administration sage et éclairée l'a conservée au monde dans tout le pittoresque de sa vétusté, dans tout l'éclat de la renaissance, avec ce double cachet de la cité des maîtres du monde antique se perpétuant, par le souvenir et ses vieux monuments, au sein de la capitale de l'univers chrétien. Ils se hâtent, ils

mettent une espèce de fureur à consommer leur œuvre de destruction, comme si un secret pressentiment les avertissait que bientôt Dieu, écoutant les prières de tous les fidèles, les renversera comme furent renversés, au jardin des Oliviers, la troupe déicide et le traître Judas, venus pour arrêter Jésus.

En somme, quiconque lira ce volume, avec l'attention qu'il convient, y trouvera, conçus dans le même esprit, deux tableaux également attrayants à raison même des contrastes qui existent entre eux, et représentant, l'un, un coin du nouveau monde, l'autre, un fragment de l'ancien ; tous les deux parlant à notre patriotisme et à notre foi.

T. Alfred BERNIER.

Saint-Boniface, 2 février 1887.



LETTRE DE L'ÉVÊQUE DE SAINT-BONIFACE A SON CLERGÉ.

Saint-Boniface, le 8 décembre,
fête de l'Immaculée-Conception, 1867.

" *Aux Missionnaires du diocèse de Saint-Boniface.*

" A vous tous qui nous aidez à sanctifier les âmes confiées à nos soins. Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur.

" De retour dans notre diocèse, après une longue absence, il nous est bien doux de vous adresser à tous quelques lignes pour vous rendre compte de notre voyage et vous faire part de nos impressions. Le grand Pontife qui gouverne l'Eglise, voulant donner une pompe toute particulière à la fête du dix-huitième centenaire du martyre des saints Apôtres Pierre et Paul, et, à cette occasion, insérer au catalogue des saints les noms de 25 fidèles serviteurs de Dieu, avait exprimé à ses frères dans l'Episcopat le désir de les voir se réunir, en grand nombre, autour de sa personne vénérée. Ce vœu du Vicaire de Jésus-Christ, au milieu des cruelles épreuves qui affligent son grand cœur, nous semblait un ordre du ciel. Cependant, nous hésitions encore à renoncer à la visite projetée du diocèse, pour prendre le chemin de la ville éternelle, lorsque nos incertitudes trouvèrent un terme, à la réception des lettres de convocation de notre Chapitre général, et dans les vives instances qui nous étaient faites d'y assister.

" Décidé à entreprendre encore une fois le voyage

d'Europe, nous avions fixé notre départ au 29 avril. Le 21 du même mois, nous avions la consolation de revoir notre si digne coadjuteur. Les douloureuses pertes subies par la mission de l'Ile-à-la-Crosse, les privations de ceux et celles qu'il y avait laissés, torturaient l'âme si délicate et si sensible de Monseigneur Grandin ; nous nous efforçâmes de le consoler, et c'est en sa compagnie que nous nous mîmes en route, le jour fixé. Le 30, nous arrivions à St-Joseph ; nous y passâmes le premier jour du beau mois de mai. Le 2, nous repartions, pour arriver à St-Paul le 11. Nous restâmes dans cette ville jusqu'au 14 ; le 18 nous étions à Montréal. Après une semaine passée en Canada, le 25 nous embarquions à Québec pour l'Europe. Nous avions l'avantage de voyager avec Monseigneur l'évêque d'Ottawa qui, comme ses deux frères dans l'Episcopat et en religion, se rendait au double appel du Père commun des fidèles, et du Père de notre chère famille d'Oblats. Monseigneur de Satala, épuisé par les courses de l'hiver précédent, par les fatigues d'un voyage accompli en 44 jours de marche, de l'Ile-à-la-Crosse à Montréal, souffrit beaucoup pendant la traversée. La mer, assez douce pour les autres, fut terrible pour lui. Nous eûmes la douleur de le voir malade tout le temps que nous fûmes sur l'Océan. Débarqués à Liverpool le mercredi soir, nous étions le samedi, 8 juin, dans notre maison de Paris. Nous goutâmes une joie bien vive en revoyant notre Très-Révérend Père Général, et ceux des nôtres qui habitent auprès de notre Supérieur bien aimé. Notre Père nous porte un bien grand intérêt à tous ; sa sollicitude pour ses enfants lui fit accueillir avec bonheur les heureuses nouvelles que nous pûmes lui donner, tout comme il s'affligea avec nous de vos épreuves et de vos souffrances. Laissez-nous vous dire comme notre âme fut doulou-

reusement impressionnée le lendemain de notre arrivée dans la capitale du royaume " très chrétien, " et ce, le grand jour de la Pentecôte. Nous nous éveillâmes au bruit des charrettes de transport, des scies, des marteaux, aux cris des ouvriers. Les chantiers, qui avoisinent notre maison, étaient en pleine activité de travail, les boutiques ouvertes. Mon Dieu que cette vue nous fit de mal ! Prions pour ceux qui violent si audacieusement le jour du Seigneur, et veillons scrupuleusement sur les populations confiées à nos soins pour les empêcher de tomber dans un pareil mépris de la loi de Dieu...... Le 17, nous reprenions la voie ferrée pour traverser une partie de la belle et noble terre de France, pour voir l'intéressante Savoie, que la Providence, pour la récompenser sans doute de sa foi, a soustraite au pouvoir qui pèse si injustement sur l'Italie. Nous passâmes le Mont Cenis ; les bancs de neige, au milieu desquels nous circulions à cette époque de l'année, portèrent tout naturellement nos pensées vers ceux d'entre vous qui habitent les coins les plus inhospitaliers du diocèse, qui sont exposés à tant de privations. Nous passâmes à Turin une partie de la nuit du 18 au 19. Il nous semblait que le sol frémissait sous nos pieds au souvenir des trames honteuses, ourdies dans cette ville contre le Vicaire de Jésus-Christ. Turin, comme cité, a reçu son châtiment. En attaquant la Capitale du monde chrétien, elle a cessé elle-même d'être une Capitale quelconque. Malgré la curiosité naturelle au voyageur de visiter les villes échelonnées sur la route, il nous tardait pour ainsi dire de quitter celle-ci. Nous partîmes le 19 au matin. Après avoir traversé le Piémont, nous admirâmes les magnifiques plaines de la Lombardie, ces pays fortunés dont l'ingratitude envers Dieu est d'autant plus frappante qu'ils en ont reçu plus de bienfaits. Puis, nous entrâmes dans

les Etats de l'Eglise ; nous dînâmes à Bologne; comme nous souffrions à la pensée des spoliations ! Comme elles nous apparaissaient mensongères et calomniatrices, toutes ces grossières accusations, lancées par le monde, contre le gouvernement pourtant si paternel, si sage, si fécond des Papes. Dans l'après-dîner, nous entrâmes dans la chaîne des Apennins ; 48 tunnels traversent les crêtes de ces monts, dont plusieurs se relient par d'immenses viaducs. Nous avons été étonnés du travail colossal qu'a coûté ce chemin de fer. Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient une ville dans la plaine, à des milliers de pieds au dessous du point d'où nous l'apercevions. Quelques instants après, nous la traversions à toute vapeur ; c'est Pistoie, dont les souvenirs ne peuvent pas tous être chers au cœur chrétien. A la nuit, nous arrivons à Florence, ville des fleurs—des fleurs de la nature, si belles, si variées, sous son délicieux climat ; ville des fleurs de l'art, que le génie chrétien y a semées à profusion : véritable parterre de sainteté où ont brillé avec éclat tant de fleurs de vertus. Le lendemain étant la fête du Très-Saint Sacrement, nous voulions nous arrêter.

" Nous hésitions pourtant ; nous arrêter à Florence, la dernière étape de la révolution, pour arriver à Rome ! Florence, la capitale d'un royaume à l'index ! trône d'un vil usurpateur excommunié ! Florence, héritière et complice de Turin ! Florence, dont le parlement semble vouloir l'emporter sur ce qui a été fait par les plus cruels ennemis de l'Eglise ! Nous, enfants dévoués du St-Père ! Nous, pèlerins au tombeau des saints Apôtres, séjourner au milieu de ces parricides, qui voudraient creuser le tombeau du successeur de St-Pierre ! Puis, que veut dire la défense des autorités civiles interdisant la procession du Saint-Sacrement, le jour même que l'Eglise a consacré à honorer cet adorable mystère

de l'amour de notre Dieu ? Des pensées pénibles nous agitèrent toute la soirée. Les flots des gais promeneurs, qui encombraient les rues, nous semblaient faire entendre un mugissement sinistre. Comme nous fûmes consolés le lendemain ! Le silence, le recueillement, avaient succédé à l'agitation. Cette ville ne peut se soustraire aux influences chrétiennes. Elle a fourni trop de saints au Ciel pour qu'il ne lui reste plus d'adorateurs sur la terre. Nous sommes heureux de vous le dire, il nous semble que le peuple de Florence subit l'état de choses actuelles, et ne le veut pas. Il nous est du moins impossible de concilier l'attitude hostile manifestée vis-à-vis l'Eglise avec le spectacle pieux et touchant qui a frappé nos regards. Après avoir dit la Sainte Messe, nous fîmes la visite des églises. Florence en possède de très vastes, très belles et très riches. Jusqu'à deux heures de l'après-midi, nous trouvâmes dans tous ces nobles sanctuaires une foule empressée et recueillie. Des fidèles des deux sexes, de tout âge et de toute condition, étaient là prosternés au pied des autels, tellement absorbés par la prière qu'ils ne se laissaient pas distraire par la foule des étrangers qui visitaient les églises. Cette vue nous consola beaucoup et changea quelques-unes de nos appréhensions en une douce et légitime espérance. Puis, dans les rues, un air de Fête religieuse ; pas une boutique ouverte, pas de travail de quelque nature que ce soit. La population, dont la plus grande partie avait un livre de prière à la main, semblait toute aller à l'église où en revenir. Des religieux de différents Ordres, victimes eux-mêmes de la persécution, chassés de leurs riches couvents, nous assurèrent que le peuple est bon ; que l'agence officielle et un certain nombre d'officieux sont les seules victimes des épouvantables corruptions employées pour éteindre la foi en Italie. O Dieu d'amour ! que les habitants de Flo-

rence semblaient aimer, du moins en ce jour, pardonnez-leur leurs fautes ! que l'œil miséricordieux du Seigneur, puisse lire au fond des cœurs les sentiments dont nous avons cru voir l'expression ! Que cette miséricorde arrête une vengeance trop justement provoquée. Et la belle Italie, débarrassée des monstres qui la déshonorent et la souillent reprendra par son attachement au Saint-Siége l'auréole que ses maîtres lui ont arrachée.

A la tombée de la nuit nous remontâmes en chemin de fer, impatients d'arriver à Rome. Au point du jour, un sourd craquement se fait entendre, de violentes secousses nous agitent ; nous étions en dehors de la voie ; le train avait déraillé ; on s'excite, on s'inquiète, on se précipite en dehors des vagons, les imaginations s'enflamment. Sont-ce les brigands ? Sommes-nous dévalisés ? Sommes-nous assassinés ? Il est certaines gens qui en Italie s'attendent à tout. Une petite pierre tombée probablement du talus voisin avait causé l'accident. Les rails étaient déplacées par la secousse. Sept wagons s'inclinaient tristement sur la gauche ; le sommier à l'arrière de celui dans lequel nous étions était arraché. On se consulte, on se palpe, les plus ardents se calment, et l'on vient à l'heureuse conclusion que personne n'est blessé.

" Dieu avait gardé les douze évêques et trois cents prêtres passagers sur ce train. A midi nous arrivions à Rome. Nous descendîmes au Canonicat de Sainte-Marie Majeure où le Saint-Père nous avait fait préparer des appartements. Nous y trouvâmes Monseigneur Guigues, Monseigneur Semcria, et deux autres Prélats qui nous y avaient précédés. Jouissant tout le temps de la compagnie de monseigneur de Satala, nous passâmes quinze jours à Rome. Nous n'entreprendrons pas de vous décrire ce que nous y avons vu, admiré, éprouvé. Ce ne serait plus une lettre mais un livre.

Un mot pourtant sur les traits les plus saillants.

" Le fait qui domine les autres est la solennité du vingt-neuf juin. Dès la veille toutes les cloches de la ville éternelle annonçaient la fête, les canons faisaient retentir toutes les collines de leur puissante voix. La physionomie calme, sereine, digne, de Rome, s'anima du reflet d'une joie aussi pure que vive. On se rendit en foule aux Vêpres, chantées par le Souverain-Pontife. À l'issue de cet office on illumina Saint-Pierre, on illumina la ville. Ces effets de lumière artificielle étaient si beaux qu'un journal protestant n'a pas craint de dire : Ces effets de lumière semblaient obéir à la voix de celui qui a dit : Que la lumière soit et la lumière fut.

" Le jour de la grande solennité, aux premières lueurs de l'aurore, une foule immense commença à circuler par les rues tortueuses et étroites de la capitale du monde chrétien. De nombreux et magnifiques équipages de grand gala sillonnaient cette foule. Tous se dirigeaient vers l'immense basilique, sans tumulte, sans désordre, presque sans bruit. À sept heures la procession commence son imposant défilé. Des congrégations, des enfants des asiles suivent leurs bannières, des clercs, des religieux, des chanoines marchent après eux, puis sortent de la chapelle Sixtine trois cent cinquante évêques, quatre-vingt-seize archevêques, six patriarches, quarante-six cardinaux tous en chape rouge et mitre blanche, à l'exception des évêques orientaux qui gardent leurs riches costumes où brillent l'or et les pierres précieuses et qui sont disséminés parmi leurs frères dans l'épiscopat sans autre ordre que celui fixé par l'époque de leur promotion respective, et prouvant ainsi d'une manière éclatante que l'Eglise de Dieu *Circummicta varietatibus* confond tous ses enfants dans un même sentiment de foi et de soumission au premier Pasteur ; vingt

mille prêtres s'étaient mêlés dans la foule ou accompagnaient leurs évêques. Le saint Vieillard du Vatican, revêtu lui aussi de la chape et de la tiare,un cierge en main, comme tous ceux qui composaient la procession, accompagné des hauts officiers et des grands dignitaires de sa cour, fermait le cortége, porté sur la *Sedia gestatoria.* On dit que le coup d'œil qu'offrait cette procession descendant les immenses escaliers du Vatican, traversant la place Saint-Pierre pour entrer par la gauche du péristyle, était d'un grandiose indescriptible. L'immense place Saint-Pierre était couverte de flots de peuples, de toute tribu, de toute langue, de toute nation. Le plus profond respect, l'admiration la plus vivement sentie, unissaient tous ces hommes dans un même sentiment et courbaient tous ces fronts sous la main de Pie IX, faisant descendre les bénédictions du Ciel sur cette foule recueillie. Mêlé, nous-même, dans les rangs de la procession, nous n'avons pas pu en contempler tout l'ensemble. Nous avons été dédommagé de cette privation par la jouissance qui nous attendait dans le temple saint. Les décorations, son illumination surtout, avaient quelque chose d'exceptionnellement saisissant. Plus de vingt-cinq mille lumières, toutes en cire, disposées en festons, en guirlandes, en couronnes, se disputaient le mérite de dessiner les formes si nobles et si imposantes du grand chef-d'œuvre de l'art chrétien ; toutes ces lumières semblaient courir sur les colonnes et en embraser les chapiteaux, onduler sous les arcades et répandre sur toutes les richesses des voutes et de la coupole un éclat, une splendeur qui jetaient l'âme dans un profond étonnement. Un cri de surprise et d'admiration s'échappait involontairement de la bouche de tous à mesure qu'ils se trouvaient en face de ce spectacle. Ces lumières, symboles de la foi, s'élevaient vers le ciel pour en faire descendre la divine charité, que nous rappelait

la chaleur embaumée que ce brasier de cire répandait dans la vaste enceinte. La procession terminée, le Souverain-Pontife s'est assis sur son trône ; la couronne des cinq cents Prélats l'environne ; les formalités requises s'accomplissent ; puis tous, comme un seul homme, s'agenouillent ; on invoque les saints du Ciel par le chant des litanies, auquel répondent cinquante mille bouches pieuses. Le chant du *Veni Creator* dit d'une manière sensible à tous ceux qui y prennent part que c'est sous le souffle de l'Esprit-Saint que tout est fait, que le Pape parle, que l'Eglise se gouverne. Après les dernières instances, le Vicaire de Jésus-Christ prononce le décret de canonisation, et, se dressant avec toute la sainte majesté du représentant de Dieu, il entonne l'hymne de la reconnaissance envers ce Dieu bon : *Te Deum.* Alors retentissent les fanfares, les volées des cloches de la Basilique, les roulements de tambour. Les canons du château St-Ange, les cloches du Capitole et de toutes les églises de Rome, leur répondent pendant une heure. Toutes ces puissantes voix ambitionnaient pour ainsi dire de se faire entendre jusqu'aux extrémités du monde, pour trouver partout un écho qui redise l'amour de Dieu et la gloire de ses saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

" La messe commence, la messe la plus solennelle qui ait jamais été chantée. A l'offertoire, un mouvement involontaire se répand dans toute l'assemblée recueillie ; un chant se fait entendre. Sont-ce des voix du ciel ? Sont-ce des voix de la terre ? Ce doute est comme justifié par le sublime de cette pièce de musique, par l'incomparable beauté de son exécution. Quatre cents chantres sont partagés en trois chœurs. L'un, au sommet de la vaste coupole, donne l'idée des concerts que chantent les bienheureux ; l'autre, au-dessus du portique, imite les chants de l'Eglise souf-

frante, qui gémit à la porte du ciel ; le troisième chœur, placé près de la confession de St-Pierre, du tombeau des saints apôtres, affirme que l'Eglise militante doit toujours avoir ses apôtres, ses confesseurs, ses martyrs. La plus unanime, la plus touchante émotion s'empara de tout l'auditoire. Plus de distinction de langues, d'habitudes, de goûts. Cette foule immense était évidemment dominée par le sentiment du beau, du sublime. Aussi, comme ils allaient à l'âme ces accents harmonieux, redisant les divines paroles : *Tu es Petrus* ! " Comme ils étaient frappants ces mots : *et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam* " répétés après dix-huit siècles en présence du successeur de St-Pierre ! Comme les frémissements de la haine de l'enfer semblaient impuissants à cette consolante promesse : *et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* Pendant que des flots d'harmonie se répandaient dans le temple, des flots d'émotion inondaient les âmes. Des larmes, cette précieuse ressource des cœurs trop heureux comme de ceux qui souffrent, coulaient en abondance. Un frémissement d'un indicible bonheur semblait agiter cette masse compacte. C'était le Ciel s'abaissant vers la terre, la terre, dans un sublime entrain, s'élançant vers le Ciel. Avec quel enthousiasme on répondit ensuite au grand Pontife remplissant tout cet immense bâtiment de son harmonieuse et forte voix et disant aux hommes de tous les climats et de toutes les conditions : " *Sursum corda* ;" " *gratias agamus Domino Deo nostro.*"

" La cérémonie ne se termina qu'à une heure et demie. L'incomparable Pie IX resta à jeun tout ce temps, prêcha, chanta, fit tout avec cette admirable grandeur, cette suave et noble dignité qui le caractérisent. Il était visiblement ému. Ce concours si extraordinaire, nous dirons même après lui " si inattendu," et qu'il savait être en grande partie l'effet du dévoue-

ment à sa personne vénérée, lui fit la plus touchante impression. Ce saint Pape voit des jours mauvais ; mais cette circonstance lui procura de bien vives et de bien douces jouissances. C'est la première fois que Rome voyait dans son sein un si grand nombre d'évêques et de prêtres, la première fois qu'elle voyait réunis des prélats de tous les rites orientaux.

" Le lendemain, la fête se faisait à Saint-Paul hors des murs. Après la messe on invita l'épiscopat et les dignitaires à monter à une immense salle adjacente à la Basilique. Le pape y était et voulait nous procurer le bonheur de le voir, avec le laisser aller d'un père au milieu de ses enfants. Tandis qu'assis à la table, il mangeait seul et causait avec les cardinaux et autres qui l'environnaient, il nous fit servir à tous des rafraîchissements. Pendant plus d'une heure nous savourâmes, un peu les bonnes choses offertes, mais beaucoup l'incomparable affabilité du Chef de l'Eglise. La joie, le bonheur, le contentement rayonnaient sur toutes les figures : Jamais peut-être le " *Quam bonum et quam jucundum* n'a eu ici-bas une application plus noble ni plus étendue. Le roi et plusieurs membres de la famille royale de Naples étaient-là, pour prouver qu'à Rome plus que partout ailleurs on comprend et on console les plus grandes infortunes. Nous eûmes le plaisir de converser quelques instants avec ce courageux et pieux monarque.

" Les joies de la terre sont toutes éphémères, celles goûtées à Rome laisseront dans notre âme une inaltérable impression ; elles passèrent pourtant, et déjà il fallait songer au retour. Bien des fois pendant la grande solennité, nous avions vu le Vicaire de Jésus-Christ d'assez près ; nous avions été heureux de nous agenouiller sous sa main bénissant la foule ; néanmoins nous ne pouvions pas laisser la ville éternelle sans

avoir obtenu une audience, une bénédiction spéciale. C'est le troisième jour de juillet que nous eûmes cette nouvelle consolation. Prosterné aux pieds du Pasteur des pasteurs, et vous tous avec nous, par l'affection que nous vous portons, nous eûmes le bonheur de l'entendre élever fortement la voix pour nous dire : " De tout mon cœur, je vous bénis ; que cette bénédiction s'étende sur votre diocèse, sur vos paroisses, sur vos missions, qu'elle se répande sur votre clergé séculier et régulier, sur vos communautés religieuses, sur vos parents et amis,sur tous ceux que vous me recommandez ; que cette bénédiction soit pour le temps, qu'elle soit pour l'éternité, qu'elle vous soutienne sur la terre, qu'elle vous accompagne au ciel : *Et benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii et Spiritûs Sancti descendat super vos et maneat semper.*" Le lendemain soir, toujours en compagnie de Monseigneur Grandin, et ayant goûté tous deux un bonheur égal, nous laissâmes la ville sainte, remerciant Dieu de tout ce que nous avions vu et entendu. En effet, tout, absolument tout, nous avait été agréable ; rien de pénible, rien de gênant, rien du malaise qui semble pourtant inévitable dans une si nombreuse réunion. O Rome, que ton souvenir m'est cher ! que ton séjour est délicieux à l'âme chrétienne ! Cité de Dieu ! qu'en reportant mes regards vers toi, je me sente entrainé vers Dieu, dont le service fait ta gloire et ton bonheur.

" Pendant notre séjour à Rome, le Souverain-Pontife nous fit l'honneur de nous nommer " Assistant au trône pontifical," et nous donna le privilége de porter la calotte violette.

" Pour remercier le Ciel des grâces reçues à Rome, nous entreprenions le pèlerinage de Lorette. Nous y arrivions le samedi après-midi, le cinquième jour de juillet. Pourquoi faut-il que le langage soit si impuis-

sant à rendre les sentiments du cœur. La maison dans laquelle s'est opéré le prodige de l'Immaculée Conception de la Vierge de Juda, dans laquelle elle est née, dans laquelle le Verbe s'est fait chair et a habité ; dans laquelle est mort l'époux de Marie, cette maison existe, elle est conservée, elle a été transportée par les anges. Les preuves les plus irrécusables attestent ce miracle. Depuis six cents ans, l'univers chrétien le croit. Les émotions de notre cœur, dans ce saint sanctuaire, nous suffiraient à nous pour nous convaincre de sa merveilleuse translation. Les splendeurs des fêtes de Rome nous avaient transportés d'enthousiasme. La vue de la sainte maison nous confondit. Quoi, nous disions-nous, c'est ici, c'est dans cette étroite enceinte que tant de prodiges se sont accomplis ! C'est dans ce pauvre reduit que l'incomparable pureté de Marie a réjoui le cœur de Dieu ! C'est ici que le maître de toutes choses s'est fait le fils d'un pauvre artisan ; que Celui à qui appartiennent la gloire, la puissance, l'empire, s'est fait humble, et cela pour guérir mon orgueil, pour éteindre dans mon cœur le désir des richesses et des jouissances de la terre, pour m'apprendre à obéir ! et je baisais ces mûrs grossiers, polis en bien des endroits par les lèvres de millions de pèlerins, qui comme moi ont prié, ont pleuré dans ce sanctuaire vénéré. La petite maison où a habité Jésus, où a habité sa sainte Mère, dans laquelle Joseph a travaillé, a gagné le pain des pauvres, pour sa chaste épouse et son divin fils, cette humble chaumière mesure à l'intérieur vingt-neuf pieds quatre pouces français de long et douze pieds huit pouces de large. Les murs informes, construits de petites pierres d'inégale grandeur et d'un ciment solide, ont treize pieds trois pouces d'élévation sur une épaisseur d'un pied deux pouces. Elle repose sur un sol mouvant et sans ses fondations, restées à Nazareth.

Pour la commodité des pieux visiteurs, dont l'affluence est immense, l'ancienne porte a été murée et remplacée par quatre autres, deux de chaque côté. La sainte maison est enchâssée toute entière dans un reliquaire en marbre blanc, qui mesure quarante et un pieds de long, trente de large, et trente-quatre de haut. Ce reliquaire enveloppe la sainte maison sans la toucher et est d'un fini aussi délicat que précieux. Les dessins et le travail en sont d'un goût exquis ; le tout se trouve à l'intérieur et au transept de l'une des plus belles églises de l'Italie, de cette Italie où l'inspiration chrétienne a prodigué les chefs-d'œuvres de l'art avec une espèce de profusion. La pieuse libéralité des Souverains-Pontifes, des princes chrétiens, des fidèles, a enrichi ce sanctuaire de trésors immenses. La divine libéralité du Pontife Suprême, du Roi des rois et de l'Ami des hommes, a doté sa pauvre habitation de la terre de toutes les grâces que le ciel se plaît à prodiguer. Que d'infidèles, que de Juifs, que d'hérétiques, que de pécheurs convertis ! Que de justes sanctifiés dans cette étroite enceinte ! Que de cruelles épreuves soulagées ! Que de bonnes résolutions prises et fortifiées ! Que de miracles de tout genre opérés ! On est là sous l'influence absolue de la grâce. Il semble que l'on y voit les membres de la Sainte Famille ; que l'on converse avec eux. Les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, de la sanctification des âmes, perdent pour ainsi dire, de leur obscurité, parce que les mystères de l'amour de Dieu en dévoilent les impénétrables profondeurs ; le vice devient trop affreux, pour qu'on puisse y songer ; la vertu revêt tant de charmes qu'elle semble comme un besoin absolu. En la sainte compagnie, dans la sainte maison, de Jésus, Marie, Joseph, comment ne pas aimer l'obéissance, la pureté, l'humilité ? Mon âme est encore en proie à l'émotion qui l'agitait, mon cœur se

gonfle au souvenir des sanglots qui étouffaient ma voix lorsque j'y célébrai la sainte messe. Quoi, moi indigne pécheur, j'allais renouveler le prodige de l'Incarnation du verbe et cela dans la maison même où le verbe s'est fait chair ! Les courts instants d'un bonheur si grand, ne peuvent pas se passer dans l'isolement. Aussi, souffrez que nous vous le disions, vous tous qui nous aidez à sanctifier les âmes, qui suppléez à notre impuissance de faire le bien, qui portez une si large part de nos obligations ; oui, vous tous que nous aimons d'une affection si sincère, vous étiez dans notre mémoire et dans notre cœur. On ne peut pas être égoïste en présence d'une pareille manifestation de la divine charité. Nous pensions à vous tous, nous vous avons offerts avec nous à Dieu par Marie, maîtresse de cette maison. Nous avons demandé à cette mère Immaculée de se saisir de nos cœurs, de les rendre dignes d'être présentés à son adorable Jésus. Nous avons demandé à la Vierge fidèle de nous obtenir de ne jamais offenser Dieu ; de l'aimer au contraire de toutes nos forces, de le servir de tout notre pouvoir, de nous dépenser pour les âmes auxquelles nous pouvons être utiles. Nous avons promis que nous serions meilleurs, qu'après cette offrande de nous tous dans cette chaumière de celle que l'Eglise appelle : *Domus Dei, Porta Cœli,* nous mériterions d'entrer un jour dans la demeure éternelle, dont la porte nous a été ouverte par l'enfant de la maison de Nazareth.

“ Nous visitâmes ensuite le champ de bataille de Castelfidardo, situé tout au bas de la colline de Lorette. Nous priâmes au pied de la trop modeste croix de bois, qui seule marque le tombeau des héroïques défenseurs de Pie IX, honteusement massacrés par les violateurs du droit des nations. Nous adorâmes sans pouvoir les comprendre les desseins de la Providence et, l'âme en

proie à une douloureuse impression, nous remontâmes la colline sainte pour prier encore une fois dans la sainte maison, et nous quittâmes ces lieux si riches en souvenirs et si féconds en merveilles.

" En disant la messe sur l'autel du vénéré sanctuaire, nous avions demandé sincèrement, ce nous semble, de mourir plutôt que de manquer gravement à nos obligations. Nous crûmes bientôt que nous avions été exaucé. A peine hors de Lorette, nous fûmes atteint d'une maladie assez violente pour donner des inquiétudes sérieuses au cœur trop sensible de Mgr Grandin—et qui nous fatigua pendant quinze jours. Parti de Lorette le soir, nous étions le lendemain, à midi, à Turin. Des douleurs aiguës ne changèrent rien à la peine que nous avions ressentie en voyant cette ville pour la première fois. Après une halte d'une couple d'heures, nous reprîmes notre route par la chaleur la plus intense que nous ayions jamais endurée ; à cinq heures, nous étions à Suze, au pied du mont Cenis. Au bureau des diligences, on nous fit le plaisir de nous assurer que nous ne commencerions l'ascension qu'à deux heures du matin. Nous en étions bien aise, les vingt dernières heures en chemin de fer avaient été des heures de torture ; nous n'avions rien mangé depuis Lorette, et il nous fut impossible de ne rien prendre à Suze. Nous y suppléâmes en nous rappelant le proverbe : *Qui dort, dîne.* Le lendemain matin, à deux heures, nous étions en diligence ; dix mulets et deux chevaux étaient attelés à chacune des voitures. Il faisait un vent violent, un froid d'autant plus piquant que la chaleur de la veille avait été plus accablante. A l'encontre de ce que nous avions fait en allant à Rome, nous montâmes pendant plus de trois heures. Arrivés au sommet du mont Cenis, nous étions encore au milieu des bancs de neige ; le froid était très grand. Cependant, comme vous avez

l'habitude et du froid et de la neige, vous me permettrez de vous inviter à vous arrêter quelques instants, le site en vaut la peine ; nous sommes à trois milles cinq cents mètres au dessus du niveau de la mer. Je ne m'étonne pas, *géographiquement* parlant, que les pays à l'Occident des Alpes aient eu sinon de l'horreur du moins de l'éloignement pour les " Ultramontains." Heureusement les temps ont changé ; la facilité de passer ces montagnes a poussé à un rapprochement vers le penchant Oriental. Nous en avons sans doute vu quelque chose cette année dans ce qui s'est passé à Rome. Il est difficile de tuer tout d'un coup le vieil homme, et pour la consolation de cet infortuné, on a encore quelques-unes des vieilles phrases stéréotypées à l'adresse des congrégations romaines.

" Il est néanmoins facile de se convaincre qu'un travail heureux s'est opéré parmi les serviteurs de Dieu ; du moins on n'entend plus les sarcasmes, les injustes railleries, les mensongères accusations qu'on n'épargnait pas à Rome, il n'y a encore que quelques années. Le triomphe de l'Eglise en ce sens est bien marqué ; on a étudié le Pape, on l'a connu, on l'a vu, on l'a aimé, et si quelques susceptibilités froissées, ou l'indiscrétion, font tomber quelquefois dans la vieille ornière, vite le cœur en ramène. Voilà un des résultats des violentes attaques contre la papauté à notre époque. Si la faculté de voyager par terre et par mer peut être considérée comme une des causes du changement que nous venons de mentionner, il est permis d'espérer que le mouvement vers Rome ne fera que s'accroître, et que l'attachement au Saint-Siège suivra le progrès du jour.

Nous avons été étonnés en passant le mont Cenis de la hardiesse des travaux qui s'y exécutent. Non seulement on travaille à son percement pour lancer la vapeur par dessous ces masses colossales, mais on cons-

truit un chemin de fer qui passe par dessus cette crête escarpée. C'est quelque chose de fort intéressant de voir les locomotives développer une force assez grande pour traîner de lourds wagons au sommet de ces côtes, où dix mulets et deux chevaux ont bien du mal à monter une diligence ordinaire. Les gens avides d'émotions aimeront, je pense, la descende rapide qui les dédommagera de la lenteur de l'ascension. Ce chemin doit déjà être livré à la circulation. Il est construit de façon à rendre le déraillement comme impossible. Outre les deux rails sur lesquels roulent les roues verticales ordinaires, il y a au milieu un fort rail à rebords ; sous ces rebords glissent des roues honrizontales que l'on serre à volonté pour empêcher dans ces pentes si abruptes, la vitesse de s'accroître au point dene pouvoir plus être maîtrisée, et dans quels abîmes serait lancé un train que l'on n'aurait pas cette faculté de conduire. On peut donc aujourd'hui, de tous les points de la France, se rendre à Rome par une voie ferrée non interrompue ; ce lien de fer ne pourra que resserrer les relations de la fille ainée de l'Eglise avec sa mère.

" Assez sur le mont Cenis ; les mulets ne tiennent plus à la voiture, les muletiers ont reçu, les uns, la bonne main, " les autres, le pourboire ;" profitons des souhaits de bon voyage qu'ils nous adressent. Nos deux gros limoniers nous rendront en une demi-heure au pied de la montagne où nous attend un café au lait que nous boirons. ou non, suivant l'appétit de chacun.

Quelques heures après nous arrivions à St-Michel, et le soir, à dix heures, nous étions à Grenoble. La maladie nous retint en cette ville pendant deux jours. Nous nous rendîmes,quoique difficilement, à Notre-Dame de l'Osier. Pendant huit jours, nous y reçûmes les soins empressés et affectueux de nos chers Pères et Frères. Les besoins

du diocèse ne nous permettant pas de repos, nous profitâmes du premier instant de convalescence pour quitter le délicieux séjour de l'Osier, où il nous eût été si doux de demeurer plus longtemps. Nous partîmes pour Lyon. C'était le vingt juillet ; nous nous arrêtâmes à Saint-Rambert, patrie de Mgr Clut ; nous eûmes la consolation d'y voir sa famille. Le vingt-deux au soir nous laissions Lyon pour Paris. C'est pendant cette nuit, anniversaire de notre naissance, que nous fûmes délivré de la maladie qui nous fatiguait depuis quinze jours, et votre bon cœur apprendra avec plaisir que nous jouissons depuis d'une santé meilleure qu'avant cette incommodité. Nous continuâmes nos courses, dans l'intérêt du diocèse, jusqu'à notre arrivée à Autun, la veille même de l'ouverture du chapitre général. Nos jeunes Pères m'assurent vous avoir donné les renseignements connus sur le chapitre. C'est à notre très Révérend Père qu'il appartient d'en communiquer les décisions à la Congrégation. Nous devons pourtant vous avertir de suite que pour soulager Notre bien aimé Supérieur dans l'accomplissement de ses nombreux devoirs, le chapitre a émis le vœu que la correspondance des provinces et des vicariats de la Congrégation fût partagée entre les assistants généraux. Le Très Révérend Père Général, surchargé d'occupations, a accueilli avec plaisir cette proposition. C'est le Révérend Père Aubert, second assistant, qui nous est désigné à tous comme correspondant ordinaire. Il va sans dire qu'il est loisible à chacun de nous de s'adresser à notre Supérieur Général. Nous ne pouvons nous dispenser de vous exprimer la joie et le contentement goûtés en cette importante réunion de famille. Pour être vrai, nous devrions dire que si nous avions à choisir entre le bonheur d'avoir assister aux fêtes de Rome, et la satisfaction éprouvée en voyant Notre Très Révérend

Père Général et en assistant au chapitre, nous préférerions cette dernière.

" Le chapitre se prolongea pendant deux semaines. Aussitôt après avoir signé les actes qui requièrent cette formalité, nous quittâmes Autun, emportant le meilleur souvenir de tous ceux avec lesquels nous avions eu des relations. Nous avions encore deux semaines à passer en France. Nous les employâmes à préparer ce que nous devions expédier, à faire quelques courses que nous savions devoir être utiles à nos missions, et à visiter ceux de vos bons parents qu'il nous a été possible de voir. Nous ne les avons pas tous vus ces parents de nos missionnaires, nous le disons à regret ; il nous eut été bien doux de nous donner, ainsi qu'à eux et à vous, cette consolation.

" Les dates de nos voyages vous diront assez qu'il n'était pas possible de satisfaire cette ambition, vivement excitée par l'affection que nous vous portons et par la reconnaissance que nous nourrissons envers ceux qui vous aiment et qui ont fait le sacrifice de cette affection en faveur de notre pauvre diocèse. Nous comprenons vos justes désirs et ceux de vos bons parents à cet article ; aussi, nous prions ceux auxquels il nous a été impossible de procurer cette consolation de vouloir bien accepter notre bonne volonté, quelqu'impuissante qu'elle ait été.

De retour à Paris, après une courte apparition en Bretagne, nous apprîmes avec bonheur que nous avions du renfort. Les Révérends Pères Laity et De Kranqué étaient désignés pour la Rivière McKenzie, le Révérend Père Légeard pour la Saskatchewan, le Révérend Père De Corby pour les missions voisines de St-Boniface.

" Ces jeunes Pères devaient faire le voyage avec nous depuis le Canada jusqu'à la Rivière Rouge. Ils n'a-

vaient que quelques jours pour se préparer au départ ; nous demandâmes et obtînmes du gouvernement français qu'ils auraient le privilége des places réservées par l'état sur les paquebots transatlantiques, qu'en conséquence ils s'embarqueraient au Havre le douze septembre. Les deux frères convers Doyle et Mulwihill devaient laisser Liverpool le même jour pour nous rejoindre à Montréal. Le frère McCarthy scolastique et professeur à l'université d'Ottawa, recevait son obédience pour passer au collége de Saint-Boniface.

" Nous nous étions séparé de Monseigneur Grandin à Autun ; ce pieux prélat doit passer l'hiver en France et y travailler à s'y ménager des ressources pour l'aider à la culture de la portion de la vigne du Seigneur qui va en toute probabilité lui être confiée. Le deux septembre, Monseigneur Guigues et nous, nous fîmes nos adieux au Très Révérend Père Général et à tous nos frères de Paris. On ne laisse pas ceux qu'on aime et qu'on vénère, on ne subit pas les séparations sans éprouver une peine sensible ; notre départ de Paris nous demanda de nouveau ce sacrifice. Le soir nous étions à Londres, le lendemain à Liverpool, et le cinq nous faisions voile pour Québec, où nous débarquâmes le quinze,après une excellente traversée. C'est là qu'il faut nous séparer de Monseigneur Guigues. Nous ne le ferons pas sans payer un juste tribut aux éminentes qualités de ce vénérable Prélat ; c'est la seconde fois que nous faisons le voyage de Rome en sa compagnie. A l'édification qu'il nous a donnée par la pratique de toutes les vertus sacerdotales et religieuses, s'est joint l'agrément qui est le privilége des caractères enjoués et aimables.

" Nous passâmes quinze jours en Canada, subissant là comme en Europe la nécessité d'une précipitation toujours fatigante et souvent regrettable. A peine pûmes nous donner quelques instants à notre mère bien ai-

mée, qui, comme je puis vous l'assurer, s'intéresse toujours beaucoup à tous ceux et celles qui travaillent dans le Diocèse de Saint-Boniface ; elle vous connaît tous et vous offre à tous l'hommage de son respect affectueux. Cependant, nos jeunes compagnons avaient, eux aussi, traversé heureusement l'océan ; ils étaient réunis à Montréal. Les préparatifs de voyage étant complétés, nous fîmes nos adieux, le premier octobre au soir, aux vingt-trois pères qui suivaient les exercises de la retraite dans notre maison de Saint-Pierre. Dans la nuit du six au sept, nous étions à Saint-Paul. Le huit, nous rejoignions notre caravane de Saint-Cloud, et le lendemain, nous prenions avec elle les chemins des prairies. Cette année, comme la précédente, nous avons fait dans ces prairies un voyage délicieux. Le bon Dieu, qui s'aperçut bien que nous n'avions pas de prélarts mais seulement une vieille tente en lambeaux, y suppléa abondamment par un temps magnifique. Nos voitures étaient surchargées ; cet inconvénient fut compensé par le bon vouloir et la force de mes jeunes compagnons, qui s'imposèrent gaiement et volontiers la fatigue de marcher presque tout le temps. Le vingt-cinq, à midi, nous étions tranquillement assis auprès de notre petit feu de campement lorsque tout à coup nous aperçumes deux voitures se dirigeant vers nous. Un instant après nous eûmes le bonheur d'embrasser les Réverends Pères Lestang et Genin qui venaient à notre rencontre.

" Nous les invitâmes à partager notre dîner, qu'ils enrichirent de leur propre *Awapou* (provisions de voyage). Nous montâmes ensuite en voiture, et le soir, nous goutions la douce et généreuse hospitalité de monsieur Ritchot,curé de Saint-Norbert. Le lendemain nous rentrions à Saint-Boniface. Comme nous venions de Rome et que nous y avions été au nom du diocèse, le clergé et la population avaient préparé une réception triomphante

à leur évêque. Soixante cavaliers vinrent à notre rencontre jusqu'à Saint-Norbert. Ils firent, de là, la haie de chaque côté des voitures tout le long du parcours jusqu'à Saint-Boniface. Les volées de cloches, le retentissement du canon, les joyeux éclats de la fusillade, dirent bientôt que nous approchions de la Cathédrale. Le drapeau de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson flottait au grand mât du Fort Garry. Les batteries de la place avaient traversé la Rivière Rouge, et grondaient en face de l'évêché. Un concours nombreux parlait encore plus à notre cœur que toutes les autres démonstrations. On nous invita à nous arrêter sous un arc de triomphe en verdure dressé devant la Cathédrale. Un des magistrats nous lut une adresse au nom de toute la population. Après avoir remercié le peuple et ceux qui avaient organisé cette fête de famille, nous entrâmes à l'église pour y remercier Dieu de la protection qu'il nous avait accordée pendant notre voyage de six mois, pour le remercier des joies du retour, rendues plus vives par les délicates attentions dont nous étions l'objet de la part de nos missionnaires.

" Voilà, mes bien chers pères, frères et sœurs, le récit abrégé du voyage qui nous a privé du bonheur de vous voir l'été dernier ; et nous ne pouvions pourtant pas le regretter, car nous avons trop de raisons de le croire conforme à la volonté de Dieu. Il nous coûtait assez de l'entreprendre pour nous rassurer sur les motifs qui nous y ont déterminé. Les dispositions dans lesquelles nous l'avons accompli confirment en nous cette légitime espérance.

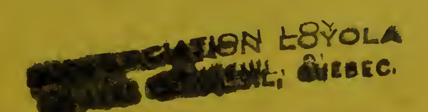
" Puisse le bonheur que nous avons goûté vous procurer aussi quelque satisfaction ; nous voudrions vous le faire partager tout entier. Pour vous en donner un gage, nous vous transmettons la bénédiction que le

saint Père nous a donnée à tous. Nous vous bénissons après lui et pour lui.

Et Benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii et Spiritûs Sancti descendat super vos et maneat semper.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.


[redacted] LOYOLA
[redacted], QUEBEC.

